

3 1761 04282 4342







# ŒUVRES

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.



# Œ U V R E S

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

*NOUVELLE ÉDITION,*

Augmentée de leur Eloge Historique , & de plusieurs  
Pièces qui n'avoient pas encore été imprimées.

*TOME PREMIER.*

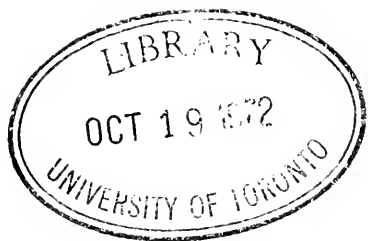


A P A R I S ,

Chez les Libraires associés audit Privilege.

---

M. D C C. L X V I I I.



PQ

1794

B4A6

1768

t.1



---

# A V E R T I S S E M E N T

*Sur cette nouvelle Edition.*

**L**A réputation de Madame & de Mademoiselle Deshoulières est établie, & il seroit inutile de vouloir ici prévenir le Public en leur faveur. Il suffit d'apprendre aux Lecteurs quelles sont les nouveautés qu'on leur présente.

Toutes les Editions qui ont paru depuis la mort de Mademoiselle Deshoulières, sont conformes l'une à l'autre, & ne renferment que ce qui se trouvoit dans les précédentes ; c'est aujourd'hui qu'on songe, pour la première fois, à rendre en quelque sorte le dernier devoir à ces deux Muses, en faisant imprimer un Recueil complet de leurs Poësies.

Les nouveaux Ouvrages que l'on a rassemblés ici, & qui dans les Tables

# vj A V E R T I S S E M E N T.

font marqués d'une \* , ont été fidèlement copiés d'après les Originaux mêmes de Madame & de Mademoiselle Deshoulières , restés parmi leurs Papiers. On ne s'est réservé que la liberté du choix. Ce qui pouvoit être le plus agréable au Public , lui est livré , soit en entier, quand les Pièces en ont paru dignes ; soit fragmens , lorsqu'il s'est trouvé des endroits moins capables de soutenir le nom de leurs Auteurs , & le reste a été absolument rejeté. Si quelques personnes trouvent encore que la sévérité pouvoit aller plus avant , elles doivent se souvenir qu'il est un respect pour les productions des personnes illustres , qui approche souvent de la superstition.

Quant aux Poësies imprimées antérieurement , on n'a pas cru raisonnable de priver le Public de ce qui a déjà paru sous ses yeux , & qui est , pour ainsi dire , en sa possession. Ainsi on a eu l'exactitude de n'en retrancher aucune.

# AVERTISSEMENT. vij

Ces Pièces sont distribuées ici suivant l'ordre des tems , autant qu'il a été possible , & l'on y a ajouté les noms de la plûpart de ceux auxquels elles sont adressées. C'est à quoi l'on n'avoit point pensé dans les autres Editions. On a aussi rassemblé dans celle-ci quelques Vers , qui ont un rapport immédiat aux Poësies , ou aux Personnes de Madame & de Mademoiselle Deshoulières.

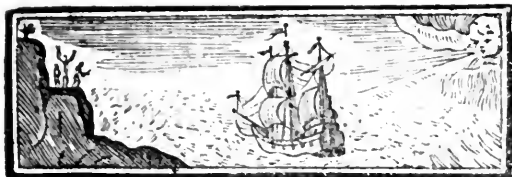
L'Eloge Historique qui se trouve à la tête du premier Volume, est le seul morceau pour lequel l'Editeur ait quelque indulgence à demander. On voudra bien pardonner au style en faveur des faits ; & la curiosité de connoître plus particulièrement Madame & Mademoiselle Deshoulières , fera supporter l'Ouvrage.

Il est seulement nécessaire d'ajouter , pour établir la confiance des Lecteurs , que tout ce qu'on y rapporte a été tiré des propres Œuvres de Madame & de Mademoiselle Deshoulières , de leurs

viii A V E R T I S S E M E N T.

Titres , de leurs Papiers, & des Lettres qu'on leur écrivoit. On a suivi d'ailleurs les avis du peu de personnes encore vivantes , qui ont été en liaison avec elles ; & l'on a pris pour base les Mémoires qu'a laissés sur ce sujet feu Monsieur de Chambors , Capitaine dans le Régiment Colonel-Général Cavalerie , & de l'Académie des Belles-Lettres, qui avoit été ami de Mademoiselle Deshoulières , & qui est mort en 1743.





# ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

**A**NTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE , nâquit à Paris vers l'année 1633. ou 1634. de Melchior du Ligier, Seigneur de la Garde , Chevalier de l'Ordre du Roi , & de Claude Gaultier. Monsieur de la Garde , qui jouissoit d'une fortune assez considérable , avoit d'abord été Maître-d'Hôtel de la Reine Marie de Médicis , & étoit attaché pour lors en la même qualité à la Reine Anne d'Autriche. Il avoit deux fils , dont l'un se nommoit Monsieur de Fontaine , & l'autre l'Abbé de la Garde , & quatre Freres avancés dans le service. L'ainé , Baron de Fontaine , avoit un Régiment en Hollande ; un autre , Mestre de Camp du Régiment

de la Couronne , fut tué d'un coup de canon au Pont de Cé ; un troisième mourut de chagrin de la mort de Don Philippin , Bâtard de Savoie , dont il avoit été Parein , lorsqu'il se battit contre le Maréchal de Créquy ; & le quatrième étoit Commandant de Bourg en Bresse.

Madame de la Garde étoit Nièce de Monsieur de Videville , premier Intendant des Finances , sous le regne d'Henri III. & Président de la Chambre des Comptes de Paris.

La nature prit plaisir à rassembler en Mademoiselle de la Garde les agrémens du corps & de l'esprit à un point qu'il est rare de rencontrer. Elle avoit une beauté peu commune , une taille au-dessus de la médiocre , un maintien naturel , des manieres nobles & prévenantes ; quelquefois un enjouement plein de vivacité , quelquefois du penchant à cette mélancolie douce , qui n'est pas ennemie des plaisirs : elle dansoit avec justesse , montoit bien à cheval , & ne faisoit rien qu'avec grace.

Lorsqu'elle entra dans le monde , les Romains étoient regardés comme l'école de l'esprit & de la politesse. Elle s'y livra pour suivre la coutume établie : mais elle ne borna pas là son application. Avide de s'instruire , elle forma très-jeune la résolution d'étudier le Latin , l'Italien & l'Espagnol. Ce projet ne fut pas pour elle un simple desir ; & dans la suite

DE Mme. DESHOULIERES. xj  
les Auteurs les plus estimés de ces trois Langues lui devinrent familiers.

Son inclination pour la Poësie se montra d'abord au plaisir qu'elle prenoit à la lecture des Vers. Ce fut d'Hesnault \* qui lui fit appercevoir les talens qu'elle avoit pour y réussir elle-même , & qui lui apprit les règles de la Poësie Françoisé.

Mais quiconque fera la comparaison de leur style , de leurs pensées , & de la structure de leurs Vers , jugera sans peine que l'Elève a pour le moins égalé le Maître. Ses parens la marierent en 1651. à Guillaume de la Fontaine de Boisgnerin , Seigneur Deshoulieres , Gentilhomme de Poitou , & petit-Neveu de M.

#### REMARQUE.

\* Jeand'Hesnault étoit Parisien , & ami de Chappelle , avec lequel il avoit étudié la Philosophie de Gassendi. On ne comprend pas pourquoi Bayle rapporte tant de particularités odieuses à la mémoire de cet Auteur. Il n'a jamais fait de système contre l'Immortalité de l'ame , ni consulté Spinoza. Son seul crime , si c'en est un , fut de traduire en Vers François le Poëme de Lucrèce , dont les principes ont tant de rapport avec ceux de Gassendi. Un Confesseur lui en ayant fait scrupule , il brûla son Ouvrage , dont il n'est resté que les cent premiers Vers , qui peuvent faire regretter le reste. Ses amis les avoient copiés ou retenus de mémoire. Il mourut en 1681, âgé de 70 ans , & est Auteur du Sonnet irrégulier de l'Avorton , & de plusieurs autres Ouvrages imprimés en 1670.

## xij ELOGE HISTORIQUE

de Boisguerin , Gouverneur de Loudun , qui refusa le Bâton de Maréchal de France que lui offroit Henri IV. à condition de quitter la Religion prétendue réformée.

Monsieur Deshoulières étoit né en 1621. Il étoit entré dans le service en 1614. & avoit donné en plusieurs occasions des marques de sa valeur & de son application au métier de la guerre. Bon Officier d'Infanterie & habile Ingénieur , il s'étoit acquis l'estime du Duc d'Enguien , qui , lorsqu'il étoit devenu Prince de Condé & Grand-Maître de France , lui avoit accordé une Charge de Maître d'Hôtel du Roi , un emploi de Gentilhomme ordinaire à sa suite , un logement dans son Hôtel , & une Compagnie dans un de ses Régimens d'Infanterie , qu'on appelloit alors le petit Condé. Monsieur Deshoulières devint ensuite Lieutenant-colonel de ce Régiment , & fut fait Sergent-major de Bataille , grade militaire en usage en ce tems-là. Peu après son mariage il fut obligé de s'éloigner de sa femme pour aller joindre Monsieur le Prince en Guienne. Les mouvemens contre le Ministère , qui éclatoient dans cette Province , dégénérèrent ensuite en une guerre civile , dont le feu se répandit par tout le Royaume ; & Monsieur le Prince n'ayant voulu se prêter à aucune voie de conciliation , se vit contraint , sur la fin de l'année 1652 , de se ren-



dre avec ses Troupes sur la Frontiere de Champagne. Il passa de-là en Flandres , où il fut fait Généralissime de l'Armée d'Espagne. Sa sortie du Royaume entraîna ainsi Monsieur Deshoulieres au service des ennemis de l'Etat ; & Madame Deshoulieres se retira chez ses parens , en attendant qu'elle pût voir son mari dans une situation plus tranquille. Alors les pensées sérieuses qui l'occupaient tournerent son esprit du côté de la Philosophie. Descartes & Gassendi , dont les Ouvrages venoient de paroître , invitoient tout le monde à ce genre d'étude. Comme il falloit avoir quelque connoissance de la Géométrie pour entendre Descartes , & que les Livres de Gassendi étoient plus à sa portée , entraînée d'ailleurs par les conseils des personnes avec qui elle étoit en relation , ce fut en faveur de ce dernier Philosophe qu'elle se détermina. Monsieur le Prince ayant pris Rocroi le 29 Septembre 1653 , au nom du Roi d'Espagne , après un siège de vingt-cinq jours , en donna la Majorité à Monsieur Deshoulieres. Par-là son état devint fixe , & sa femme se rendit auprès de lui ; elle y resta deux ans , après quoi elle alla s'établir à Bruxelles. Un nouveau Gouverneur des Pays-bas venoit d'arriver en cette Capitale ; c'étoit Don Juan d'Autriche , fils naturel du Roi Philippe IV. Fier des succès qu'il avoit eus à Naples & en Catalogne , il se flattoit de seconder Monsieur le

Prince en Flandres beaucoup mieux que n'avoit fait l'Archiduc Léopold , auquel il succédoit. Dom Louis de Benavidés , Marquis de Caracène , avoit quitté le Gouvernement du Milanez ; & , pour faire sa cour au Roi son maître , il exerçoit sous Dom Juan les fonctions de Lieutenant Général. Plusieurs jeunes Seigneurs Espagnols & Italiens venoient apprendre la guerre sous de si grands Maîtres ; ce qui , joint aux Princesses & aux Dames Flamandes & étrangères , composoit une Cour des plus brillantes. Ce fut un Théâtre où Madame Deshoulières parut avec éclat. L'estime générale qu'on avoit pour son mari , lui donnoit les plus grandes entrées. Son esprit , & l'avantage qu'elle avoit de parler l'Espagnol & l'Italien , la firent admettre avec familiarité chez la Marquise de Caracène , dont l'Hôtel étoit le rendez-vous ordinaire de la meilleure compagnie. Dans ces assemblées elle gagna bien des cœurs. Le Prince de Condé lui-même se mit au nombre des soupirans. Madame Deshoulières eût pu se faire une gloire de retenir soumise à ses charmes une ame d'un ordre si élevé : mais , attaché à ses devoirs , elle aima mieux mériter l'estime de ce Prince que de répondre à son amour ; & par ses refus continuels , elle rallentit le feu qu'elle avoit allumé.

D'ailleurs , son esprit au milieu des plai-

firs , étoit rempli d'idées moins agréables. On avoit saisi dans le Royaume tous les biens de Monsieur Deshoulières ; les remises arrivoient fort lentement d'Espagne , & il étoit obligé de faire une dépense considérable. C'étoit en partie pour solliciter le payement des appointemens de son mari , que Madame Deshoulières étoit venue à Bruxelles. Elle fit sur cela bien des demandes qui ne furent point écoutées. Elle forma des plaintes auxquelles on ne put pas plus d'égard : & sa situation l'ayant forcée de les réitérer ; on craignit que cet exemple ne devînt pernicieux. Suivant les principes de la Cour d'Espagne , on lui en fit un crime. Elle fut arrêtée prisonnière à Bruxelles au mois de Février 1657 , & conduite en criminelle d'Etat au Château de Vilvorden , qui est à deux lieues de-là , sur le chemin de Malines , aux bords du Canal.

Traitée d'abord assez rudement dans cette prison , elle y eut tout à craindre de la part des Espagnols. On ne parloit pas moins que de la faire périr , & elle eut besoin de tout son courage pour ne pas succomber dans ce malheur. Son innocence la soutint. La lecture de l'Ecriture - Sainte & des Peres de l'Eglise fut sa consolation pendant huit mois que dura sa captivité.

Monsieur Deshoulières étoit absent lors de cet événement. Il se rendit aussi-tôt à Bruxelles pour solliciter la liberté de sa femme. Mais

vainement il représenta l'injustice du procédé , & ses longs services , qui demandoient quelques égards ; il eut beau s'adresser à Dom Juan , au Prince de Condé , & au Marquis de Caracène , il ne put rien obtenir. Voyant donc l'inutilité de ses démarches , il prit le parti de dissimuler , dans l'espoir que le tems pourroit leur donner quelques poids , & il exerça ses emplois pendant la campagne avec son exactitude ordinaire : mais au mois d'Octobre suivant , ennuyé d'attendre inutilement la justice qui lui étoit due , il prit une dernière résolution , qui eût été capable de le perdre s'il n'eût pas réussi. Il se retira secrètement de l'Armée avec quelques Soldats , qui lui étoient attachés particulièrement ; & s'étant transporté à Vilvorden , il s'introduisit dans la Forteresse , sous le prétexte d'un ordre de Monsieur le Prince. Son Epouse fut aussi-tôt délivrée , & il prit la route de France avec elle.

Avant que d'entreprendre une action si hardie , il avoit concerté ses mesures du côté de la France , & avoit fait sçavoir à Monsieur le Tellier , alors Secrétaire d'Etat de la guerre , le dessein où il étoit d'abandonner le parti du Prince de Condé , & de profiter de l'Amnistie que le Roi offroit à ceux qui voudroient revenir.

M. Le Tellier présenta Monsieur & Madame Deshoulières au Roi , à la Reine-mere , & au Cardinal Mazarin. On accorda à Mon-

DE Mme. DESHOULIERES. xvij  
sieur Deshoulières le grade de Maréchal de  
Bataille , & le Gouvernement de Cete en  
Languedoc. La présence de Madame Des-  
houlières justifia le bruit que sa beauté avoit  
fait à Bruxelles. La mode étoit alors de faire  
des Portraits , ou de dépeindre la figure &  
le caractère des principales personnes de la  
Cour & de la Ville. Les Romans de Cyrus &  
de Clélie de Mademoiselle de Scuderi avoient  
occasionné cet usage. MADEMOISELLE en  
avoit donné l'exemple. Mesdames de la Suze  
& de Brégi s'en étoient ensuite acquittées  
avec applaudissement , ce qui avoit fait le goût  
général.

Madame Deshoulières qui eut dès son arri-  
vée un grand nombre d'admirateurs , se vit  
bien-tôt sur les rangs. Le premier de ses  
Portraits fut composé en Vers & en Prose  
par le Chevalier de Gramont, sur une Let-  
tre que Monsieur le Prince , avec qui il étoit  
en relation , lui écrivit à ce sujet. Il n'y mit  
point son nom , & le publia sous le titre d'A-  
marillis. Ce nom pastoral fut long-tems depuis ,  
le nom favori de Madame Deshoulières ,  
jusqu'à ce qu'elle y eût substitué celui de Cé-  
limène.

Son second Portrait fut fait en Vers par  
Lignieres , \* & suivi de deux autres du même

#### R E M A R Q U E.

\* Lignieres est l'Auteur de la fameuse Epigramme

Ecrivain. Madame Deshoulières feignit de ne pas connoître l'Auteur du premier , & n'y répondit point. Elle sentoît qu'elles auroient pu être les suites d'une pareille démarche. Quant à ceux de Lignières , elle crut pouvoir répondre sans conséquence à la civilité de ce Poëte. Elle fit son Portrait en Vers , ainsi que celui de Mademoiselle de Villaines leur amie commune , & qui se mêloit de Poësie. On peut voir par ces deux Ouvrages , les premiers qui nous restent de Madame Deshoulières , qu'elle ne compo-

## R E M A R Q U E.

contre le Poëme de la Pucelle , que Chapelain mit au jour après trente ans d'attente. Il se nommoit François Payot , & étoit fils d'un Conseiller au Grand Conseil. Il composoit avec facilité : mais ses Ouvrages étoient souvent des Impromptus satyriques ou trop libres , qu'il ne retouchoit point , & qui sont répandus dans les Recueils de Poësies faits de son tems. Il s'étoit donné lui-même le nom de Poëte de Senlis , à cause qu'il avoit une maison de campagne près de cette Ville , & il mourut à Paris en 1703. âgé de 78 ans. Despréaux l'avoit cité dans sa neuvième Satyre comme un Critique judicieux. Mais depuis ayant repris ce célèbre Auteur de ce que , dans son Epître du Passage du Rhin , il tomboit dans le défaut qu'il reprochoit aux autres au commencement de sa première Epître , Despréaux s'en vengea par différens traits satyriques , qui ne l'empêcherent pas de continuer à prêter de l'argent à Lignières , quand il en avoit besoin.

DE Mme. DÉSHOULIERES. xix  
soit pas alors aussi correctement que dans  
la suite : mais on y trouve du naturel accom-  
pagné d'une négligence peut-être assez con-  
venable au sujet.

En même - tems elle pensoit sérieusement  
à ses affaires. L'état en étoit si déplorable ,  
qu'elle ne put jamais s'en relever. C'est ce  
qui a donné lieu à ces tons plaintifs contre  
la Fortune , répandus dans la plûpart de ses  
écrits. Pour éviter les poursuites rigoureu-  
ses des Créanciers , dont elle & son mari  
étoient accablés depuis le séjour qu'ils avoient  
fait hors du Royaume , elle fut obligée de se  
faire séparer de biens d'avec lui dès 1658 ; &  
Monsieur Deshoulières abandonna tous les  
siens à ses Créanciers. Madame Deshoulières  
fit à ce sujet quelques voyages en Poitou & en  
Saintonge , où ses biens étoient situés.

Son mari rechercha alors dans les Emplois  
Militaires ceux qui lui pouvoient être les plus  
utiles pour soutenir sa famille. Expérimenté  
dans le Génie , il s'attacha principalement à  
ce genre de service , & reçut ordre le 23  
Mai 1664 , de s'embarquer comme Brigadier  
Chef d'Ingénieurs , sur la Flotte que le Duc  
de Beaufort, Amiral de France , conduisoit à  
Gigeri. Pendant cette expédition , qui ne fut  
pas heureuse , il envoya à la Cour plusieurs  
plans qui firent connoître son mérite. On lui  
donna ensuite de l'emploi du côté de Flandres.  
Monsieur de Vauban commençoit alors à met-

tre en œuvre la Science de bien fortifier les Places. Comme il connoissoit Monsieur Deshoulières , il le fit préférer à tout autre. Il rendit de grands services pendant la campagne de 1667 , aux sièges que fit le Roi : après quoi il eut la direction des Fortifications de Tournai , l'une des nouvelles conquêtes , & fut chargé avec Monsieur de Megrigni du soin de faire construire la Citadelle. La manière dont il s'en acquitta , & le desir qu'on eut de le faire servir plus commodément dans ce pays , lui fit obtenir le 24 Décembre 1668 , la Lieutenance de Roi de la Ville & Citadelle de Dourlens. Il eut aussi l'honneur d'être nommé dans plusieurs campagnes Aide-de-Camp du Roi. Après cette guerre , il fut Intendant des Ouvrages du Fort-Louis & de Belle-Isle. En 1671 , on l'envoya à Bayonne , & il employa près de dix années aux Fortifications de Guyenne. On remarquera comme une preuve de sa capacité , que Messieurs Colbert & de Louvois , souvent opposés sur d'autres matières , concouroient également à mettre ses talens en usage.

Madame Deshoulières de son côté , dissipant ses ennuis avec les Muses , exerça son talent pour la Poësie sur tous les sujets qui se présenterent ; & , comme sa beauté lui faisoit adresser un grand nombre de Pièces galantes , elle y répondoit d'une manière qui faisoit goûter ses Vers par les connois-



DE Mme. DESHOULIERES. xxj  
seurs. De ces premières Poësies , qu'elle négligeoit , & qui sont perdues , pour la plûpart , celles qui nous restent , & qui lui donnerent alors le plus de réputation , furent le Sonnet en bouts rimés sur l'Or , & deux Epîtres sous le nom de son Chien , avec l'Apothéose du même animal , dont elle faisoit le Cerbère du Parnasse. Ces Pièces furent insérées dans le premier Tome du Mercure galant en 1672.

Ce fut environ dans le même-tems qu'on voulut l'associer ainsi que quelques autres Dames , à la compagnie de Gens de Lettres , qui s'assembloient à l'Hôtel de Matignon , chez l'Abbé d'Aubignac. Le Public donnoit à cette assemblée le nom d'Académie : mais la mort de cet Abbé dissipa l'établissement. Madame Deshoulières avoit alors fixé sa demeure à Paris , dont elle s'éloignoit cependant quelquefois pour des tems peu considérables. Elle fut à Lille , à Tournai & à Dour lens , passer plusieurs mois auprès de son mari ; elle alloit aussi souvent à la campagne chez ses amies.

En l'une de ses parties il lui arriva quelque chose de fort simple , mais qui mérite attention , en ce qu'il sert de témoignage à la force de son esprit & à sa fermeté. Etant à vingt lieues de Paris , on lui dit qu'un Fantôme avoit coûtume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du Château ; & que , depuis bien du tems ,

## xxij ELOGE HISTORIQUE

personne n'osoit y habiter. Comme elle n'étoit ni superstitieuse , ni crédule , elle eut la curiosité , quoique grosse alors ; de s'en convaincre par elle-même , & voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure , outre son état , étoit assez téméraire & délicate à tenter pour une femme jeune aimable. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir sa porte. Elle parla ; mais le spectre ne lui répondit rien. Il marchoit pésamment , & s'avançoit en poussant des gémissemens. Une table qui étoit aux pieds du lit fut renversée , & les rideaux s'entrouvrirent avec bruit. Elle prêtoit à tout cela une oreille attentive. Un moment après le guéridon , qui étoit dans la ruelle , fut culbuté , & le Fantôme s'approcha d'elle. Elle , de son côté , peu troublée , allongeoit ses deux mains pour sentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainsi , elle lui saisit les deux oreilles , sans qu'il y fit grand obstacle. Ces oreilles étoient longues & velues , & lui donnoient beaucoup à penser. Elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps , de peur qu'il ne lui échappât ; & pour ne point perdre le fruit de ses travaux , elle persista jusqu'à l'Aurore dans cette pénible attitude. Enfin au point du jour elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes pour un gros chien assez pacifique , qui , n'aimant point à coucher à l'air , avoit coutume de venir

DE Mme. DESHOULIERES. xxiiij  
chercher de l'abri dans ce lieu dont la serrure  
ne fermoit pas. Le lendemain elle railla de  
leurs frayeurs ses hôtes , étonnés de sa bra-  
voure.

Le plus long de ses voyages fut celui  
qu'elle fit en Dauphiné , pendant le séjour  
de Monsieur Deshoulières en Guyenne. Elle  
y fut invitée par la Marquise de la Charce ,  
& par Mesdemoiselles de la Charce \* &

#### R E M A R Q U E.

\* Mademoiselle de la Charce est la célèbre Philis  
de la Tour du Pin , qui , lors de l'irruption que le  
Duc de Savoie fit en Dauphiné dans l'année 1692 ,  
monta à cheval , fit armer les Villages de son canton  
sous les ordres de M. de Catinat , se mit à leur tête ,  
livra plusieurs petits combats dans les défilés des mon-  
tagnes, & contribua plus que personne par sa bravoure  
à faire sortir les ennemis hors du Pays. Pendant que  
sa mere exhortoit les Peuples de la Plaine à se main-  
tenir dans le devoir , & que Mademoiselle d'Urtis sa  
sœur faisoit couper les cables des batteaux qui tra-  
versoient la Durance , afin que les Piémontois ne s'en  
pûssent emparer. Cette action singulière fut recom-  
pensée d'une Pension , que le Roi accorda à Made-  
moiselle de la Charce , avec le droit de faire mettre  
son Epée , ses Pistolets & le Blason de ses Armes dans  
le Trésor de Saint Denis , où ils ont resté jusqu'à la  
mort de Louis XIV. On a depuis fait un Roman de  
l'Histoire de cette Demoiselle , dans lequel on lui  
feint des amours avec le Comte de Caprara : mais  
il est facile au Lecteur de juger de ces faits , & de  
voir que ceux qu'on vient de rapporter sont les seuls  
véritables.

d'Urtis ses filles , qui étoient ses amies intimes. Elle partit de Paris au Printems de l'année 1672 , & prit la route de Lion avec elles. Avant que d'entrer dans cette Ville , elles séjournèrent dans la Forêt chez des personnes de Qualité de leur connoissance. La joie qui faisoit l'ame de cette société , & la proximité du Pays , les engagèrent à faire une espece de pèlerinage sur les bords du Lignon dans ces vallées délicieuses que M. d'Urfé a rendu si célèbres ; & Madame Deshoulières alla recueillir sur la tombe d'Astrée & de Céladon , ces sentimens tendres & délicats , que l'on a admirés si long-tems dans le récit de leur amour.

Ensuite on passa le Rhône ; & après avoir traversé le Dauphiné , elles arriverent dans les terres de la Maison de Charce , qui sont situées près de la Ville de Nyons. Ce fut dans ces lieux environnés de hautes montagnes , dont une partie sépare le Dauphiné d'avec la Provence , que Madame Deshoulières s'arrêta près de trois ans. La vue de ces monts , qui conservent en toutes saisons les neiges & les glaces dont leurs sommets sont couverts , & qui sont accompagnés de vallées profondes, où tombent des torrens , & où l'on voit des précipices affreux , augmenta le goût qu'elle avoit naturellement pour la solitude , & pour tout ce qui tient du champêtre. La même curiosité qui l'avoit portée sur les bords du Lignon ,  
la

DE Mme. DESHOULIERES. xxv  
la conduit vers la Fontaine de Vaucluse, la  
Riviere de Sorgues & tous les beaux endroits  
qui environnent Avignon. Madame Deshou-  
lieres visita ces lieux consacrés en quelque ma-  
niere par les Amours de Pétrarque & de Lau-  
re, & cette vue lui rappella tout ce qu'elle  
avoit vu de beau dans les Vers de ce grand  
Poëte. Elle mit depuis au jour dans une Epître  
à Mademoiselle de la Charce, ce qui lui étoit  
alors venu dans l'esprit sur une matiere aussi  
susceptible des ornemens de la Poësie.

Après cette absence elle revint à Paris au  
mois de Septembre 1674, à la satisfaction de  
ses amis, qui étoient en grand nombre, &  
distingués par la littérature; entre autres Mes-  
sieurs Conrart, Pellisson, Benserade, Char-  
pentier, Perrault, les deux Corneille, Flé-  
chier, Mascarón, les deux Tallemant, Qui-  
nault, Ménage, l'Abbé de Lavau, M. de la  
Monnoie, &c.

On peut joindre à ces beaux esprits un nom-  
bre de Seigneurs & de personnes illustres;  
qui aimoient les Lettres & estimoient les  
Ouvrages sortis de sa plume, comme le  
Duc de la Rochefoucault, Auteur des Ré-  
flexions Morales; le Duc de Montausier, le  
Duc de Saint Agnan, les Maréchaux de  
Vivonne & de Vauban; le Duc de Nevers,  
le Comte de Buffy, si célèbre par son esprit  
& par ses malheurs; M. le Pelletier de Souzi.

& grand nombre d'autres avec qui elle étoit en commerce de lettres.

Cependant quelque agréable que dût lui paroître le séjour de Paris , où elle étoit si considérée , il lui resta toujours un attachement singulier pour les solitudes du Dauphiné , dont elle avouoit que l'idée inspiroit une sorte de charme à son ame. C'est apparemment ce qui l'engagea dans la suite à choisir ce Pays pour la retraite de deux de ses filles qui se firent Religieuses à Nyons. Elle en avoit , outre cela , une troisième , qui a depuis été Mademoiselle Deshoulières & un fils.

Elle trouva à son retour les esprits occupés à deux grandes disputes.

Le dessein d'élever à la gloire du Roi , un Arc de Triomphe qui n'a jamais été exécuté , donnoit matiere à l'une de ces contestations. A peine en eut-on formé le projet, qu'on songea à l'inscription qu'on y devoit mettre ; & il s'agit aussi-tôt de sçavoir si elle seroit Latine ou Françoisé.

L'Abbé de Bourzeis & le Pere Lucas , sçavant Jésuite , se rangerent au premier avis , dans l'idée que la Langue Latine avoit plus de précision , qu'elle étoit aussi plus expressive , & si répandue , qu'elle donnoit une espece d'immensité aux grandes actions que l'on célébroit.

Charpentier & l'Abbé Tallemant le jeune ,

DE Mme. DESHOULIERES. xxvij  
jaloux de la gloire de notre Langue , en  
entreprirent la défense , & soutinrent qu'elle  
ne le cédoit point en beauté à la Latine , dont  
l'usage en cette occasion eût établi la supério-  
rité. Ils ajoutoient qu'un Arc de Triomphe  
étoit peu utile à la gloire de celui auquel on  
le consacroit , si ses louanges , au sein même  
de sa patrie , ne pouvoient pas être enten-  
dus de tout le monde.

Le Roi faisoit alors travailler à la Gale-  
rie de Versailles , & l'on avoit commencé à  
mettre les Inscriptions en Latin. Il les fit effacer  
pour y en substituer de Françoises , ce qui fut  
regardé comme une décision. Madame Deshou-  
lières , zélée pour le progrès de sa Langue , en  
marqua sa joie à Monsieur Charpentier par une  
Balade qu'elle composa en son honneur.

La seconde question intéressa davantage  
Madame Deshoulières. C'étoit la comparai-  
son de Corneille & de Racine. Accoutumée  
dès sa jeunesse à regarder Corneille comme  
inimitable , elle sentit ses préjugés blessés ;  
lorsque ce grand Poëte ayant cessé de tra-  
vailler pour le Théâtre en 1675 , les amis  
de Racine crurent ne le pas assez louer , s'ils  
ne donnoient la préférence à ses Ouvrages.  
Madame Deshoulières s'éleva contre ce sen-  
timent avec une vivacité singulière , & dé-  
clara hautement que Corneille n'avoit point  
d'égal. Elle avouoit que Racine avoit par-  
faitement réussi dans le style tendre & les

situations touchantes ; mais ne trouvant point dans ses Tragédies ce sublime & ce génie romain qui caractérisent Corneille , elle prétendit qu'ayant pris une route différente , il étoit en cela même inférieur à son rival.

Sa persévérance à soutenir cet avis alla si loin , qu'elle résolut de faire tomber la première Pièce que Racine mettroit au jour. Il travailloit alors à sa Phédre ; & Pradon , moins connu aujourd'hui par ses Ouvrages que par la Satyre , composoit aussi sur le même sujet. Cet Auteur , qui n'avoit d'autre ressemblance avec Corneille , que d'être jaloux de la gloire de Racine , s'il est vrai que Corneille l'ait été , profita de l'intérêt que Madame Deshoulières prenoit au premier de ces deux Poètes. Il la trouva disposée à lui rendre service ; & elle lui promit son suffrage , qui pouvoit en entraîner beaucoup d'autres.

Les deux Phédres parurent en même-tems sur différens Théâtres au commencement de l'année 1677. Par une fatalité qui doit imprimer de la crainte aux meilleurs Ecrivains , le succès de celle de Pradon fut complet , & la Pièce de Racine n'en eut qu'un équivoque. Cependant Madame Deshoulières , que la force de la vérité touchoit apparemment , sentit que la brigue ne suffisoit pas ; & comme il est facile de tourner les plus belles choses en ridicule , elle répandit un Sonnet qui faisoit la Parodie burlesque de la Phédre de Ra-



DE Mme. DESHOULIERES. xxix  
cine. On en ignora l'Auteur pendant quelque-  
tems. Les méprises de Racine & de ses amis  
à ce sujet , occasionnerent de grands troubles ,  
dont on peut voir le détail dans les Notes sur  
les Epîtres de Despréaux. Néanmoins le nuage  
de la prévention se dissipa bien-tôt. La Tra-  
gédie de Racine a été mise au rang de ce que  
nous avons de plus parfait sur le Théâtre , &  
celle de Pradon est tombée dans l'oubli , mal-  
gré la protection de Madame Deshoulières.  
Il seroit même difficile de justifier en cette oc-  
casion la bonté de son goût , s'il n'étoit d'ail-  
leurs aussi prouvé , & si l'on ne sçavoit que la  
préoccupation a souvent entraîné dans de plus  
grandes erreurs.

Outre ces disputes , qui durèrent assez long-  
tems , les plus petits sujets lui donnoient lieu  
d'exercer sa Muse. Elle avoit une Chatte  
nommée Grisette , laquelle , à ce que rap-  
porte le Mercure Galant de ce tems-là ,  
*méritoit d'être distinguée entre celles de son  
espece : car si elle ne raisonnoit pas , elle avoit  
au moins tant de marques de discernement que  
tout le monde l'admiroit. Des complimens qui  
furent faits en plaisantant à cette Chatte mer-  
veilleuse , de la part de Tata , Chat de la Mar-  
quise de Monglas , lui donnerent lieu de  
faire plusieurs Pièces de Vers. Beaucoup de  
Poètes écrivirent sur le même sujet. Nous  
ne lisons peut-être pas aujourd'hui ces baga-  
telles avec autant de plaisir , qu'elles en pro-*

## xxx ELOGE HISTORIQUE

curerent dans le tems ; cependant elles firent une partie de l'amusement de la Cour & de la Ville pendant l'Automne de 1678 ; & les noms de Grisette & de Tata passeront peut-être à la postérité , comme celui du Moineau de Lesbie , du Perroquet de Corinne , & des autres Animaux célébrés par les Poëtes de l'antiquité. La même année , un de ses amis lui dédia un Livre de petites Histoires , sous le titre de Promenades de Livri.

On la pressoit depuis long-tems de faire imprimer elle-même ses Ouvrages , qui commençoient à être en assez grand nombre pour former un volume. Elle résista à cette demande , autant par la peine qu'elle auroit eue à rassembler ces Pièces fugitives , que par la crainte de ne les pas voir reçues aussi favorablement qu'à la première lecture , ayant rapport la plûpart à des événemens qui étoient déjà hors du souvenir du Public. Ses amis , pour l'y déterminer , obtinrent un privilège à son insçu le 19 Juin 1678. Cet empressement la fit enfin résoudre de donner ses Vers à l'impression. Mais elle voulut différer , pour des raisons qui furent approuvées. Elle desiroit faire un choix de ses Pièces. Elle avoit dessein d'écrire à la louange du Roi , qui , depuis la campagne de Hollande , étoit l'objet des veilles de la plûpart des Poëtes ; & elle comptoit rendre par-là ses Ouvrages plus intéressans. Outre cela , elle avoit résolu de composer pour le

DE Mme. DESHOULIERES. xxxj  
Théâtre , qui étoit réduit à des Auteurs très-médiocres , depuis le silence où Corneille & Racine s'étoient condamnés.

Souvent on se laisse entrainer par le goût naturel , ou séduire par l'amour-propre. On abandonne les genres où l'on réussit le mieux , pour s'appliquer à d'autres auxquels nos talens sont disproportionnés. Madame Deshoulières , qui avoit excellé dans les petites Pièces détachées , en voulut entreprendre de plus longue haleine. Elle commença d'abord un Opéra de Zoroastre & Sémiramis , & elle essaya dans la suite de faire une Comédie sous le titre des Eaux de Bourbon. Mais ensuite , n'étant pas contente vraisemblablement du plan qu'elle s'en étoit fait , elle les abandonna ; & ils sont restés parmi ses papiers dans l'état le plus informe.

Elle se livra davantage à l'inclination qu'elle avoit pour le genre tragique , & composa deux Pièces. La première , intitulée *Genferic* , Roi des Vandales , étoit tirée du Roman d'Astrée. Elle fut jouée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne le 20 Janvier 1680. Le fameux Baron , qui y faisoit le principal rôle , a depuis assuré qu'elle eût jusqu'à quarante représentations. Cependant il s'en falloit bien que *Genferic* fût exempt de défauts. Il y a trop de Personnages dans cette Pièce , quelque embarras dans l'intrigue , & le dénouement n'est pas fort heureux. Quoiqu'on y puisse appercevoir de beaux endroits , il faut convenir que Mada-

me Deshoulières est extrêmement éloignée de la grandeur des sentimens de Corneille où elle aspirait. Aussi la Pièce fut-elle critiquée ; & comme elle ne s'en étoit pas d'abord déclarée l'Auteur , sans la connoître , on la traita de même qu'elle avoit traité Racine. Un inconnu composa le Sonnet suivant.

La jeune Eudoxe est une bonne enfant ,  
La vieille Eudoxe une grande diablesse ;  
Genferic est un Roi fourbe & méchant ,  
Digne Héros d'une méchante Pièce.

Pour Trasimond , c'est un grand innocent ;  
Et Saphronie envain pour lui s'empresse.  
Huneric est un homme indifférent  
Qui comme on veut & la prend & la laisse.

Sur tout cela le sujet est traité ,  
Dieu sçait comment. Auteur de Qualité ,  
Vous vous cachez en donnant cet ouvrage ;

C'est fort bien fait de se cacher ainsi :  
Mais , pour agir en personne bien sage ,  
Il nous falloit cacher la Pièce aussi.

La seconde Tragédie de Madame Deshoulières se nommoit *Jule Antoine* , & le sujet en étoit pris dans le Roman de Cléopâtre de la Calprenede. Il y avoit à peu-près les mêmes vices que dans Genferic , & l'on pouvoit remarquer dans l'une & dans l'autre Pièces , qu'accoutumée aux petits Vers , elle avoit peine à remplir les Alexandrins , & à les soutenir dans la noblesse qu'ils demandent.

Elle étoit un Juge sévère de ses propres

DE Mme. DESHOULIERES. xxxiiij  
Ouvrages : ainsi ses réflexions la dégoûtèrent du Théâtre. Elle conçut que ce genre contribueroit peu à sa gloire ; & ne songeant plus à Jule Antoine , elle se borna à ses Poësies ordinaires.

La naissance du Duc de Bourgogne , Petit-Fils de Louis XIV. fut le premier événement public , qui lui parut digne d'être célébré. Elle fit une Idille à ce sujet , qui fut très-bien reçue à la Cour , sur-tout de la Dauphine Mere du jeune Prince , qui ayant des talens elle-même pour la Poësie , ainsi que pour la Musique , faisoit grand cas de ceux de Madame Deshoulieres. Néanmoins , comme il est impossible de ne jamais donner de prise à la Satyre , un Auteur fit l'Epigramme que voici :

Pour immortaliser l'Enfant qui vient de naître ,  
Et qui gouvernera dans soixante ans peut-être ,  
La Deshoulieres a fait cent Vers tant mal que bien.  
Que lui donnera-t'on pour un si long Ouvrage ?

Si j'en étois cru , ma foi , rien.

Pour immortaliser & sa Chatte & son Chien ,  
Elle en a fait bien davantage.

La plaisanterie réussit , quoique déplacée , parce que c'est le privilège de la malignité : mais l'Idylle n'y perdit aucun de ses agrémens. Le *Fureteriana* attribue cette Epigramme à d'Hesnault ; ce qui paroît peu vraisemblable. Une Pièce qui fit beaucoup de bruit ,

fut la Balade qu'elle composa au mois de Janvier 1684, sur le changement de la Cour en fait de Galanterie, & qu'elle adressa par une Epître au Duc de Montausier. L'Opera d'Amadis venoit de paroître ; & réveillant le souvenir des Passions Romanesques, qui ne subsistent plus que dans les Livres de Chevalerie, il avoit excité la bile de Madame Deshoulières contre son siècle. La cause opposée ne manqua pas de défenseurs. Il parut des réponses de la Fontaine, de Lofme de Monchefnai, de Pavillon, attribuée au Marquis de la Fare, & sur-tout du Duc de Saint Agnan, contre lequel Madame Deshoulières soutint une guerre Poétique, jusqu'à ce que ce Seigneur voulut bien s'avouer vaincu. Elle reçut la même année des lauriers qui étoient dûs à sa réputation. L'Académie de Ricovrati de Padoue l'agrégea à son Corps par une délibération du 14 Septembre ; & le sçavant Charles Patin, l'un des membres de cette Compagnie, fut chargé de lui en donner avis. Il est aisé de concevoir avec quelle joie Madame Deshoulières reçut la nouvelle d'une distinction si flatteuse.

Si ç'eût été de même la coûtume d'admettre les Femmes illustres dans l'Académie Française, ou qu'on eût voulu enfreindre en sa faveur des loix au-dessus desquelles on pouvoit la croire ; sa patrie auroit envié aux Italiens la gloire de lui décerner seule des honneurs.

On se contenta de lire plusieurs de ses Ouvrages dans les séances publiques , ce qui étoit une espece d'adoption , & un hommage rendu à ses talens. L'Académie d'Arles fut moins scrupuleuse ; elle crut s'honorer en la choisissant le 28 Mars 1689 , pour remplir une de ses places.

Elle composa dans le même-tems un Dialogue entre l'Amour & l'Ambition , dans le goût des Prologues d'Opéra. Cet Ouvrage devoit servir d'ouverture à plusieurs Fêtes que le Roi avoit dessein de donner pendant cet hiver à la Cour d'Angleterre réfugiée à Saint Germain ; mais les Fêtes n'ayant pas eu lieu , la Pièce ne parut point.

Le Roi lui avoit accordé dès le commencement de l'année précédente 1688 , une pension de deux mille livres en reconnoissance des éloges qu'elle lui avoit donnés dans toutes les occasions. Ce fut aussi les premiers jours de la même année que parut le Recueil de ses Poësies. L'impression & les soins qu'elle s'y étoit donnée depuis neuf ans & demi , n'en diminuerent point les beautés dans l'esprit du Public. Elle y inséra une Ode sur la fondation de Saint Cyr & l'établissement des Cadets , qui venoit de remporter le Prix à l'Académie Françoisé. Cette Ode avoit été composée par Mademoiselle Deshoulières , qui commençoit dès-lors à marcher sur les traces de sa mere. Comme il avoit couru plu-

fiereux bruits à ce sujet , & qu'on soupçonnoit Madame Deshoulières d'avoir la meilleure part à cet Ouvrage , elle se crut obligée de protester publiquement qu'elle n'y en avoit eu d'autre que celle d'un ami que l'on consulte. Ceux qui reconnoissoient sa sincérité , & les talens de Mademoiselle Deshoulières , n'eurent aucune peine à s'en laisser convaincre.

Ainsi partagée du côté de la gloire , & ce qu'elle avoit souffert du côté de la fortune étant en quelque sorte réparé par la libéralité du Roi , elle paroissoit n'avoir plus rien à desirer : mais sa santé se trouvoit alors dans une situation périlleuse. Elle avoit été attaquée dès 1682 d'une espèce de cancer au sein , qui lui causa de vives allarmes & à toute sa famille. Le desir qu'elle eut d'en être délivrée , la fit recourir à plusieurs remèdes qui ne servirent qu'à hâter ses souffrances. Il paroît par ses Vers , que dès l'année 1686 , rien ne pouvoit surpasser la violence de ce qu'elle souffroit. Néanmoins , comme sa constance étoit à l'épreuve de tout , elle ranima sa piété , qui avoit toujours été solide , & ne changea point de caractère dans un état si triste. Elle fréquentoit ses amis & les célébroit à son ordinaire , ainsi que tous les événemens illustres. C'est même à ce tems que nous sommes redevables d'une partie de ses plus beaux Ouvrages. A peine son enjouement naturel étoit-il diminué. On en voit



DE Mme. DESHOULIERES. xxxvij  
toujours les mêmes traits briller dans ses Poësies. Lorsqu'elle se sentoît un peu moins de penchant à la gayeté , elle composoit ces Idilles tendres & languissantes qui semblent exprimer la position où elle étoit alors. Si ses maux la portoient , malgré elle , à des impressions de tristesse & à des souvenirs plus sérieux , elle produisoit ses réflexions morales , où son ame , épurée par la douleur , s'éleve aux plus grands objets.

Monsieur Deshoulières s'étoit rapproché d'elle depuis quelques années , après avoir fini ses travaux de Guyenne ; & il étoit employé de nouveau dans les Villes de Flandres , ce qui lui donnoit souvent occasion de faire des voyages à Paris & à la Cour. Elle avoit , outre cela , ses deux freres avec elle qui lui étoient fort attachés , de même que ses enfans ; en sorte qu'elle jouissoit de toute la consolation qu'il lui étoit possible de recevoir. Mais elle perdit bien-tôt après l'Abbé de la Garde , & ensuite M. Deshoulières , qui mourut à Paris le 3 Janvier 1693 , dans la soixante & douzième année. C'étoit un très-honnête homme , d'un commerce doux & aimable. Il y avoit quarante-deux ans que leur union avoit commencé ; & quoique moins âgée , elle n'eût pas cru lui survivre. Ses enfans renoncèrent à la succession de leur pere , & elle n'avoit à prévoir qu'un avenir fort triste pour eux. Sa pension finissoit avec elle ,

## xxxviii ELOGE HISTORIQUE

ce qui lui restoit de bien étoit peu de chose. Ces pensées occasionnerent les Vers allégoriques à ses Brebis , qu'elle recommande aux bontés du Roi sous le nom du Dieu Pan.

Au milieu de ces malheurs divers , & , malgré son âge , qu'on pouvoit nommer avancé , il paroîtroit difficile à croire qu'elle eût conservé une partie de ses charmes ; c'est de quoi cependant il n'est pas possible de douter. Madame le Hay son amie , plus connue sous le nom de Mademoiselle Chéron , se fit un plaisir de la peindre au mois de Novembre 1693 ; & c'est sur ce portrait qui est estimé , qu'ont été gravées toutes les Estampes qu'on en a faites. Elle composa à ce sujet les réflexions sur l'envie immodérée de faire passer son nom à la postérité. On sent que ce sont ses propres idées , qu'elle s'efforce de vaincre par des raisonnemens solides. Il eût été difficile en effet que fournissant tant de matière aux éloges , elle eût été exempte de quelques mouvemens de vanité.

Sur la fin de la même année , elle paraphrasa trois Pseaumes qu'elle avoit commencés quelques-tems auparavant , & ce fut son dernier Ouvrage. Ses douleurs augmentèrent si considérablement au commencement de Janvier 1694 , que le bruit de sa mort se répandit dans les Provinces ; & l'Auteur du Mercure Galant se crut obligé d'en désa-

bufer le public. Mais le mal étoit incurable ; elle se sentoît mourir *imperceptiblement*, pour se servir de ses termes , sans se démentir de sa constance & de sa résignation ; & , lorsqu'elle vit la mort s'approcher de plus près , elle demanda elle-même avec une égale liberté d'esprit tous les secours de l'Eglise. Ce fut dans ces sentimens qu'elle cessa de vivre le 17 Février 1694 , après onze ans & demi de langueur. Elle fut inhumée le 19 du même mois dans l'Eglise de Saint Roch.

Les Mémoires publics qui annoncèrent sa mort , & la plûpart de ceux qui depuis ont parlé d'elle , marquent qu'elle est morte à l'âge de 56 ans ; mais ils se sont trompés ; elle étoit âgée d'un peu plus de soixante ans , à ce qu'on a sçu des personnes qui prenoient intérêt à sa mémoire.

Elle avoit un esprit délicat , une mémoire prodigieuse , de la pénétration , & un goût qui ne le cédoit point à l'étendue de son génie.

Ses Ouvrages peuvent être cités comme un modèle de la Poësie naturelle & tendre. On les met au rang de ce que nous avons eu de mieux écrit , & de plus spirituellement pensé sous le regne de Louis XIV. *On y admire* , dit l'Auteur du Parnasse François , *la beauté du Sens , les graces de l'Expression , l'Harmonie & la disposition des Rimes. Personne n'a mieux parlé de l'Amour & de la*

## XL ELOGE HISTORIQUE

*noble Galanterie ; personne n'a mieux traité la Morale , ni fait des réflexions plus justes sur l'Esprit humain. Aussi son siècle l'avoit-il surnommée , comme Sapho , la dixieme Muse , & la Calliope Françoisse.*

Elle joignit à ces titres ceux d'Amie généreuse , d'Épouse attachée à ses devoirs , d'une des meilleures Sœurs , & sur-tout de la plus tendre des Meres. Pour contrebalancer tant de belles qualités , on ne peut lui reprocher que quelques endroits , rares à la vérité , dans lesquels elle donne peut-être un peu trop de carrière à son enjouement , & qui font une foible tache à sa gloire.

Son Fils lui survécut peu , étant mort le 12 Août de la même année , à l'âge de vingt-sept ans. Il se nommoit Jean-Alexandre de la Fon de Boissguerin Deshoulières , & étoit entré dans le Génie. Son peu de conduite avoit donné d'abord du chagrin à sa famille ; mais comme le principe en étoit beaucoup d'esprit & de vivacité , l'application avoit succédé à ses premiers écarts , & M. de Vauban commençoit à bien augurer de ses dispositions.

Mademoiselle Deshoulières renonça à la succession de son frere , & se trouva ainsi seule Héritière du nom & des talens de sa mere.

ANTOINETTE THERESE de la Fon de Boissguerin Deshoulières étoit née à Paris en 1662 , & avoit été élevée dans le sein même de la Poésie. Il eût été difficile qu'avec quelques

DE Mme. DESHOULIERES. xlj  
dispositions naturelles , elle n'y eût pas réussi elle-même. Outre sa mere , elle avoit pour maitres le grand Corneille , Charpentier , Benferade , & tous les gens de mérite qui fréquentoient Madame Deshoulieres.

Son esprit commença à se faire connoître par ses Lettres ; & Monsieur de Pointis lui ayant dédié en 1683 la Relation du Bombardement d'Alger , le Mercure Galant , qui rapporte cette particularité , ajoute qu'elle écrivoit en Prose aussi bien que Madame Deshoulieres écrivoit en Vers. La Préface qu'elle mit en 1695 à la tête des Ouvrages de sa Mere , en peut servir de preuve.

Ses premiers Vers eurent un honneur que beaucoup de Poètes auroient désiré à la fin de leur carrière : & le Prix qu'ils remportèrent à l'Académie , fut d'autant plus glorieux , que Monsieur de Fontenelle avoit travaillé sur le même sujet. Animée par les louanges qu'elle reçut à cette occasion , elle se livra à la Poësie. En 1688 , elle composa un petit Opéra sur la mort de Cochon , Chien du Maréchal de Vivonne ; plaisanterie qui fut goûtée.

Son esprit étoit fait pour les Ouvrages qui demandent plus de délicatesse que d'élevation ; elle réussissoit sur-tout dans les Airs détachés & à peindre la Nature. Sa taille étoit très-médiocre , & elle n'avoit pas les perfections de sa Mere : mais ses yeux étoient vifs & gracieux. Elle plaisoit sans être belle.

xliij. ELOGE HISTORIQUE

La même vivacité influoit sur toute sa personne. Elle n'avoit rien de contraint dans ses manieres; & avec la solidité de la vertu, elle applanissoit l'austérité des dehors.

Un tel caractère étoit propre à lui donner des amis; aussi en eut-elle d'illustres en toute sorte d'états, & de fidèlement attachés. Il y en eut même dont l'amitié se changea en passion; & il paroît que de ce nombre, Monsieur Caze ne lui fut pas indifférent. Les Vers qui nous restent de lui, & que Mademoiselle Deshoulières a joints aux siens, font juger que, du côté de l'esprit, il étoit digne d'une conquête aussi belle. S'il l'étoit par sa naissance & par sa fortune, c'est ce qu'il n'a pas été possible de découvrir. On sçait seulement qu'il étoit dans le service, & qu'il fut tué en 1692.

Depuis ce tems les Poësies de Mademoiselle Deshoulières, occupée auparavant à le chanter, ne sont plus remplies que de gémissens sur le destin de Tircis; c'étoit le nom qu'elle lui avoit donné, en même-tems qu'elle s'étoit choisie celui d'Iris. Elle ne cachoit point une passion qui avoit la vertu pour fondement, ni des regrets qui prouvoient sa candeur & sa sensibilité. Il est même surprenant comment elle a pu les varier en tant de façons différentes.

Les années suivantes elle vit mourir son pere, sa mere, son frere & ses oncles. Tant de pertes réitérées & qui se suivirent de fort

DE Mme. DESHOULIERES. xliij  
près, l'accablèrent de douleur: elle en paroît  
pénétérée dans les Pièces qu'elle composa sur  
ces sujets.

Ayant ainsi survécu seule à tout ce qu'elle  
avoit de plus cher, elle recueillit les plaintes  
dont le Parnasse retentit à la mort de Madame  
Deshoulieres, & les lauriers dont on cou-  
ronna ses cendres. Le Roi lui accorda le 5  
Mars 1694, une pension de trois cens livres,  
& une autre de pareille somme le 29 Août  
suivant. Elle ne dut peut-être alors ces grati-  
fications qu'à la mémoire de sa mere; mais  
on ne peut nier que son propre mérite ne lui  
ait attiré celle qu'elle obtint vingt ans après  
le 30 Janvier 1714, qui étoit semblable aux  
deux autres.

C'étoit, à peu de chose près les seuls biens  
qu'elle posséda; elle se crut néanmoins obli-  
gée d'acquitter les dettes de sa famille, &  
même de ses oncles, quoiqu'elle eût renoncé  
à tous ces héritages, & que cette résolution  
dût beaucoup lui coûter, dans l'état où étoit  
sa fortune.

Elle fit imprimer en 1695 le second Tome  
des Œuvres de Madame Deshoulieres; & elle  
y joignit les siennes, qu'elle reconnoissoit  
elle-même leur être fort inférieures. Ce fut  
elle qui fit graver par Van Schupen la belle  
Estampe de sa mere sur l'original de Made-  
moiselle Chéron. Les quatre Vers qu'on lit  
au bas, sont d'un nommé Longchêne.

# xliv ELOGE HISTORIQUE

Elle chargea quelques années après M. d'Audiffret , envoyé du Roi à Mantoue , de présenter ce Recueil à l'Académie de Ricovrati. Ces Sçavans ne jugerent pas qu'aucune autre pût mieux remplacer sa mere , & elle fut reçue le 9 Février 1699.

M. d'Audiffret étoit un Gentilhomme Provençal , né avec beaucoup d'esprit , mais peu de bien , & qui avoit eu de grandes obligations à Madame Deshoulières. Il accompagna le Prince de Conti , lorsqu'il fut élu Roi de Pologne , & fut aussi envoyé à la Cour de Lorraine. A son retour il fut proposé par des Amis communs de lui faire épouser Mademoiselle Deshoulières , dont le mérite avoit paru le toucher avant ses voyages. La négociation réussit , & fut poussée si loin , que tout fut conclu pour le mariage , dont ils reçurent les complimens l'un & l'autre : mais ensuite , soit que M. d'Audiffret eût changé de sentiment à l'égard de Mademoiselle Deshoulières , soit réflexions de la part de celle-ci sur la situation de sa santé , ils aimerent mieux en rester aux termes de l'amitié ; & la chose , après avoir été arrêtée pendant long-tems , n'eut point d'exécution.

Mademoiselle Deshoulières avoit fait des Stances sur la Paix en 1697 ; & elle composa une Hymne sur le même sujet en 1703 , lorsque la guerre étoit la plus allumée dans l'Europe. Elle adressa une Epître au Roi en



DE Mme. DESHOULIERES. xlv  
1714 , pour lui demander son Histoire Mé-  
tallique qui venoit de paroître , & qui finis-  
soit alors à l'événement de Philippe V. au  
Trône d'Espagne. Ce sont les seules de ses  
Pièces auxquelles on puisse fixer quelque date ,  
les autres étant dédiées à ses amis , sur des  
sujets qui n'en désignent aucune. Elle étoit  
en relation avec beaucoup de gens célèbres ,  
parmi lesquels il ne faut pas oublier Messieurs  
Fléchier , Mascaron , l'Abbé de Vertot & M.  
de la Monnoie. M. de la Riviere , fameux  
par son procès avec le Comte de Buffi , dont  
il avoit épousé la fille , & qui auroit plus  
mérité d'être connu par son esprit , lui adres-  
soit souvent des Epîtres galantes , dont il re-  
cevoit des réponses dignes d'elle & de celui  
qui se les attiroit.

Le plus considérables des Ouvrages qu'elle  
entreprit , fut un Opéra de Callirhoé , dont  
elle ne travailla que les deux premiers Actes.  
Elle eût été propre à ce genre , si elle s'y  
étoit adonnée : mais elle discontinua sa Pièce ,  
ayant appris qu'un autre Poëte s'exerçoit sur le  
même sujet. En effet , elle vit paroître en  
1712. l'Opéra de Callirhoé de M. Roi.

Mademoiselle Deshoulières composa enco-  
re dans les dernières années de sa vie une In-  
vocation à Apollon sur la Régence du Duc  
d'Orléans , & un Adieu aux Muses à l'occa-  
sion du malheur où elle étoit réduite.

Son tempérament , qui avoit toujours été

xlvj EXTRAIT D'UNE LETTRE

très-délicat , l'avoit souvent empêchée de se livrer à l'étude ; & elle fut attaquée de très-bonne heure du même mal qui avoit fait périr sa mere. Il lui manquoit encore cette conformité. Après vingt ans de souffrances & de douleurs , elle mourut à Paris le 8 Août 1718 , âgée de cinquante - six ans , & fut inhumée dans l'Eglise de Saint Roch , près de Madame Deshoulières.

On peut dire qu'elle en étoit , en quelque forte , un *diminutif* , & que la Nature avoit voulu par elle en retracer du moins une légère idée à la génération suivante.

---

EXTRAIT D'UNE LETTRE  
de d'HESNAULT A MADAME  
DESHOULIÈRES , avant son Mariage.  
1649.

TOUT le monde vous admire , jeune Sapho ; mais personne ne s'avise de vous plaindre. Pour moi je vous plains du moins autant que je vous ai admiré. Les faveurs d'Apollon vous coûtent si cher , que je ne sçaurois croire qu'on soit sage quand on vous les envie. . . . Vous n'êtes pas un quart-d'heure le jour sans travailler. . . . Dites-moi , je vous prie , toute votre jeunesse se passera-

EXTRAIT D'UNE LETTRE. xlvij

t-elle entre la Rime & la Raïson ? N'êtes-vous point rebutée d'avoir si souvent la peine de les remettre bien ensemble ? & faut-il que pour les accorder , vous vous brouilliez avec l'Amour & le Plaisir ? . . .

Que sçavez-vous si quelque jour  
Et la Haine & l'Envie

Ne troubleront point votre vie ?

A tout hazard , Sapho , munifiez-vous d'amour.

Mais vous vous contentez peut-être de faire une grande provision de gloire , & vous croyez que vous serez par-là au comble de la félicité.

Le Renom , ce fameux Pipeur ,  
Vous fait , pour un peu de vapeur ,  
Renoncer pour jamais au plaisir d'être aimée.

Ah ! Sapho , consultez-vous.

L'Amour est un bien si doux !

Moquez-vous de la renommée ,  
Un peu de feu vaut mieux que beaucoup de fumée...;

Ce brillant des grandeurs , cet éclat du sçavoir ,  
La gloire enfin a pris sur vous tant de pouvoir ,  
Qu'elle exige de vous un tyrannique hommage ,  
Et dérobe aux plaisirs le plus beau de votre âge.  
Cependant pourroit-elle exciter un desir ,  
Si l'on ne la croyoit elle-même un plaisir ?  
C'en est un , il est vrai , pour quelques ames vaines :  
Mais , Hélas ! c'en est un qui donne mille peines.  
Il en est , ô Sapho , qui n'ont rien que de doux.  
Si vous les connoissez , que ne les cherchez-vous ?

## xlviij EXTRAIT D'UNE LETTRE

S'ils vous sont inconnus , vous manque-t-il un maître ?  
La Nature & l'Amour vous les feront connoître.  
Ils vous rendront tous deux sçavant en moins d'un  
jour.  
Ecoutez donc , Sapho , la Nature & l'Amour....

Vous êtes plus faite pour gagner des cœurs  
que pour charmer des esprits , & vous n'au-  
rez jamais de plaisirs plus touchans que quand  
vous vous donnerez aux choses pour lesquel-  
les vous êtes faite. La Poësie doit être votre  
jeu , & l'Amour doit être votre exercice. Je  
vous en ai dit assez pour vous y faire pen-  
ser tout de bon. Mais si ce que je vous ai dit  
vous fait un jour envie de prendre un Amant ,  
n'oubliez pas , Sapho , qu'il me reste encore  
quelque chose à vous dire.



PRÉFACE

# PRÉFACE

## DE MADAME

## DESHOULIERES.

1687.

**L**OIN de remplir ici d'ennuyeux complimens.  
*Un inutile & long prélude ;*  
*Sans crainte , sans inquiétude ,*  
*Je livre mes amusemens*  
*A la Critique la plus rude.*  
*Cette espece de fermeté*  
*Ne vient point de la vanité*  
*Que m'auroient pu donner les plus fameux suffrages ,*  
*De plus justes raisons font ma tranquillité.*  
*Du tems qui détruit tout je crains peu les outrages ;*  
*Le grand nom de LOUIS , mêlé dans mes Ouvrages ,*  
*Les conduira sans doute à l'Immortalité.*



---

# P R É F A C E

## DE MADEMOISELLE

### D E S H O U L I E R E S ,

*En donnant le deuxième Volume des Poësies de sa Mere , & les siennes. 1695.*

**L**E premier Volume que feue ma mere a donné de ses Ouvrages , a été si bien reçu , & on m'en demande un second avec tant d'empressement , que je croirois , en ne le donnant pas , ôter au Public le plaisir qu'il en attend , & à la mémoire de ma mere la gloire de ses suffrages.

Que ne m'est-il permis en cette occasion d'oublier pour quelques momens que je suis fille de Madame Deshoulières ! Charmée de la beauté de ses Ouvrages , & pleine d'admiration pour les rares qualités de son ame , je trouverois , en lui rendant justice , la seule consolation qui peut adoucir ma douleur.

J'oserois dire alors que les justes regrets que l'on donne à sa perte , & l'approbation dont le Roi a toujours honoré ses Ouvrages , ne me laisse point douter de cette flatteuse Immortalité qui doit placer le nom de ma mere au rang des personnes les plus illustres de son Sexe , & des plus fameux Poëtes dont les Ecrits ont passé jusqu'à nous.

J'avoue d'ailleurs que pénétrée des grands exemples qu'elle m'a donnés pendant tout le cours de sa vie , d'une solide piété & d'un attachement inviolable à tous ses devoirs , j'ai peine à m'empêcher de rendre

à sa mémoire les honneurs qui lui sont dûs. Ces sacrés caractères formés par le sang , & cimentés par l'éducation , soutenus par le devoir & par la reconnaissance , ne peuvent s'effacer : mais quand la vérité m'ordonne de parler , la bienfaisance m'oblige de me taire.

Je ne parlerai donc que du Recueil que j'ai fait des Pièces qui composent ce second Volume , dont quelques-unes auroient dû trouver leur place dans le premier , si elles n'avoient été égarées. Je les ai heureusement retrouvées du vivant même de ma mère ; & , comme dès sa plus tendre enfance , ses Ouvrages m'ont été précieux , je puis dire que j'ai secondé , par les soins que j'ai pris de les conserver , les conseils que ses amis lui donnoient de les faire imprimer.

Elle travailloit si peu dans la vue de faire passer son nom à la postérité , que quand elle avoit quelques Ouvrages , soit pour célébrer les glorieuses Conquêtes de **LOUIS LE GRAND** , soit simplement pour s'amuser , elle ne pensoit qu'à les finir avec la perfection qu'elle nous les a laissés , sans songer à les conserver.

Ce soin m'étoit réservé ; & je m'en acquitte avec toute l'exactitude & toute la douleur que produit une pareille occupation.

J'ajoute à tout ce qui a paru d'elle , trois Pseaumes qu'elle a paraphrasés , & qu'elle acheva , lorsqu'elle tomba malade pour la dernière fois après douze ans de langueur. Ses douleurs & sa patience augmentèrent dans ces derniers momens ; & elle finit avec une soumission parfaite aux ordres du Ciel , une vie remplie de souffrances par une mort toute chrétienne.

Je donne ensuite plusieurs Pièces imparfaites qu'elle avoit commencées long-tems avant qu'elle eût travaillé aux Pseaumes ; le respect & la vénération que

# P R É F A C E.

j'ai pour tout ce qu'elle a fait , m'ont persuadé que je devois encore au Public les fragmens & le badinage qui les suit.

On s'étonnera peut-être que j'ose mettre le peu d'ouvrages que j'ai faits à la suite de ceux de ma mere. J'en connois toute la différence : mais quand je joins dans un même Volume mes Vers aux siens , je ne fais que suivre son intention : heureuse de leur procurer par-là le seul moyen qu'ils ont de passer à la postérité !





# T A B L E

## D E S P O E S I E S

Contenues dans ce premier Volume.

### A I R S.

<b>A</b> IMABLES habitans de ce naissant feuillage ,	98
Alcandre , ce Héros charmant ,	206
Doux transports , trouble dangereux ,	203
Il est tems de nous allarmer ,	219
Iris sur la fougere ,	113
L'aimable Printems fait naître ,	203
Ne pourrois-je donc point connoître ,	206
Tandis que vous êtes belles ,	208
Venez , petits Oiseaux , c'est moi qui vous appelle ,	10

### A P O T H E O S E

*de Gas Chien de Madame Deshoulières.*

Plus d'un bel esprit murmure ,	11
--------------------------------	----

### B A L A D E S.

<b>A</b> caution tous Amants sont sujets ,	132
A caution tous ne sont pas sujets ,	134
Dans ce hameau je vois de toutes parts ,	110
Duc plus vaillant que les fiers Paladins ,	153
Fameux Auteur , de tous Auteurs le Cocq ,	26
Il est saison de causer près du feu ,	111
Los immortel , que par fait héroïque ,	139
Oh ! l'heureux tems où les fiers Paladins ,	137
Orès est tems de vous donner conseil ,	81
Preux Chevalier , sage & de bon aloi ,	121
Quelle Mufette , ou quel tendre Pipeau ,	144

Votre bonne foi m'épouvante ,	201
Vous remettez la Balade en honneur ,	143

## C A P R I C E.

Vers les bords d'un Ruiffeau , dont l'onde vive & pure ,	196
--	-----

## C H A N S O N S.

Ah ! pourquoi me disiez-vous ,	127
Ah ! que chez le Colonel Stoup ,	165
Ah ! que je sens d'inquiétude ,	22
A la Cour ,	130
Du charmant Berger que j'adore ,	97
Je croyois que la colère ,	36
* La fierté m'est un foible appui ,	117
L'aventure est trop ridicule ,	93
Le cœur trop déchiré par un secret martyre ,	139
* Livrons nos cœurs aux tendres mouvemens ,	82
On connoît peu l'Amour quand on ose assurer ,	93
Pourquoi me reprocher Sylvandre ,	23
Pourquoi , sçavante Deshoulières ,	192
Revenez , charmante verdure ,	46
Si le public , à l'aventure ,	193
Soyons toujours inexorables ,	105

## D É C L A R A T I O N.

* On n'a qu'à me trouver quelque Berger fidèle ,	16
--	----

## D I A L O G U E.

*composé pour être chanté devant le Roi.*

* Dans ces bois , dont l'affreuse paix ,	211
--	-----

## E G L O G U E S.

Affise au bord de la Seine ,	94
Dans les vastes jardins de ce charmant Palais ,	161
La terre fatiguée , impuissante , inutile ,	103

## É L E G I E.

Généreux Lycidas , ami sage & fidèle ,	92
--	----

## É P I G R A M M E S.

* Dans une liste triomphante ,	} 191.
* On voit par le Recueil qu'il vient de mettre au jour ,	

T A B L E.  
E P I T R E S ,  
*Lettres , Billets , &c.*

lv

<i>Au Roi sur la révocation de l'Edit de Nantes.</i>	
L'erreur féconde en attentats ,	154
<i>Au même , sur son voyage de Flandre.</i>	
Pourquoi chercher une nouvelle gloire ,	123
<i>Au Maréchal Duc de Vivonne..</i>	
Qu'il fait beau faire voyage ,	79
<i>Au même , Vice-Amiral de France.</i>	
Vous que Neptune a vu cent fois ,	203
<i>Au Duc de Montausier.</i>	
Ami ferme & fidèle , unique & sûr asyle ,	221
<i>Au même , sur la prise de Philisbourg.</i>	
Le Dieu couronné de pavots ,	198
<i>Au même , en lui envoyant la Balade : A caution , &amp;c.</i>	
Montausier , dont le cœur ferme , grand & sincère ,	130
<i>Au même.</i>	
Sur vos lettres , sur vos discours ,	219
<i>A M. Mascarón , Evêque de Tulle , depuis d'Agén.</i>	
Des bords du fameux Lignon ,	14
<i>Au Marquis de Marcilly.</i>	
Pour imiter votre Patron ,	225
<i>Au Baron de Breteuil.</i>	
Quand de mes intérêts vous voulez vous charger ,	225
<i>A M. Lucas de Bellesbat.</i>	
Un illustre & galant Perger ,	82
<i>A M. de Senecé.</i>	
Songez-vous à ce que vous faites ,	09
<i>A M. le Peletier de Souzi.</i>	
Il ne vous plaît donc plus de mettre ,	87
<i>A M. Doujat.</i>	
Je vous avertis qu'Amour ,	167
<i>Au même.</i>	
Vous dites que l'Amour vous range sous sa loi ,	197

Une bourse dans ce tems-ci ,	207
<i>A M. Deshoulières. Lettre en Chançons.</i>	
Lettres en Chançons sont à la mode ,	29
<i>A Madame de Maintenon.</i>	
Toi , dont la piété , la vertu , la sagesse ,	193
<i>A Mlle. de la Charce , pour la Fontaine de Vaucluse.</i>	
Quand vous me pressez de chanter ,	17
<i>A la même , Epître chagrine.</i>	
Eh bien , quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ,	193
<i>A Mademoiselle *** Epître chagrine.</i>	
Quel espoir vous séduit ? Quelle gloire vous tente ,	98
<i>Du Duc de Nevers à Madame Deshoulières.</i>	
Imitant de vos Vers les accords ravissans ,	187
<i>De M. Pavillon , à la même.</i>	
* Dans les siècles passés quand l'amoureuse flamme ,	146
<i>De M. de Senecé , à la même.</i>	
La Divine Uranie , en tous lieux estimée ,	89
<i>De M. Lofme de Monchesnay , à la même.</i>	
* Oui , j'en conviens charmante Deshoulières ,	143
<i>De Gas à M. le Comte de L. T.</i>	
Pour vous marquer mon courroux ,	8
<i>Du même à Comte-oreille.</i>	
J'apprends de tous côtés que malgré le destin ,	9
<i>De Cochon à Grifette.</i>	
Eh ! quoi , Grifette , n-t-on pu croire ,	89
<i>Du même à la même.</i>	
Est-ce donc-la l'impression ,	64
<i>Du même à la même.</i>	
Grifette , enfin , je vois qu'en t'écrivant ,	68
<i>De Blondin à Grifette.</i>	
Je ne veux point vous en conter ,	49
<i>De Dom Gris à Grifette.</i>	
Grifette , sçavez-vous qui parle d'amour ,	51

# T A B L E.

lvij

*De Mittin à Grifette*

Grifette , vous faites du bruit , 52

*De Regnaule à Grifette.*

Je ne tournerai point ma cervelle à l'envers , 55

*De Tata à Grifette.*

J'ai reçu votre compliment , 47

*Du même à la même.*

Grifette , avec raison , je suis charmé de vous , 55

*De Grifette à M. de Vivonne.*

De ma Maîtresse aujourd'hui , 58

*De la même à Cochox.*

C'est prendre assez bien ses mesures , 62

*De la même au même.*

On auroit bien connu , sans que vous l'eussiez dit , 65

*De la même au même.*

Jamais Chien n'eut tant de sçavoir , 70

*De la même à Tata.*

Comment osez-vous me conter , 48

*De la même au même.*

Lorsque j'abandonne pour vous , 57

## I D Y L L E S

*Sur la naissance de Monseigneur le Dauphin.*

L'amour pressé d'une douleur amere , 118

*Sur le retour de la santé du Roi.*

Peuples , qui gémissiez aux pieds de nos Autels , 167

*Les Moutons.*

Hélas ! petits Moutons , que vous êtes heureux , 20

*Les Oiseaux.*

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais , 39

*L'Hiver.*

L'Hiver , suivi des vents , des frimats , des orages ,

114

*Les Fleurs.*

Que votre éclat est peu durable , 37

*Le Ruisseau.*

Ruisseau nous paroissions avoir le même sort , 127

*Le Tombeau.*

Tombeau dont la vue empoisonne ,	180
----------------------------------	-----

## I M I T A T I O N S

*De la premiere Ode d'Horace : Mœcenatavis ,  
à M. Colbert.*

Illustre Protecteur des Filles de Mémoire ,	23
<i>Du commencement de Lucrèce , en Galimathias fait exprès.</i>	

Déesse , en Voluptés féconde ,	85
--------------------------------	----

## M A D R I G A U X.

* Agréable Prairie , où j'aime à m'arrêter ,	26
Aldidon contre sa Bergere ,	91
Ces marques adorables Brunes ,	161
De ces lieux fortunés qu'est-ce qui vous rappelle ,	73
Je ne scaurois passer un jour ,	17
Ministre de Thémis , dont la rare prudence ,	154
Oui , je l'ai dit sans hyperbole ,	141
* Près d'un Amant heureux , c'est envain qu'on espere ,	85
Quand vous me cédez la victoire ,	141
Que la fin d'une tendre ardeur ,	110
Tyran dont tout se plaint , Tyran que tout adore ,	121

## O D E S.

* Hélas ! Seigneur , quel est l'effet ,	175
<i>Aux Muses , sur la Paix de Nimègue.</i>	
Des Sacrés bords que le Permesse arrose ,	75
<i>Au Roi , sur la venue du Doge.</i>	
Le croiras-tu , Louis , à ta gloire attentive ,	148
<i>A Climène.</i>	
Ne pourra-t-on vous contraindre ,	106
<i>A M. de la Rochefoucault.</i>	
Quel obstacle offre à ma vûe ,	41

## \* L O R A N G E R.

La jeune Iris , en me donnant à vous ,	84
--	----

# T A B L E.

lix

## P O R T R A I T S ,

*De M. de Liguieres.*

Puisque vous le voulez , je vais faire l'image , 3

*De Mademoiselle de Vilenne.*

Je ne puis m'empêcher de faire la peinture , 1

*R E F L E X I O N S diverses.*

Homme , contre la mort , quoique l'art te promette , 178

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende , 170

*R I M E S en ailles.*

Toi , qui depuis que du cahos , ~~195~~ 152  
*En ailles.*

Si ma voix avoit les doux sons , 184

*En ille.*

Femme d'un Dieu qui n'est pas beau , 185

*En ouille.*

Amoureux Rossignols de qui la voix chatouille , 186

*Epitre de L'Abblé Genest sur la même Rime.*

Je trouve dans tes Vers un son qui me chatouille , 190

## R O N D E A U X.

Contre l'Amour voulez-vous vous défendre , 37

Fleur de vingt ans tient lieu de toute chose , 113

Le bel esprit au siècle de Marot , 36

Par Apollon , sçavant joueur de poche , 73

Quand on dit d'or , n'eût-on , j'ose le dire , 83

Taisez-vous , tendres mouvemens , 16

*Rondeau redoublé.*

Sans dégainer , & sans montrer Moreau , 141

## S O N G E S.

*Le Songe d'Iris.*

Que tu reviens diligemment , 151

*A Madame \*\*\*.*

Les ombres blanchissoient , a la naissante Aurore , 115

SONNET *sur la Phédre de Racine.*

Dans un fauteuil doré , Phédre tremblante & blême ,  
28

SONNETS *en bouts rimés.*

Ce métal précieux , cette fatale pluie , 7

Favori des neuf Sœurs , tu sçais plaire *omnibus* , 124

Pour chanter un Héros , quittons le flageolet , 22

## STANCES.

Agréables transports , qu'un tendre amour inspire ;  
126

Dans un charmant Désert , où les tendres Zéphirs ,  
205

Dieux ! qu'est-ce que je sens d'inquiet & de tendre ,  
97

Hé , que te sert , Amour , de me lancer des traits , 78

Iris , quelle erreur est la vôtre , 76







# ŒUVRES DE MADAME DESHOULIERES.

---

---

PORTAIT DE M<sup>LLE</sup>. DE VILENNE.

1 6 5 8.

**J**E ne puis m'empêcher de faire la peinture  
Du plus charmant objet qu'ait formé la nature ;  
C'est la jeune Philis , dont les divins appas  
Se sont rendus fameux par cent mille trésors :  
Je connois son esprit , sa beauté , son mérite ;  
Sa taille n'est encor ni grande ni petite ;  
Elle est libre , mignonne , & pleine d'agrément ;  
Toute seule elle peut faire plus d'un amant ;  
Ses cheveux sont fort noirs ; sont teints n'est pas de  
même ,  
Il est vif , délié ; sa blancheur est extrême.  
Son nez n'est pas mal fait ; mais que ses yeux sont beaux !  
Qu'ils sont fins ! qu'ils sont doux ! & qu'ils causent de  
maux !

Ses yeux noirs & brillans où l'Amour prend ses armes,

*Tome I.*

A

Font naître des desirs , & répandre des larmes.  
 Tant d'illustres amans que l'on voit en ces lieux ,  
 Sont , chere Amarilis , l'ouvrage de ses yeux ;  
 Sa bouche est d'un beau tour , elle est vive & char-  
 mante ,

Par sa forme on connoît qu'elle est très-éloquente ;  
 Elle a je ne sçai quoi qu'on ne peut exprimer  
 Qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer  
 Elle a de belles dents ; le tour de son visage  
 Est si beau , qu'il n'est rien qui le soit davantage :  
 Elle a de l'embonpoint , comme il en faut avoir ;  
 Sa gorge est blanche , pleine ; & l'on ne sçauroit voir  
 En toute la nature une gorge plus belle ;  
 Et ses bras & ses mains sont aussi dignes d'elle ;  
 La fraîcheur de son teint , & sa vivacité ,  
 Font bien voir que Philis a beaucoup de santé ;  
 Elle a cet air galant qui sçait plaire , & qui donne  
 Un charme inexplicable à toute sa personne.  
 Pour faire une conquête , & pour la conserver ,  
 Elle a tout ce qu'il faut ; & l'on doit avouer  
 Que sa gorge , ses bras , & sa taille admirable ,  
 Sa bouche & ses beaux yeux , n'ont rien de comparable.  
 Son esprit tout divin répond à son beau corps ;  
 Le ciel en le faisant épuisa ses trésors :  
 Ce n'est point un esprit qui n'a que l'apparence ,  
 Le sien est éclairé d'une aimable science ;  
 Il est grand , plein de feu , solide , égal & doux ;  
 Il fait dans ces beaux lieux mille & mille jaloux.  
 La fierté lui sied bien ; & pour comble de gloire ,  
 Elle a du jugement & beaucoup de mémoire :  
 Ses billets sont galans ; ils sont beaux , pleins d'esprit ;  
 Elle parle du moins aussi bien qu'elle écrit :  
 Les vers tendres ont fort le bonheur de lui plaire ;  
 Et , si je ne craignois de la mettre en colère ,  
 Je dirais qu'elle en fait admirablement bien.  
 Elle n'a pas besoin qu'on lui traduise rien  
 De ce que nous avons du Tasse & de Virgile.  
 Cependant chaque jour cette admirable fille

Cache soigneusement tous ces dons précieux ,  
 Qui lui rendent l'esprit aussi beau que les yeux :  
 Mais malgré tous ses soins , malgré sa modestie ,  
 On en connoit toujours une bonne partie.  
 Un aimable enjouement , une douce langueur ,  
 Mêlés également , font sa charmante humeur :  
 Son enjouement ravit ; & même sa tristesse  
 Ne sert qu'à faire voir qu'elle a de la tendresse.  
 Si Philis l'employoit , ah ! qu'elle aimeroit bien !  
 Mais , chere Amarilis , on n'y connoitroit rien ,  
 On ne sçauroit jamais le sujet de sa flamme ,  
 Ses yeux garderoient bien le secret de son ame ;  
 Et son cœur paroîtroit sévère & rigoureux ,  
 Lorsqu'il seroit soumis à l'empire amoureux.

# PORTRAIT DE M. DE LIGNIERES.

165 S.

**P**URQUE vous le voulez , je vais faire l'image  
 D'un aimable imposteur , d'un illustre volage ,  
 Dont le cœur balançant sans pouvoir faire un choix ,  
 Adore , pour le moins , trois beautés à la fois.  
 Il est droit , assez grand ; & pourtant sur sa taille ,  
 Quoiqu'on soit éloquent , on ne dit rien qui vaille.  
 Son teint est assez vif ; & ses yeux enfoncés ,  
 Et rouges par les bords , nous font connoître assez  
 Qu'il est accoutumé de répandre des larmes.  
 Cette occupation leur ôte bien des charmes ;  
 Il leur en reste encore assez passablement ;  
 Ils sont fins , ils sont doux ; voilà leur agrément.  
 Sur tous les autres nez , son nez a l'avantage ,  
 Et jamais un grand nez n'orna mieux un visage.  
 Sa bouche , à ce qu'on dit , ne manque point d'appas.  
 Elle a ce beau vermeil que tant d'autres n'ont pas :  
 La lèvre de dessus est pourtant enfoncée ,

L'autre par conséquent est assez avancée ;  
 Elle est d'une grandeur fort agréable ; & pour  
 Ses dents , hélas ! Iris , sont dessus le retour.  
 Il dit que l'opiat , la guimauve & le reste ,  
 Ont été pour ses dents un remède funeste.  
 Mais c'est trop demeurer sur ce chapitre-là ,  
 J'ai bien d'autres beautés à vanter que cela.  
 Des cheveux longs & fins , où le Zéphir se joue ,  
 Ne valent-ils pas bien la peine qu'on les loue ?  
 Ils sont d'un beau châtain ; & ces charmans cheveux  
 Sont , sans trop le flatter : l'objet de mille vœux ;  
 Ils ternissent l'éclat des plus belles perruques ;  
 Ils sont toujours épais , & ne sont point caduques ;  
 Au Louvre , au Cours , au Bal , & dans mille autres  
 lieux ,  
 Ils sont des mécontents , ils sont des envieux.  
 Il paroît ingénu , bon & sans artifice :  
 Mais son air est trompeur ; il a de la malice ,  
 Il aime la satire , & croit qu'il est permis  
 De railler fortement de ses meilleurs amis ,  
 D'aimer en divers lieux , de faire des promesses ,  
 De signer des contrats pour fourber les maîtresses.  
 Il sçait , en amitié , tromper de cent façons ;  
 Et sur ce beau sujet il feroit des leçons  
 A Thésée , à Pâris , au fugitif Enée ;  
 Et jamais son amour ne paroît obstinée.  
 Quoique brusque , il est doux ; & dans un entretien  
 Il n'est pas de ces gens qui se piquent pour rien.  
 En de certains momens son esprit est suprême ;  
 Mais en d'autres il est différent de lui-même :  
 On le voit inquiet , chagrin , morne , rêveur ;  
 En deux heures vingt fois il changera d'humeur :  
 Mais qu'il soit enjoué , qu'il soit mélancolique ,  
 Il ne peut s'empêcher d'être toujours critique.  
 Pour l'esprit de Tircis , il est grand , il est beau ,  
 Sa vivacité plaît ; & si , dans ce tableau ,  
 Je dis qu'il sçait beaucoup , qu'il a peu de constance ;

Qu'il est dissimulé , qu'il a de l'éloquence ,  
Qu'il écrit bien en vers satyriques & doux ,  
Qu'il se croit beau garçon , qu'il est fin & jaloux ,  
Qu'il parle & qu'il écrit quatre sortes de langues ,  
Qu'il est fort indiscret , qu'il fait mal des harangues :  
C'est que je sçai bien l'art de peindre au naturel ,  
Et que je ne suis pas Madame de Mombel.  
Dans le portrait qu'a fait cette nouvelle Muse ,  
Tircis est fort flatté : mais , hélas ! je l'excuse ;  
Le Dieu qui fait aimer , peut être son vainqueur ;  
Elle peint cet amant comme il est dans son cœur :  
Mais on ne doit jamais croire pour la peinture  
Cet enfant contre qui tant de monde murmure ;  
Il est aveugle , Iris ; & , selon son désir  
Ce Dieu fait tous les jours des Portraits à plaisir.  
Il ne m'a jamais fait dire une menterie ,  
Et je ne gagne point de cœurs par flatterie ;  
Je dis naïvement & le bien & le mal.  
Tircis est fort galant , il est fort libéral ,  
Cette royale lumeur en tous lieux l'accompagne  
Elle a beaucoup paru dans toute la Brétagne.  
Il donnoit en ces lieux des cadeaux , des bijoux ,  
Il déroboit des cœurs , il faisoit des époux ;  
Sa libéralité , son esprit & sa tête ,  
Firent dans ce pays bien plus d'une conquête ;  
Mille jeunes beautés quitterent leur fierté ,  
Et firent des desseins dessus sa liberté.  
On accabloit Tircis de faveurs & de plaintes ,  
On donnoit à son cœur de sensibles atteintes ;  
Ces aimables Cloris approuvoient sa langueur ;  
Elles n'avoient pour lui ni mépris , ni rigueur ;  
Pour arrêter Tircis , que par tout on engage ,  
Rien ne fut épargné , tout fut mis en usage ;  
Et l'on le pressa tant , qu'avant un mois entier  
On força cet amant de demander quartier.  
Ce n'est pas seulement dans la ville de Rennes  
Que d'aimables Cloris ont soulagé ses peines ;

Trois ans sont écoulés depuis qu'à Luxembourg  
On vit pour lui la Mort triompher de l'Amour.  
Tout Paris a bien sçu cette tragique histoire ,  
Et tout Paris a bien de la peine à la croire :  
On m'a dit qu'elle est vraie , & je ne la croi pas.  
Pour un volage amant se donner le trépas  
Au plus beau de ses ans , ô Dieux , quelle innocence !  
Non , l'Amour sur les cœurs n'a point tant de puissance.

Mais à propos de cœurs , je n'ai rien dit du sien ;  
Je lui ferois grand tort de le compter pour rien.  
Qu'en dirai-je ? On n'a pas le tems de le connoître ;  
Un objet ne l'a pas , qu'un autre en est le maître ;  
Il forme cent desirans sans les pousser à bout ,  
Et ce cœur inconstant commence & manque tout.  
Quoiqu'il s'aime beaucoup , son ame est généreuse ;  
A parler franchement , il ne l'a point peureuse.  
Quoique dans ses écrits il ait raillé de Mars ,  
Comme un autre il iroit affronter le hazard ;  
Et bien qu'il passe ici pour un héros paisible ,  
Je soutiens qu'à l'honneur il n'est point insensible ,  
Il aime les vaillans , & toutes les vertus.  
Par des sentiers secrets , des chemins peu battus ,  
Depuis assez long-tems Tircis cherche la gloire ;  
Il a lû les Auteurs , il a bonne mémoire ;  
Il les cite souvent assez mal à propos ;  
Il est fort paresseux , il aime le repos ;  
Il ne se peut passer d'avoir des amourettes ;  
Sans avoir de l'amour , il conte des fleurettes :  
C'est pourquoi l'on le voit si souvent dans ses vers ,  
Blâmer mes cruautés , vouloir briser ses fers ,  
Recourir au trépas pour terminer ses larmes ,  
Et se plaindre par-tout du pouvoir de mes charmes.  
Voilà ce que Tircis me répète souvent ;  
Mais , belle Iris , autant en emporte le vent.  
A de si doux propos je suis accoutumée ,  
Ma tendresse n'en est point du tout alarmée ;

Mon cœur ne connoit point ce Dieu qu'on nomme  
Amour ;

Et si, malgré mes soins, il le connoit un jour,  
Ce doit être en faveur d'un amant plus fidèle.  
Envain Tirsis me dit que je suis jeune & belle,  
Que j'ai beaucoup d'esprit, qu'il meurt pour mes ap-  
pas,

Tirsis est inconstant, & je ne le crains pas.  
On le croit indévot : mais quoi que l'on en dise,  
Je crois que dans le fond Tirsis n'est pas impie :  
Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,  
Je croi qu'il est autant Catholique que moi.  
Pour suivre aveuglément les conseils d'Épicure,  
Et croire quelquefois un peu trop la nature ;  
Pour vouloir se mêler de porter jugement  
Sur tout ce que contient le Nouveau Testament,  
On s'égare aisément du chemin de la grace ;  
Tirsis y reviendra ; ce n'est que par grimace  
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le sort ;  
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

## SONNET EN BOUTS RIMÉS

SUR L'OR. 1670.

C E métal précieux, cette fatale *faute*,  
Qui vainquit Danaë, pour vaincre *l'Univers* ;  
Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*,  
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'efface*.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous *faite*,  
Les plus grandes cités deviennent des *déserts*,  
Les lieux les plus charmans sont pour nous des *enfers*.  
Enfin tout nous déplaît, nous choque & nous *ennuie*.

Il faut , pour en avoir , ramper comme un *lézard* ;  
 Pour les plus grands défauts , c'est un excellent *fard* ;  
 Il peut , en un moment , illustrer la *canaille*.

Il donne de l'esprit au plus lourd *animal* ;  
 Il peut forcer un mur , gagner une *bataille*.  
 Mais il ne fit jamais tant de bien que de *mal*.

## L E T T R E D E G A S ,

Epagueul de Madame D E S H O U I E R E S ,

A M. L E C O M T E D E L. T. 1671.

**P**OUR vous marquer mon courroux ,  
 J'ai mis la plume à la patte ;  
 Il est tems que contre vous  
 Toute ma colère éclate.  
 Vous m'avez rendu jaloux.  
 Entre nous autres Toutous ,  
 Nous sommes là-dessus d'humeur fort délicate.  
 Pour se bien mettre avec nous ,  
 Envain le blondin nous flatte ,  
 Nous n'en sommes pas plus doux.  
 Nous mordons jusqu'à l'époux.  
 Malgré ce naturel incommode & farouche ,  
 Je vous écoutois sans dépit  
 Louer de ma maîtresse & les yeux & la bouche.  
 Ne croyant ces douceurs qu'un simple jeu d'esprit ,  
 Sans m'opposer à rien , je dormois sur son lit.  
 Si ce souvenir vous touche ,  
 Ne songez plus à m'ôter  
 La place que je possède.  
 Croyez-vous la mériter ?



Mme. DESHOULIERES.

Croyez-vous que je la cède ?  
Sept fois l'aimable printems  
A fait reverdir les champs :  
Sept fois la triste froidure  
En a chassé la verdure ,  
Depuis le bienheureux jour  
Que je suis chien d'Amarille.  
A ses pieds j'ai vû la Cour ,  
A ses pieds j'ai vû la Ville  
Vainement brûler d'amour.  
Seul j'ai sçu , par mon adresse ,  
Dans son insensible cœur  
Faire naître la tendresse.  
Ne troublez plus mon bonheur.  
Quand , pour venger son honneur ,  
Le petit Dieu suborneur ,  
Qu'en tous lieux elle surmonte ,  
Décideroit à ma honte  
Sur les droits que je prétens ;  
Sçachez , notre illustre Comte ,  
Que j'ai de fort bonnes dents.

---

## LETTRE DE GAS ,

Epagneul de Madame DESHOULIERES ,

*A Courte-Oreille , Tournebroche de M.... 1672.*

**J'**APPRENDS de tous côtés que malgré le destin  
Qui vous a fait naître mâtur ,  
Vous chassez pourtout à merveille.  
Ce grand lièvre fut pris par le preux Courte-Oreille  
( Disoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté ) ?  
Du vin , du vin ; qu'à sa santé  
Il soit vuïdé mainte bouteille.

Lors le verre à la main votre los fut chanté,  
 Un blondin , deux Abbés , & plus d'une beauté ;  
     S'en acquitterent avec zèle.  
 Foi d'Epagneul , j'en fais un rapport très-fidèle ;  
 J'étois présent à tout , & voyois sans douleur  
     Toute l'estime & tout l'honneur  
     Dont votre chasse étoit suivie.  
 Auprès d'Amarillis , content de mon bonheur ,  
     Rien ne pouvant me faire envie ,  
 Je me déterminai dans cet heureux moment  
     A vous dire sans compliment ,  
 Que vous avez bien fait de quitter la cuisine  
     Où vous étiez souvent battu.  
 J'estime infiniment ceux qui , par leur vertu ,  
     Démentent leur basse origine.  
 Jamais l'honneur d'autrui ne m'a rendu jaloux.  
     Et malgré tant de différence  
     Que le ciel a mis entre nous ,  
     Je veux bien faire connoissance ,  
     Et lier commerce avec vous.  
 Devenons bons amis : abandonnez la broche ;  
 Allez comme Epagneul , Chien courant ou Limier ,  
     Par tout pays prendre gibier ;  
 Ne craignez là-dessus ni p'aïnte ni reproche ;  
     Personne ne fait son métier.

---

## A I R.

**V**ENEZ petits oiseaux , c'est moi qui vous ap-  
     pelle ;  
 Vous devez à mes soins vos plus tendres desirs :  
     Sans amour , la saison nouvelle  
     Seroit pour vous sans fleurs & sans plaisirs.

SECONDEZ mon ardeur extrême ;

Je veux charmer un jeune cœur.  
 Chantez ; mais chantez le bonheur  
 D'être aimé quand on aime

## APOTHEOSE DE GAS MON CHIEN.

A I R I S. 1672.

**P**LUS d'un bel esprit murmure  
 Contre mon illustre Chien.  
 Iris , ne sçavez-vous rien  
 De son heureuse aventure ?  
 Lorsque sur le double mont  
 Je cherchois de fleurs nouvelles  
 Pour en couronner le front

D'un Roi cent fois plus grand que le vainqueur d'Ar-  
 belles ,

Mon téméraire chien marchoit dessus mes pas.

Il trouve en me suivant la source d'Hypocréne ;

Il faisoit chaud , il étoit las ;

Tout languissant de soif , il boit dans la fontaine.

Aussi-tôt les Auteurs , dont les bords sont remplis ,

Firent retentir de leurs cris

La montagne à double croupe.

Par l'un d'eux mon chien est pris.

On détache un de la troupe

Pour avertir du fait le Dieu des beaux esprits.

A peine eut-on conté cette bizarre histoire ,

Qu'Apollon s'écria ( de son honneur jaloux ) :

Un chien à l'audace de boire

En même fontaine que nous !

Alors prenant son arc d'ivoire ,

Il alloit , pour venger sa gloire ,

Percer mon chien de mille coups ;

Si , d'un air agréable & doux ,

La badine Erato n'eût pris soin du coupable.  
Puissant Dieu , lui dit-elle , hélas !  
Pour ce pauvre Toutou devenez plus traitable ;  
Il vaut bien qu'on en fasse cas.  
C'est l'illustre chien d'Amarille  
Dont j'ai tant chanté les appas.  
Ni le chien qui jappe là-bas ,  
Ni le chien dont l'Olympe brille ,  
En bon sens ne l'égalent pas ;  
Il démêle un sot de cent pas ,  
Le poursuit , l'aboie , & le pille.  
Ah ! Pour le repos de nos jours  
Que n'avons-nous un tel secours  
Contre un tas de grimauts dont Parnasse fourmille !  
A ces mots d'Apollon le courroux s'apaisa.  
Il demande mon Chien , commande qu'il s'avance ,  
Le trouva beau , le caressa :  
Et malgré l'humble remontrance  
De Messieurs les Auteurs , il l'immortalisa :  
Je t'affranchis des loix de la sourde Déesse ,  
Dit-il à ce Chien précieux :  
Demeure en ces aimables lieux  
Dans une éternelle jeunesse ,  
Connoissant ta capacité ,  
Je commets à tes soins notre tranquillité ;  
Au pieds du mont sacré je t'assigne une place.  
Par le mérite faux garde d'être surpris ;  
Et quelque terrible menace ,  
Quelque priere qu'on te fasse ,  
Ne permets d'y monter qu'à mes seuls favoris.  
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace  
De mes doctes chansons croient remporter le prix ;  
Et pour ces demi beaux esprits  
Soit le Cerbere du Parnasse.  
Ce discours prononcé , les neuf sçavantes Sœurs  
De mon heureux Chien s'approcherent ;  
Et pour lui décerner les suprêmes honneurs ,

Jusques aux bords du Styx dans leurs bras le portent ;

Trois fois en marmotant dans ces eaux le plongerent.

Tout ce qu'il avoit de mortel

Demeura dans l'onde fatale ;

Et l'on vit d'une ardeur égale ,

A ce Chien nouveau Dieu dresser plus d'un autel ,

Qu'encense vainement l'audace & la cabale.

Fidèle aux ordres d'Apollon ,

Nuit & jour du sacré vallon

Il interdit l'entrée aux faiseurs d'Acrostiches ,

D'équivoques , de Vers obscurs ,

De Vers rampans , & de Vers durs ;

A ces dons tous les hémistiches

Sont pleins de médisance , ou pleins de mots impurs.

Par ses soins on jouit du repos & de l'ombre

Nécessaires pour bien penser.

Les bons Auteurs sont en si petit nombre ,

Qu'ils ne peuvent embarrasser.

Envain le vieux Lysis lui dit d'un ton superbe :

Je suis des amis de Malherbe ,

Vous devez me laisser passer.

Envain dans l'ardeur qui l'emporte ,

Le pétulant Albin , d'une voix vive & forte ,

Allègue de vieux droits par le bon sens détruits.

O ! siècle ingrat , dit-il , tant d'ouvrages conduits

Comme l'eût pû faire Aristote ,

Ne me donnent que des douleurs !

Quelle étoile funeste à mon destin préside ?

Mais dois-je m'étonner de mes divers malheurs ?

C'est une bête qui décide

Dés bons & des mauvais Auteurs.

Après lui , l'ignorant Timandre

Vient tenter l'avanture , aidée du Dieu Bacchus ,

Et veu contre mon Chien gager deux mille écus  
Qu'il arrivera quelque esclandre.

# ÉPI TRE A M. MASCARON ,

*Evêque de TULLES , & depuis d'AGEN. 1672.*

**D**ES bords du fameux Lignon  
Le moyen de vous écrire !  
L'air de ce pays inspire  
Je ne sçai quoi de fripon ,  
Qui n'est pas propre à vous dire.  
Depuis que feu Céladon ,  
Pour la précieuse Astrée ,  
L'ame de douleur outrée ,  
Mit ses jours à l'abandon ;  
Amour résolut , dit-on ,  
Que l'air de cette contrée  
Rendrait le plus fier dragon  
Doux comme un petit mouton.  
Depuis que j'y suis entrée  
J'ai déjà changé de ton.  
Je ne me meurs pas encore ;  
Mais entre nous , j'ai bien peur  
D'une inquiète langueur  
Qui me force à voir l'aurore.  
J'ai par-tout l'esprit rêveur.  
Un noir chagrin me dévore.  
Un tel changement d'humeur  
Me fait trembler pour mon cœur.  
S'il alloit devenir tendre ,  
S'il formoit la moindre ardeur ,  
Il seroit bien-tôt en cendre.

Hélas ! Loin de badiner ,  
Loin d'être fourbe & volage  
Comme veut le bel usage ,  
Il iroit s'abandonner ,  
En jeune cœur qui se pique  
De sentiment héroïque ,  
A ces beaux engagemens  
Qu'on trouve dans les Romans.  
Oui , malgré ce qu'on pratique ,  
Il aimeroit à l'antique.  
Ah ! Que de fâcheuses nuits ,  
Que de soupçons , que d'allarmes ,  
Que de chagrins , que d'ennuis ,  
Que de soupirs , que de larmes !  
Il vaut mieux , si je le puis ,  
M'arracher à tous les charmes  
Du beau séjour où je suis.  
Sans consulter davantage ,  
Quittons ce fatal rivage :  
Mais quittons-le sans retour ,  
Ce rivage où chaque jour ,  
Sans avoir eu part au crime ,  
Chaque cœur sert de victime  
Aux vengeances de l'Amour.  
Ici tout ce qui respire  
Se plaint , languit & soupire.  
Dans les forêts les oiseaux ,  
Dans les plaines le zéphire ,  
Les Bergers sous les ormeaux ,  
Les Nymphes dans les eaux ,  
Tout sent l'amoureux martyr ,  
Et tout sert , en nous parlant  
Contre l'austère sagesse ,  
A mettre en goût de tendresse  
Le cœur le plus indolent.  
Vous , dont l'ame indifférente  
Ne conçoit aucun souci ,

Pour l'avoir toujours contente ,  
 Profitez de tout ceci ;  
 Et quel espoir qui vous tente ,  
 Ne venez jamais ici.

---

### D É C L A R A T I O N .

**O**N n'a qu'à me trouver quelque berger fidèle ,  
 Soumis , délicat , amoureux ,  
 Qui , de peur d'aimer moins , refuse d'être heureux ,  
 Et je ne serai plus cruelle.

---

### R O N D E A U .

**T**AISEZ-vous , tendres mouvemens ,  
 Laissez-moi pour quelques momens :  
 Tout mon cœur ne sçauroit suffire  
 Aux transports que l'Amour m'inspire  
 Pour le plus parfait des amans.  
 A quoi servent ces sentimens ?  
 Dans mes plus doux emportemens  
 Ma raison vient toujours me dire :  
 Taisez-vous.

LA cruelle depuis deux ans. . . .  
 Mais , hélas ! Quels redoublemens  
 Sens-je à mon amoureux martyre ?  
 Mon Berger paroît , il soupire ;  
 Le voici ; Vains raisonnemens ,  
 Taisez-vous.



## MADRIGAL.

**J**E ne sçaurois passer un jour  
 Sans me ressouvenir du beau berger que j'aime :  
 Quand j'y pense , un plaisir extrême  
 Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour son retour.  
 Triste devoir , dont je n'ose me plaindre ,  
 A ce retour , hélas ! n'aurez-vous rien à craindre ?  
 Si , pour y penser seulement ,  
 Des plus tendres transports je sens la violence ;  
 Quand je reverrai mon amant ,  
 Que ne fera point sa présence !

A Mlle. DE LA CHARCE.

*Pour la Fontaine de Vaucluse. 1673.*

**Q**UAND vous me pressez de chanter  
 Pour une fontaine fameuse ,  
 Vous avez oublié que je suis paresseuse ;  
 Qu'un simple Madrigal pourroit m'épouvanter.  
 Qu'entre une santé languissante ,  
 Et d'illustres amis par le sort outragés ,  
 Mes soins sont toujours partagés.  
 Par plus d'une raison , devenez moins pressante :  
 Daphné , vous ne sçavez à quoi vous m'engagez.  
 Peut-être croyez-vous que toujours insensible ,  
 Je décrirai dans mes vers ,  
 Entre de hauts rochers dont l'aspect est terrible ,  
 Des prés toujours fleuris , des arbres toujours verts ;  
 Une source orgueilleuse & pure ,

Dont l'eau , sur cent rochers divers ,  
 D'une mousse verte couverts ,  
 S'épanche , bouillonne , murmure ;  
 Des agneaux bondissans sur la tendre verdure ,  
 Et de leurs conducteurs les rustiques concerts.  
 De ce fameux désert la beauté surprenante ,  
 Que la nature seule a pris soin de former ,  
 Amusoit autrefois mon ame indifférente.  
 Combien de fois , hélas ! m'a-t-elle sçu charmer !  
 Cet heureux tems n'est plus : languissante , et teul  
     Je regarde indifféremment  
 Les plus brillantes eaux , la plus verte prairie ;  
     Et du foin de ma bergerie  
 Je ne fais même plus mon divertissement.  
 Je passe tout le jour dans une rêverie ,  
     Qu'on dit qui m'empoisonnera.  
 A tout autre plaisir , mon esprit se refuse ;  
 Et si vous me forcez à parler de Vaucluse ,  
     Mon cœur tout seul en parlera.

Je laisserai conter de sa source inconnue  
     Ce qu'elle a de prodigieux ,  
 Sa fuite , son retour , & la vaste étendue  
     Qu'arrose son cours furieux.  
 Je suivrai le penchant de mon ame enflammée :  
 Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux  
     Que Laure tendrement aimée ,  
     Et Pétrarque victorieux.

Aussi-bien de Vaucluse ils font encor la gloire ;  
 Le tems qui détruit tout respecte leurs plaisirs :  
 Les ruisseaux , les rochers , les oiseaux , les zéphirs ,  
     Font tous les jours leur tendre histoire.  
 Oui , cette vive source , en roulant sur ces bords ,  
 Semble nous raconter les tourmens , les transports  
 Que Pétrarque sentoît pour la divine Laure.  
 Il exprima si bien sa peine , son ardeur ,

Que Laure , malgré sa rigueur ,  
L'écouta , plaignit sa langueur ,  
Et fit peut-être plus encore.

DANS cet antre profond , où , sans autres témoins  
Que la Nayade & le Zéphire ,  
Laure sçut , par de tendres soins ,  
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre ;  
Dans cet antre , où l'Amour tant de fois fut vain-  
queur ,  
Quelque fierté dont on se pique ,  
On sent élever dans son cœur  
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique ,  
Quand il allarme la pudeur.

CE n'est pas seulement dans cet antre écarté  
Qu'il reste de leurs feux une marque immortelle :  
Ce fertile valon dont on a tant vanté  
La solitude & la beauté ,  
Voit mille fois le jour , dans la saison nouvelle ,  
Les rossignols , les sereins , les pinçons ,  
Répéter sous son verd ombrage  
Je ne sçai quel doux badinage  
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

LEURS noms sur ces rochers peuvent encore se lire ,  
L'un avec l'autre est confondu ;  
Et l'ame à peine ne peut suffire  
Aux tendres mouvemens que leur mélange inspire.  
Quel charme est ici répandu ?  
A nous faire imiter ces Amans tout conspire.  
Par les soins de l'Amour leurs soupirs conservés ,  
Enflamment l'air qu'on y respire :  
Et les cœurs qui se sont sauvés  
De son impitoyable empire ,  
A ces déserts sont réservés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle ,  
 Ne peuvent m'occuper un moment.  
 Les restes précieux d'une flamme si belle ,  
 Font de mon jeune cœur le seul amusement.  
 Ah ! Qu'il m'entretient tendrement  
 Du bonheur de la belle Laure !  
 Et qu'à parler sincèrement ,  
 Il feroit doux d'aimer , si l'on trouvoit encore  
 Un cœur comme le cœur de son illustre amant.

---

## LES MOUTONS.

*I D Y L L E.* 1674.

**H**ÉLAS ! Petits Moutons , que vous êtes heureux ?  
 Vous païssez dans nos champs sans souci , sans allarmes.  
 Aussi-tôt aimés qu'amoureux ,  
 On ne vous force point à répandre des larmes ;  
 Vous me formez jamais d'inutiles desirs.  
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;  
 Sans ressentir les maux , vous avez ses plaisirs.  
 L'ambition , l'honneur , l'intérêt , l'imposture ,  
 Qui font tant de maux parmi nous ,  
 Ne se rencontrent point chez vous.  
 Cependant nous avons la raison pour partage ;  
 Et vous en ignorez l'usage.  
 Innocens animaux , n'en foyez point jaloux ;  
 Ce n'est pas un grand avantage.  
 Cette fière raison dont on fait tant de bruit ,  
 Contre les passions n'est pas un sûr remède.  
 Un peu de vin la trouble , un enfant la séduit ;  
 Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide ,

Est tout l'effet qu'elle produit.  
 Toujours impuissante & sévère,  
 Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien.  
 Sous la garde de votre chien,  
 Vous devez beaucoup moins redouter la colère  
 Des loups cruels & ravissans,  
 Que sous l'autorité d'une telle chimère  
 Nous ne devons craindre nos sens.  
 Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,  
 Dans une douce oisiveté ?  
 Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes  
 Dans une heureuse obscurité,  
 Que d'avoir sans tranquillité  
 Des richesses de la naissance,  
 De l'esprit & de la beauté ?  
 Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,  
 Valent moins que votre indolence.  
 Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :  
 Par eux plus d'un remors nous ronge.  
 Nous voulons les rendre éternels,  
 Sans songer qu'eux & nous passerons comme un songe :  
 Il n'est dans ce vaste univers  
 Rien d'assuré, rien de solide ;  
 Des choses ici bas la fortune décide  
 Selon ses caprices divers :  
 Tout l'effort de notre prudence  
 Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.  
 Paissez, Moutons, paissez sans règle & sans science,  
 Malgré la trompeuse apparence,  
 Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.



## SONNETS EN BOUTS RIMÉS.

## POUR LE ROI.

**P**OUR chanter un Héros , quittons le *flageolet :*  
 LOUIS cède au seul Roi qui fit le *décatalogue :*  
 Par lui l'Aigle est réduite au vol du *roitelet ,*  
 Et son nom est trop grand pour la champêtre *églogue.*

LA chicane mourante au fond du *Châtelet ,*  
 Lui seul aux autres Rois servant de *pédagogue.*  
 Tous ses voisins forcés à garder le *mulet ,*  
 L'hérésie enchaînée à ses pieds comme un *dogue.*

DE vices & d'erreurs son État *écuré ,*  
 Le calme a l'Univers par ses soins *procuré ,*  
 Tout enfin met sa vie au-dessus des plus *belles.*

IL vient d'humilier l'orgueil de *l'Hellefpont ;*  
 A ses vastes projets la fortune *répond ,*  
 Et va lui préparer des victoires *nouvelles.*

## CHANSON.

**A**H ? que je sens d'inquiétude !  
 Que j'ai de mouvemens qui m'étoient inconnus !  
 Mes tranquilles plaisirs , qu'êtes-vous devenus ?  
 Je cherche envain la solitude.  
 D'où viennent ces chagrins , ces mortelles langueurs ?  
 Qu'est-ce qui fait couler mes pleurs  
 Avec tant d'amertume & tant de violence ?

De tout ce que je fais mon cœur n'est point content.  
 Hélas ! cruel amour que je meprise tant,  
 Ces maux ne font-ils point l'effet de ta vengeance ?

---

## CHANSON.

**P**OURQUOI me reprocher, Sylvandre,  
 Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir ?  
 Hélas ! c'est moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut  
 prendre ;  
 Pour remplir vos desirs , j'attens un moment tendre :  
 Que ne le faites-vous venir ?

---

IMITATION DE LA I<sup>re</sup>. ODE D'HORACE.

*Mæcenat , atavis.*

A M. COLBERT , Ministre d'Etat , & Contrôleur  
 Général des Finances. 1675.

**I**LUSTRE Protecteur des Filles de Mémoire ,  
 Ministre vigilant , dont les soins précieux ,  
 De l'auguste Louis éternisent la gloire ;  
 COLBERT , dont les travaux des ans victorieux ,  
 De miracles divers enrichiront l'histoire :  
 Vous , par qui l'on voit à la fois  
 Les beaux Arts rétablis , le Commerce , les Loix ;  
 Vous , dont la sage prévoyance ,  
 Au milieu de la guerre , entretient l'abondance  
 Dans les vastes Etats du plus vaillant des Rois :  
 Pour connoître des cœurs quelle est la différence ,  
 Quittez pour un moment vos pénibles emplois.

COUVERT d'une noble poussière ,

On voit un jeune audacieux  
 Triomphant d'une Cour entiere,  
 D'un superbe tournoi sortir victorieux.  
 Par les louanges qu'on lui donne  
 Il se croit au-dessus des plus fameux guerriers;  
 Et le laurier qui le couronne  
 Est à son gré le plus beau des lauriers.

L'ESPOIR de parvenir aux dignités suprêmes  
 Rend esclaves de la faveur.  
 Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur :  
 Son repos , & ses amis mêmes ,  
 Sont des biens qu'il immole au soin de sa grandeur.

EN cultivant les champs , le laboureur avare  
 D'une riche moisson flatte tout ses désirs :  
 Les autres passions , où la raison s'égare ,  
 N'excitent dans son cœur ni douleurs , ni plaisirs.

A PEINE échappé du naufrage ,  
 Le nocher hazardeux remonte sur la mer.  
 Durant les périls de l'orage  
 Effrayé de se voir en proie au flot amer ,  
 Il regrette l'heureux rivage :  
 Mais dès-lors que de son trident  
 Neptune a , par trois fois , frappé l'onde irritée ,  
 On voit le pilote imprudent ,  
 Sans aucun souvenir des écueils ni du vent ,  
 Emporté par l'espoir dont son ame est flattée ,  
 S'exposer comme auparavant.

GOVERNE qui voudra cet immense univers ;  
 Tout est indifférent dans la fureur bachique.

A l'ombrage des pampres verts ,  
 Le bûveur dégagé de mille soins divers ,  
 Au culte de Bacchus sans réserve s'applique ;

Et



*villemorel*



Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique ,  
Il met sa raison dans les fers.

Les affreux & sanglans combats  
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes , aux meres ,  
Pour les guerriers ont des appas ;  
Et la gloire & l'honneur , ces fatales chimeres ,  
Leur font avec plaisir affronter le trépas.

POUR les sombres forêts le diligent chasseur  
De Mars & de l'Amour néglige les conquêtes :  
Il met le suprême bonheur  
A forcer d'innocentes bêtes.

Soit que l'astre des cieus dans son rapide tour  
Répande aux mortels sa lumière ,  
Soit que l'inégale courriere  
Répare la perte du jour ,  
Jamais son ame forcenée

D'un tranquille sommeil ne goûte les douceurs.  
La poursuite d'un cerf lui fait de l'hyménée  
Mépriser toutes les faveurs.

COLBERT , il seroit impossible  
De compter des humains les caprices divers.  
Pour moi , de qui le cœur ne s'est trouvé sensible  
Qu'à l'innocent plaisir de bien faire des Vers ,  
Seule aux bords des ruisseaux je chante sur ma lyre  
Ou le Dieu des guerriers ou le Dieu des amans ,  
Et ne changerois pas pour le plus vaste empire ,  
Ces doux amusemens.

PLEINE du beau feu qui m'anime ,  
Avant qu'un autre hiver ramene les glaçons ,  
Je chanterai LOUIS , sage , actif , magnanime ,  
Et vainqueur malgré les saisons.  
Colbert , si vous daignez m'entendre ,

Si , pour quelques momens , mes chants peuvent suspendre

Les chagrins que traîne après soi

Cette profonde politique

Où le bien de l'Etat sans cesse vous applique ,

Quel fort plus glorieux pour moi !

### M A D R I G A L.

**A**GRÉABLE prairie , où j'aime à m'arrêter ,  
Comme vos fleurs, mes ennuis sont sans nombre.

Je voudrois vous les raconter :

Mais l'ardeur du soleil me force à vous quitter  
Pour cette forêt sombre.

Hélas ! je redoute ses feux ,

Insensée , & je cherche un lieu qui m'en préserve ,  
Tandis que j'en conserve

Dans mon cœur de plus dangereux.

### BALADE A M. CHARPENTIER,

Sur son Livre intitulé : *Défense de la Langue Française pour l'Inscription de l'Arc de Triomphe qui parut en 1676.*

**F**AMEUX Auteur , de tous auteurs le coq ,  
Toi , dont l'esprit agréable & fertile ,  
Des Latineurs a soutenu le choc  
Par un écrit dont sublime est le style ,  
Plus éloquent que ne fut feu Virgile ;  
Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc ;

Pour chaque trait tu leur en rends deux mille;  
Quand tu combats , la victoire t'est hoc.

DANS leurs discours & ab hac & ab hoc ,  
Ils ont crié qu'à Paris la grand'ville ,  
Où l'étranger est en proie à l'escroc ,  
Inscription François est inutile.  
Latinité moins seroit difficile ,  
Disent-ils tous , pour la Gent vuide-broc.  
On prêche envain un si faux Evangile :  
Quand tu combats , la victoire t'est hoc.

Du grand LOUIS , qui de taille & d'estoc ,  
De l'Univers fera son domicile ,  
Et dont le cœur s'ébranle moins qu'un roc ,  
Pourquoi les faits , par une erreur servile ,  
Mettre en Latin ? Non, non , troupe indocile,  
D'Inscriptions nous allons faire troc.  
Par toi , Damon , Pédans vont faire gile ;  
Quand tu combats , la victoire t'est hoc.

*E N V O I.*

GRANDS Sçavants , nation incivile ,  
Dont Calepin est le seul ustensile ,  
Plus on ne veut ici de votre affroc.  
François langage est or ; le vôtre argile ,  
Bon seulement pour gens qui portent froc.  
Poursuis, Damon , ils n'ont plus d'autre asyle:  
Quand tu combats , la victoire t'est hoc.



## SONNET BURLESQUE.

*Sur la Phédre de RACINE, Janv. 1677.*

DANS un Fauteuil doré , Phédre tremblante & blême ,  
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien ;  
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien  
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

HIPPOLYTE la hait presque autant qu'elle l'aime ;  
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien ;  
La nourrice l'accuse , elle s'en punit bien ;  
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

UNE grosse Aricie \* au cuir rouge , aux crins blonds ,  
N'est-*la* que pour montrer deux énormes tetons ,  
Que , malgré sa froideur , Hippolyte idolâtre.

IL meurt enfin traîné par ses courriers ingrats ;  
Et Phédre , après avoir pris de la mort-aux-rats ,  
Vient , en se confessant , mourir sur le théâtre.

## R E M A R Q U E.

\* La des Oeillets , bonne Actrice , mais peu jolie.  
*Cela qui ont enoncé ce fait , se sont trompé. Mlle. des Oeillets étoit morte en 1670. Ainsi ce n'est point celle qui joua le Rôle d'Aricie , ce fut Mll. Dennehaut , très-bonne Actrice , grasse , & très-jolie , qui le représenta. Voyez l'Histoire du Théâtre François , Tome XII. page 4. Note (a).*

## A U R O I.

## M A D R I G A L.

**H**ÉROS qui seul renferme en toi  
 Ce qui fait un grand homme , un bon maître , un  
 grand Roi ;  
 Nos fronts sont couronnés tous deux des mêmes feuil-  
 les :  
 Mais dans le champ de Mars on sçait que tu les cueil-  
 les ,  
 Et moi dans le fameux vallon  
 Où des faîtes sacrés qu'y conserve Apollon ,  
 Je veux de tes hauts faits remplir toutes les feuilles.  
 En dépit de l'envie , au regard de travers ,  
 Tu verras sans chagrin ton grand nom dans mes vers ,  
 LOUIS , l'air dont tu les accueilles ,  
 Me flatte d'un bonheur si doux , si précieux.  
 Il est plus d'un endroit , pourvû que tu le veuilles ,  
 Par où je le sçaurai bien mieux.

## L E T T R E E N C H A N S O N S.

A M. DESHOULIERES. 1677.

Sur l'Air : *Nous sommes ici demi douzaine.*

**L**ETtres en chansons sont à la mode ;  
 Ce badinage m'accommode ,  
 Moi dont l'esprit est paresseux :  
 Trouvez donc bon qu'en chansonnettes ,  
 Qui ne seront que pour nous deux ,  
 Je vous écrive des sonnettes.

Sur l'air : *De Landerirette.*

QUELS sont vos divertissemens ?  
 Passez-vous de fort doux momens ?

Landerirette.

Je ne sçai quoi me dit qu'oui ,

Landeriri.

Sur l'air : *Ha ! Monsieur le Capitaine.*

CHEZ moi ce n'est pas de même ;  
 J'ai toujours quelque bobo :  
 Vous pouvez faire carême :  
 Chez moi ce n'est pas de même ;  
 Vous n'êtes chagrin , ni blême ,  
 Vous faites fort bien dodo :  
 Chez moi ce n'est pas de même ,  
 J'ai toujours quelque bobo.

Sur l'air : *Vit-on jamais Nympe plus gentille.*

S'IL est vrai qu'un Maréchal de France ,  
 Que LOUIS estime tant ,  
 Vous ait fait pour moi quelque tendre avance ;  
 Lui que je croyois indifférent ;  
 Dûssiez-vous être jaloux , je pense  
 Que je payerai comptant.

Sur l'air : *Vive l'amour sur la fougere.*

IL veut de moi des bagatelles ;  
 Il en aura ,  
 Tant qu'il voudra ,  
 Des plus nouvelles.  
 Je m'en vais quitter ma paresse ,  
 Pour lui marquer mon respect , ma tendresse ;  
 Mais ,  
 Si désormais ,

Vous devenez jaloux ,  
Il faut s'en prendre à vous.

Sur l'air de : *Nos fâcheux Maris jaloux.*

M'ÉCRIRE de bonne foi ,  
L'estime qu'il a pour moi ,  
Quelle imprudence est la vôtre ?  
Mais n'allez pas vous venger ;  
Le danger ,  
A deux cens lieues l'un de l'autre ,  
Est fort léger.

Sur l'air d'une Bourée : *Nommer un Ange.*

CHANGERONS de thèse ;  
De tels propos  
N'ont rien qui plaise.  
Un jeune Héros ,  
Que des votre jeune âge  
Vous servez si bien ,  
Sera pour vous , je gage ,  
Un plus doux entretien.

Autre Bourée, sur le chant de : *A ta santé.*

Depuis huit jours ,  
Tous les Amours

Reviennent habiter le Château de Versailles :  
Sçavez-vous bien pourquoi ?  
C'est qu'ils suivent le Roi.

Sur le chant de : *Le beau Berger Tirsis.*

APRÈS avoir soumis  
Trois des plus fortes Villes ,  
Rendu de nos ennemis  
Tous les projets inutiles ,  
Des plaisirs plus tranquilles  
Peuvent être permis.

Sur l'air : *Quelqu'un a dit à ma belle.*

Nous verrons toute la terre  
 Assujettie à ses loix,  
 Pour l'amour ou pour la guerre.  
 Dès qu'il daigne faire un choix,  
 Un Dieu lui prête son tonnerre,  
 Un Dieu lui prête son carquois.

Sur l'air : *Des Pélerins.*

On voit sur ses pas  
 Son illustre frère  
 Tout brillant d'appas,  
 Au milieu des combats,  
 Affronter le trépas.  
 Montcassel  
 Le rend immortel ;  
 Mais , semblable au Dieu de Cythère,  
 Est-on propre à faire  
 Ces exploits inouïs  
 Qui vous ont réjouis ?  
 Rien n'est impossible pour plaire  
 Au fameux LOUIS.

Sur l'air : *Des Triolets.*

L'HOTEL s'apprête à nous donner  
 Les vieilles Pièces de Corneille ;  
 Mais , ce qui va vous étonner,  
 L'Hôtel s'apprête à nous donner  
 Le fils de *la Fleur* , pour jouer  
 Nicomède : O rare merveille !  
 L'Hôtel s'apprête à nous donner  
 Les vieilles Pièces de Corneille.



Sur l'air : *Depuis Janvier jusqu'en Avril.*

JE ne sçaurois vous dire rien ,  
Ni du Théâtre Italien ,  
Ni de celui de la Moliere ;  
Ils sont , selon moi , but à but.  
Et , pour gens à grand caractère ,  
Hors de l'Hôtel point de salut.

Sur l'air de : *Sommes-nous pas bienheureux.*

JE m'amuse trop long-tems  
A vous parler du Théâtre ?  
On voit bien que j'idolâtre  
Tout ce qu'il a d'agrémens  
Les bois , les prés , les fontaines ,  
Peuvent aussi me toucher ;  
Mais depuis quelques semaines  
Je ne sçaurois les chercher.

Sur l'air : *Daye Dandaye.*

J'AI perdu Messieurs mes chevaux ;  
C'étoient de vilains animaux ;  
Il leur falloit toujours dire : Haye ,  
Daye dandaye.

Sur l'air de : *La jeune Iris sans cesse me fuit.*

ÊTRE à pied n'est pas le seul chagrin  
Qui fait ma mélancolie ;  
Je dors à peu-près comme un lutin ,  
Je m'allarme , je m'oublie ,  
Et , s'il faut vous l'avouer enfin ,  
J'aime jusqu'à la folie.

Sur le chant de : *La Gaillarde.*

REVENEZ de l'étonnement  
Où vous a dû mettre ce compliment ;

## Œ U V R E S

J'aime , il est vrai ; mais Dieu merci ;  
Une chatte fait mon souci.

Sur l'air : *Si l'amour étoit yvrogne.*

De mon aimable Grifette  
Le nom est déjà connu ;  
Elle me rend inquiète  
Plus que je n'aurois voulu ;  
Croyez-en la chansonnette  
Qui par le monde a couru.

Sur l'air de : *Si le péril est agréable.*

DESHOULIERES est toujours ingratte  
Pour ceux que ses beaux yeux ont pris ;  
Et son cœur , comme une souris ,  
Est pris par une chatte.

Sur l'air : *Des Feuillantines.*

VOILA ce qu'un belesprit ,  
Par dépit ,  
Composa près de mon lit ,  
En voyant ma chatte grise  
Se rouler sur ma chemise.

Sur l'air : *Peste du Jérémie.*

LA friponne me baise ,  
Et se met dans mes draps ;  
M'égratigne à son aise ,  
Comme on voit à mes bras ;  
Par ses joujoux je pense  
Adoucir une absence  
Dont je me plains tout bas.

Sur l'air : *Vous avez , belle Bregy.*

Si l'on osoit aux époux  
Ecrire d'un style doux ,

Je pousserois des hélas ;  
Mais aux chères précieuses ,  
~~Le bon air~~ ne le veut pas.

Sur le chant de : *Je ne veux pas vous connoître.*

QUELQUE tendre qu'on puisse être ,  
Dès-lors que le Sacrement  
A décidé du peut-être ;  
Comme par enchantement ,  
On voit bien-tôt disparaître  
Et la maîtresse & l'amant.

Sur le chant de : *Bûvons à nous quatre.*

L'AMOUR en ménage  
Trouve peu d'appas ;  
On ne le mitonne pas ;  
Et de l'esclavage  
Il est bien-tôt las.

Sur le chant de : *Lorsque Philis à mes vœux est contraire.*

J'AUROIS encor quelque chose à vous dire  
Sur les chagrins d'un Amour enchainé ;  
Je pourrois bien aussi vous faire rire  
D'un pauvre Auteur toujours infortuné ;  
De vos amis je devrois vous écrire ;  
Mais j'apperçois qu'il est midi sonné ,  
Et que je n'ai pas déjeûné.

Sarabande sur le chant de : *Mes yeux on vû l'adorable  
Climène.*

DANS cet endroit je vous suis , sans le mettre ,  
Tout ce qu'on est à la fin d'une lettre.

Sur le chant de : *Durant que nous sommes.*

FAIT à ma toilette  
Le septième Juin ,

## R O N D E A U. 1677.

**L**E bel esprit , au siècle de Marot ,  
Des dons du ciel passoit pour le gros lot ;  
Des grands Seigneurs il donnoit accointance ,  
Menoit par fois à noble jouissance ,  
Et , qui plus est , faisoit bouillir le pot.

Or est passé ce tems , où d'un bon mot ,  
Stance ou dixain , on payoit son écot ;  
Plus n'en voyons qui prennent pour finance  
Le bel esprit.

A prix d'argent , l'Auteur , comme le sot ,  
Boit sa chopine & mange son gigot ;  
Heureux encor d'en avoir suffisance.  
Maints ont le chef plus rempli que la pance :  
Dame ignorance a fait enfin capot  
Le bel esprit.

## C H A N S O N.

**J**E croyois que la colére  
Avoit dégagé mon cœur :  
Mais à la moindre douceur  
J'ai bien connu le contraire.  
Hélas ! un fidèle amant  
Se propose vainement  
De n'aimer plus ce qu'il aime !  
S'il se mutine aisément ,  
Il s'appaise tout de même.

---

R O N D E A U. 1677.

C O N T R E l'amour voulez-vous vous défendre?  
Empêchez-vous & de voir & d'entendre  
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.  
Il en est peu de ce genre maudit ,  
Mais trop encore pour mettre un cœur en cendre.

Q U A N D une fois il leur plaît de nous rendre  
D'amoureux soins , qu'ils prennent un air tendre!  
On lit envain tout ce qu'Ovide écrit  
Contre l'amour.

D E la raison il ne faut rien attendre :  
Trop de malheurs n'ont sçu que trop apprendre.  
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.  
La seule fuite , Iris , nous garantit.  
C'est le parti le plus utile à prendre  
Contre l'amour.

---

## L E S F L E U R S.

## I D Y L L E. 1677.

Q U E votre éclat est peu durable,  
Charmantes fleurs , honneurs de nos jardins !  
Souvent un jour commence & finit vos destins ,  
Et le sort le plus favorable  
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.  
Ah ! consolez-vous-en , Jonquilles , Tubereuses.  
Vous vivez peu de jours , mais vous vivez heureuses.  
Les médifans ni les jaloux  
Ne gênent point l'innocente tendresse  
Que le Printems fait naître entre Zéphire & vous.

Jamais trop de délicatesse

Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.

Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs ;

Que loin de vous il folatre sans cesse ,

Vous ne ressentiez point la mortelle tristesse

Qui dévore les tendres cœurs ,

Lorsque pleins d'une ardeur extrême ,

On voit l'ingrat objet qu'on aime

Manquer d'empressement , ou s'engager ailleurs.

Pour plaire , vous n'avez seulement qu'à paroître.

Plus heureuses que nous , ce n'est que le trépas

Qui vous fait perdre vos appas.

Plus heureuses que nous , vous mourez pour renaître.

Tristes réflexions , inutiles souhaits !

Quand une fois nous cessons d'être ,

Aimables fleurs , c'est pour jamais.

Un redoutable instant nous détruit sans réserve :

On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.

A peine de nos noms un léger souvenir ;

Parmi les hommes se conserve.

Nous entrons pour toujours dans le profond repos

D'où nous a tiré la nature ,

Dans cette affreuse nuit qui confond les héros

Avec le lâche & le parjure ,

Et dont les fiers destins , par de cruelles loix ,

Ne laissent sortir qu'une fois.

Mais , hélas ! pour vouloir revivre ,

La vie est-elle un bien si doux ?

Quand nous l'aimons tant , songeons-nous

De combien de chagrins sa perte nous délivre ?

Elle n'est qu'un amas de craintes , de douleurs ,

De travaux , de soucis , de peines ;

Pour qui connoît les misères humaines ,

Mourir n'est pas le plus grand des malheurs :

Cependant , agréables fleurs ,

Par des liens honteux attachés à la vie ,

Elle fait seule tous nos soins ;

Et nous ne vous portons envie  
Que pour où nous devons vous envier le moins.

---

## LES OISEAUX.

IDYLLE 1678.

**L'**AIR n'est plus obscurci par des brouillards épais,  
Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;  
Et dans leurs humides Palais  
L'hiver ne retient plus les Nymphes captives :  
Les Bergers , accordant leur musette à leur voix ,  
D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;  
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits :  
Mille & mille oiseaux à la fois ,  
Ranimant leur voix languissante ,  
Réveillent les échos endormis dans ces bois :  
Où brilloient les glaçons , on voit naître les roses.  
Quel Dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux ?  
Quel Dieu les embellit ? Le plus petit des Dieux  
Fait seul tant de métamorphoses.  
Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas.  
Si l'Amour ne s'en mêloit pas ,  
On verroit périr toutes choses.  
Il est l'ame de l'univers ,  
Comme il triomphe des hivers  
Qui désolent nos champs par une rude guerre ,  
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.  
L'indifférence est pour les cœurs ,  
Ce que l'hiver est pour la terre.  
Que nous servent , hélas ! de si douces leçons ?  
Tous les ans la nature envain les renouvelle ;  
Loin de la croire , à peine nous naissons ,  
Qu'on nous apprend à combattre contre elle ;

Nous aimons mieux , par un bizarre choix ;  
Ingrats , esclaves que nous sommes ,  
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes ,  
Que d'obéir à nos premières loix.  
Que votre sort est différent du nôtre ,  
Petits oiseaux qui me charmez !  
Voulez-vous aimer ? Vous aimez.  
Un lieu vous déplaît-il ? Vous passez dans un autre.  
On ne connoît chez vous, ni vertu ni défauts :  
Vous paroissez toujours sous le même plumage ;  
Et jamais dans les bois on n'a vû les corbeaux  
Des rossignols emprunter le ramage.  
Il n'est de sincère langage ,  
Il n'est de liberté que chez les animaux.  
L'usage , le devoir , l'austère bienséance ,  
Tout exige de nous des droits dont je me plains ;  
Et tout enfin du cœur des perfides humains  
Ne laisse voir que l'apparence.  
Contre nos trahisons la nature en courroux ,  
Ne nous donne plus rien sans peine.  
Nous cultivons les vergers & la plaine ,  
Tandis , petits oiseaux , qu'elle fait tout pour vous.  
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune  
Que vous avez à redouter :  
Cette crainte nous est commune ;  
Sur notre liberté chacun veut attenter :  
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.  
Hélas ! pauvres petits oiseaux ,  
Des ruses du chasseur songez à vous défendre :  
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.





## O D E

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD ,

*Auteur des Réflexions Morales. 1678.*

QUEL spectacle offre à ma vûe  
L'état où vous paroissez ?  
Ah ! que mon ame est émue ,  
Et que vous m'attendrissez !  
Mais d'où vient ce dur silence ?  
Pourquoi porter la constance  
Jusqu'à ne point soupirer ?  
Vieime d'un fol usage ,  
Vous croyez que le vrai sage  
Doit souffrir sans murmurer ,

ON régne sur la nature  
Avec assez de succès ,  
Quand on fait que le murmure  
Ne va point jusqu'à l'excès.  
Je ris de ce fier Stoïque ,  
Qui , dans les tourmens , se pique  
D'avoir un visage égal ;  
Qui , tandis qu'il en soupire ,  
A l'audace de nous dire :  
La douleur n'est point un mal.

JE sens que de la machine  
Les invisibles ressorts ,  
Bien que l'ame soit divine ,  
L'unissent avec le corps.  
A-t-elle quelque amertume ?  
Le corps s'abbat , se consume ,  
Et partage son ennui.

Aux douleurs est-il est proie ?  
L'ame ne sent plus de joie ,  
Et s'affoiblit avec lui.

TELS , dans les transports qu'inspire  
Cette agréable saison  
Où le cœur a son empire  
Assujettit la raison ;  
Tels , dis-je , dans la jeunesse ,  
Pleins d'une vive tendresse  
On voit deux parfaits amans ,  
Que la sympathie assemble ,  
Faire & partager ensemble  
Leurs plaisirs & leurs tourmens.

DAMON , dans tout ce qu'on nomme  
Vulgairement un malheur ,  
On s'abuse ; il n'est pour l'homme  
De vrai mal que la douleur,  
L'exil , l'obscur naissance ,  
La servile dépendance ,  
Le mépris , l'oppression ,  
La pauvreté qu'on déteste ,  
Le trépas , & tout le reste ,  
Sont des maux d'opinion.

DANS l'heureux siècle où sans guide  
On laissoit aller les mœurs ,  
L'homme n'étoit point avide  
De richesses ni d'honneurs :  
Il vivoit de fruits sauvages  
Dormoit sous les frais ombrages ,  
Bûvoit dans un clair ruisseau ,  
Sans bien , sans rang , sans envie ,  
Comme il entroit à la vie  
Il entroit dans le tombeau.

CE penchant pour les délices ,  
 Qui nous suit jusqu'au cercueil ,  
 Est , ainsi que tous les vices ,  
 L'ouvrage de notre orgueil.  
 Dans une douce retraite  
 Qu'avec plaisir il s'est faite ,  
 Le sage est heureux sans bien :  
 De quoi pourroit-il se plaindre ,  
 Lui qui ne voit rien à craindre ,  
 Et qui ne désire rien ?

QUE sur lui la foudre gronde  
 Que les fougueux aquilons  
 Sous sa nef ouvrent de l'onde  
 Les gouffres les plus profonds ;  
 Qu'un tranchant acier s'apprête  
 A faire tomber sa tête ;  
 Rien ne le peut émouvoir :  
 Il est toujours impassible  
 Sous quelque forme terrible  
 Que la mort se fasse voir.

MAIS qu'intrépide il affronte ,  
 Tant qu'il voudra , cet instant  
 Qui n'est rien , & qu'à leur honte  
 Tous les hommes craignent tant ;  
 Une douleur , qui ne cède  
 Au tems non plus qu'au remède ,  
 Triomphe de son repos :  
 Il soupire en ce rencontre ,  
 Et , malgré sa force , il montre  
 L'homme à travers le Héros.

VOUS qui marchez sur ces traces ,  
 Vous que les cieux ennemis ,  
 A de si longues disgraces ,  
 Ont injustement soumis ;

Quittez ces dures contraintes ,  
 Adoucissez par des plaintes  
 De vos maux la cruauté :  
 Songez qu'insensible aux vôtres .  
 On vous croira pour les autres  
 Peu de sensibilité.

POUR le divorce qu'amènent  
 Ces contrastes douloureux ,  
 Où les élémens reprennent  
 Tout ce qu'on a reçu d'eux ;  
 Réservez ce front tranquille :  
 C'est là qu'il est inutile  
 De se plaindre de ses maux ;  
 C'est là que l'orgueil succombe ;  
 C'est là que le masque tombe  
 Qui couvroit tous nos défauts.

OUI , foyez alors plus ferme  
 Que ces vulgaires Humains ,  
 Qui , près de leur dernier terme ,  
 De vaines terreurs sont pleins.  
 En sage , que rien n'offense ,  
 Livrez-vous sans résistance  
 A d'inévitables traits ;  
 Et d'une démarche égale ,  
 Passez cette onde fatale  
 Qu'on ne repasse jamais.

TOUT ce qu'on a vû de Sages  
 Aux plus renommés climats ,  
 Ont cherché dans tous les âges  
 Ce que c'est que le trépas.  
 Envain ces esprits sublimes  
 Sondent de profonds abîmes  
 Pour nous entretenir :  
 Pas un seul dans leur grand nombre.

Na pû percer la nuit sombre  
Qui nous cache l'avenir.

PLEIN d'une austère sagesse ,  
L'un fait de sçavants efforts  
Pour établir que sans cesse  
Les ames changent de corps.  
L'autre , osant donner atteinte  
A la salutaire crainte  
Qu'on a du divin courroux ,  
Nous assure que la vie  
De rien ne sera suivie ,  
Et que tout meurt avec nous.

LE plus fort de ces grands maîtres  
Se sert de tout son esprit  
A soutenir que des êtres  
La seule forme périt ;  
Que le corps se décompose :  
Qu'il se fait de chaque chose  
Des arrangemens divers ;  
Et que toujours la matiere  
Infinie , active , entiere ,  
Circule dans l'univers.

D'AUTRES croient qu'au Tartare ,  
Et qu'aux champs Elyséens  
Un juste arrêt nous prépare  
De grands maux ou de grand biens :  
Mais quand notre ame éclairée  
Ne seroit pas assurée  
Que c'est là le bon parti ,  
L'amour propre seroit suivre  
Une loi qui nous délivre  
Du sort d'être anéanti.

D'AUTRES... Mais à quoi m'engage

Le soin de vous consoler ?  
 Il est un certain langage  
 Que je ne dois point parler :  
 Par une aveugle manie  
 On borne notre génie  
 A suivre un triste devoir ;  
 On veut qu'aux erreurs sujettes  
 La nature nous ait faites  
 Pour plaire , & non pour sçavoir.

FINISSONS donc un ouvrrge  
 Ecrit pour vous seulement ,  
 Pour vous , Damon , de notre âge  
 La gloire & l'étonnement ;  
 Pour vous , sur qui l'éloquence  
 A répandu dès l'enfance  
 Ses trésors à pleines mains ,  
 Pour vous , de qui la sagesse  
 Passe celle dont la Grèce  
 Donna l'exemple aux Romains.

## C H A N S O N.

**R**EVENEZ , charmante verdure ,  
 Faites régner l'ombrage & l'Amour dans nos bois.  
 A quoi s'amuse la nature ?  
 Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.  
 Si je viens vous presser de couvrir ce bocage ,  
 Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux  
 Les pleurs que je répands pour un berger volage.  
 Ah ! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous.



## EPI TRE DE TATA ,

*Chat de Mme. la MARQUISE DE MONTGLAS ,*

A GRISETTE ,

*Chatte de Mme. DESHOULIERES. Octobre 1678.*

**J'**AI reçu votre compliment.  
 Vous vous exprimez noblement ;  
 Et je vois bien dans vos manieres  
 Que vous méprisez les gouttieres.  
 Que je vous trouve d'agréments !  
 Jamais Chatte ne fut si belle ;  
 Jamais Chatte ne me plus tant ,  
 Pas même la Chatte fidelle  
 Que j'aimois uniquement.  
 Quand vous m'offrez votre tendresse .  
 Ne parlez-vous de bonne foi ?  
 Se peut-il que l'on s'intéresse  
 Pour un malheureux comme moi ?  
 Hélas ! que n'êtes-vous sincère !  
 Que vous me verriez amoureux !  
 Mais je me forme une chimère ,  
 Puis-je être aimé ? puis-je être heureux !  
 Vous dirai-je ma peine extrême ?  
 Je suis réduit à l'amitié ,  
 Depuis qu'un jaloux sans pitié  
 M'a surpris aimant ce qu'il aime.  
 Epargnez-moi le récit douloureux  
 De ma honte & de sa vengeance.  
 Plaignez mon destin rigoureux ;  
 Plaindre les maux d'un malheureux ,  
 Les soulage plus qu'on ne pense .

Ainsi je n'ai plus de plaisirs ;  
 Indigne d'être à vous , belle & tendre Grisette ,  
 Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite  
     En perdant mes desirs ;  
 Perte d'autant plus déplorable ,  
     Qu'elle est irréparable.

---

## RÉPONSE DE GRISETTE A TATA.

**C**OMMENT osez-vous me conter  
 Les pertes que vous avez faites ?  
 En amour c'est mal débiter ;  
 Et je ne sçai que moi qui voulût écouter  
     Un pareil conteur de fleurettes.  
 Ha ! fy ( diroient nonchalemment  
     Un tas de Chattes précieuses )  
 Fy , mes chères , d'un tel amant.  
 Car , si j'ose , Tata , vous parler librement ,  
 Chattes aux airs panchés sont les plus amoureuses.  
     Malheur chez elles aux Matous  
     Aussi disgraciés que vous  
 Pour moi qu'un heureux fort fit naître tendre & sage ,  
 Je vous quitte aisément des solides plaisirs ;  
 Faisons de notre amour un plus galant usage :  
     Il est un charmant badinage  
 Qui ne tarit jamais la source des desirs.  
 Je renonce pour vous à toutes les gouttières ,  
 Où ( soit dit en passant ) je n'ai jamais été.  
     Je suis de ces Minettes fières  
 Qui donnent aux grands airs , aux galantes manieres.  
 Hélas ! ce fut par-là que mon cœur fut tenté ,  
     Quand j'appris ce qu'avoit conté  
     De vos appas , de votre adresse  
     Votre incomparable Maîtresse.

Depuis



Depuis ce dangereux moment ,  
 Pleine de vous autant qu'on le peut être ,  
 Je fis dessein de vous faire connoître ,  
 Par un doucereux compliment ,  
 L'Amour que dans mon cœur ce récit a fait naître.  
 Vous m'avez confirmé par d'agréables vers ,  
 Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers.  
 Malgré votre juste tristesse ,  
 On y voit , cher Tata , briller un air gala .  
 Les miens répondront mal à leur délicatesse ;  
 Ecrire bien , n'est pas notre talent.  
 Il est rare , dit-on , parmi les hommes même.  
 Mais de quoi vais-je m'allarmer ?  
 Mais y verrez que je vous aime :  
 C'est assez pour qui sçait aimer.

## B L O N D I N ,

*Chat des Jacobins de la rue Saint Honoré ,*

A SA VOISINE GRISETTE ,

*Sur les Rimes de la Pièce précédente.*

J E ne veux point vous en conter.  
 Dans le grand fracas que vous faites ,  
 Je n'ai pas de quoi débiter  
 Assez bien pour vous plaire , & me faire écouter  
 Des Chattes comme vous friandes de fleurettes.  
 Vous jouez avec moi , mais c'est nonchalemment ;  
 Vos heures vous sont précieuses :  
 Il vous faut bien un autre amant.  
 Vous miaulez , dit-on , trop librement  
 Après les faveurs amoureuses ;  
 Enfin , vos voisins les Matous  
 Sont un peu trop sobres pour vous.

Envain vous affectez dans vos vers un air sage :  
Ce n'est pas en rimant qu'on renonce aux plaisirs :  
C'est en ne mettant plus ses plaisirs en usage ;  
C'est en quittant le badinage ,  
Sans en conserver les desirs.

On se perd bien souvent sans courir les gouttières.  
Oui , dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été ;  
Vous suivez en ce point les prudes & les fières :  
Mais de tant de Matous de toutes les manières ,  
Qu'on vous cherche avec soin , votre cœur est tenté ;  
C'est-là ce qui vous gâte , à ce qu'on m'a conté ,  
Et que vous déguisez avec assez d'adresse.  
Imitez , imitez votre illustre maîtresse ,  
Qui n'aima jamais un moment.

A son cœur noble & grand , autant qu'un cœur peut  
l'être ,  
L'Amour n'ose espérer de se faire connoître.

Vous lui ferez pour moi ce compliment.  
Pour captiver les cœurs , le Ciel qui la fit naître ,  
Lui donna le talent de la prose & des vers.

Elle a mille charmes divers ;  
Une tendre langueur , une aimable tristesse ,  
N'ôte rien dans ses yeux d'un air fin & galant :  
Rien ne peut échapper à sa délicatesse.

Le bel esprit n'est pas son seul talent ;  
Elle est la complaisance , elle est la bonté même :  
Mais il ne faut pas l'alarmer.

La louange & l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime.  
Bienheureux le Matou qu'elle voudroit aimer.



## DOM GRIS,

*Chat de Madame la Duchesse de BETHUNE,*

## A GRISETTE.

GRISETTE, sçavez-vous qui vous parle d'amour,  
 Qui vous cherche depuis un jour ?

C'est un Chat accompli, plus beau qu'un Chat d'Espagne,

Un Chat qu'incessamment la fortune accompagne,  
 Qui se fait admirer des Chattes de la Cour.

Voilà ce qu'il vous faut ; non pas ce Chat sauvage,

Ce Tata, qui languit au milieu des plaisirs,

Qui ne sçauroit, au plus, aller qu'au badinage,

Qui ne pourroit jamais contenter vos desirs,

Et qui mourroit de faim sur un tas de fromage.

Ce n'est pas, après tout, qu'il ne puisse amuser,

Qu'il ne soit propre à quelque chose ;

Comme de feu Bertaut on pourroit en user :

Mais qu'en si beau chemin votre Amour se repose,

Quoi que vous en disiez, on ne vous croira pas.

Pour vous croire une Chatte à si maigres ébats,

Sur quoi voulez-vous qu'on se fonde ?

Sur vos peu de besoins ? Vous vous moquez du monde.

A d'autres, c'est trop loin pousser le précieux.

Ce n'est pas avec moi qu'il faut qu'on dissimule.

Aussi bien avez-vous des yeux

A détromper le plus crédule.

Gardez pour ces jeunes Chattons

Qui ne vont encor qu'à tâton,

D'une fausse vertu le ruse préambule ;

Ne tournez point en ridicule

Ces ah sy, ces airs nonchalans

Qui cachent quelquefois des desirs violents.

Loïn de les condamner , je blâme les manieres  
Des Chattes qui d'abord nous disent miaou.  
Depuis que pour la Cour j'ai quitté les gouttieres,  
Je méprise beaucoup un procédé si fou.  
Tout Matou que je suis , j'ai l'ame délicate ,  
Je veux qu'en certain tems on donne de la patte ,  
Et je n'aimerois pas qu'on me sautât au cou :

Mais de faire la Chatte-mite ,  
D'affecter comme vous un minois sérieux ,  
Tandis que nous sçavons qu'Amour vous sollicite ;  
Et qu'à de certains Chats vous faites les doux yeux ;  
Je vous le dis tout net , Grisette , j'aime mieux  
Une folle qu'une hypocrite.

Mettez-vous avec moi dessus un autre pié ,  
Si vous voulez long-tems garder votre conquête.  
Je suis un coureur de clapié.

Chat qui prend des lapins ne passe pas pour bête.

Adieu jusqu'au premier sabbat :  
C'est-là que j'attendrai réponse à cette lettre ,  
Et que vous connoîtrez si je livre combat ,  
Que je sçai plus tenir que je ne sçai promettre.

## M I T T I N ,

*Chat de Mademoiselle B O C Q U E T ,*

## A G R I S E T T E.

G R I S E T T E , vous faites du bruit ,  
Non de ce bruit que font durant la nuit  
Les Minettes trop amoureuses :  
C'est un bruit que la gloire fuit ,  
Et que font en tout tems les Chattes précieuses.  
Ce bruit est venu jusqu'à moi ,  
Il a troublé ma solitude :

Je vivois libre , exempt de l'amoureuse loi ,  
Et je sens de l'inquiétude.

Il me revient de tous côtés ,

Que vous avez cent rares qualités.

On dit que vous avez le regard doux & tendre ,

Et que , pour en faire comprendre

La charmante douceur & le brillant éclat ,

Vous n'avez pas des yeux de Chat.

On dit que la nature adroite & bienfaisante

Vous a fait de sa main une robe luisante ,

D'un petit gris beaucoup plus fin

Que le petit gris de lapin :

Que vous sçavez , avec cent tours d'adresse ,

Chasser les plus fâcheux ennuis ,

Faire des jours heureux & d'agréables nuits

A votre sçavante maîtresse.

On vous voit quelquefois , d'un manège léger ,

Sauter , bondir & voltiger ;

Et quelquefois , en galante Minette ,

Vous dresser sur vos pieds pour atteindre au miroir ,

Prendre plaisir à vous y voir ,

Y consulter vos traits en illustre coquette ,

Et Chatte d'importance , & non pas en Grisette.

Vous n'avez rien de brutal & de bas.

On ne vous vît jamais souiller vos pattes

Innocentes & délicates

Du sang des souris & des rats.

En Amour vous avez les plus belles manières ;

Vous n'allez point , par des cris scandaleux ,

Promener sur les toits la honte de vos feux ,

Ni vous livrer aux Matous des gouttières.

Par un tendre miaulement

Vous expliquez votre tourment ;

Et vous sçavez si bien , dans l'ardeur qui vous presse.

Toucher votre illustre Maîtresse ,

Qu'elle prend soin de vos plaisirs ,

Et d'un digne galant régale vos desirs.

J'en pourrois dire davantage  
 Sur le bruit qu'on fait tous les jours  
 De vos charmans appas de vos tendres Amours.  
 On n'en dit que trop , dont j'enrage.  
 J'enrage de bon cœur , Grisette , quand je voi  
 Tant d'appas, tant d'Amour, qui ne sont pas pour moi.  
 Je sens que le bruit que vous faites  
 Allume dans mon cœur des passions secrètes ;  
 Que dans tout le pays des plus tendres Matous  
 Nulle autre n'allume que vous.  
 Mais il est tems enfin de mettre en évidence  
 Et mes talens & mes exploits.  
 Ma solitude & mon silence  
 M'ont ôté jusqu'ici l'honneur de votre choix.  
 Il faut vous faire ma peinture ,  
 Vous dire que je suis un Chat des mieux appris.  
 C'est trop languir dans une vie obscure ;  
 Et comme enfin la nuit tous chats sont gris ;  
 Il faut mettre au jour ma figure.  
 J'ai la mine assez haute , & l'air fort glorieux :  
 Tant d'éclat brille dans mes yeux ,  
 Qu'on prend mes ardentes prunelles  
 Pour des astres ou des chandelles.  
 Je ne suis point sujet aux fâcheux accidens  
 Où tombent les Chats imprudens.  
 Ma conduite n'a rien de brutal , de sauvage ,  
 Et je ne fis jamais aucun mauvais usage  
 De mes griffes ni de mes dents.  
 Quoique mon sérieux marque trop de sagesse ,  
 Et me donne tout l'air d'un sévère Docteur ,  
 Quand il faut plaire à ma Maîtresse ,  
 Je suis badin , je suis flatteur :  
 Je la baise , je la carresse ,  
 Et la plus enjouée & brillante jeunesse  
 L'est bien moins que ma belle humeur.  
 Sçavez-vous de quel air discret & raisonnable  
 J'ai ma part dans un bon repas ?

- J'appuie adroitement ma patte sur le bras  
 De ceux qui sont assis à table :  
 Si leur faim est inexorable  
 Ma faim ne se rebute pas ;  
 Et , d'un air toujours agréable ,  
 Je tire du moins charitable  
 Les morceaux les plus délicats  
 Qu'à la fin il me tend d'une main libérale. \*
- Enfin , quoique je sois un Chat des mieux nourris ,  
 Je chasse d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale :  
 Nul Matou mieux que moi ne chasse dans l'aris ;  
 Et je prétens qu'un jour mon Amour vous régale  
 D'un hécatombe de souris.

## R E G N A U L T ,

*Chat des A. . . . . A G R I S E T T E .*

**J**E ne tournerai point ma cervelle à l'envers  
 Pour vous dépeindre ici ma figure parfaite :  
 Mais c'est pour vous parler de mes exploits divers ,  
 Qu'avec tant de Matous je m'érige en Poète.  
 Un autre en doux jargon vanteroit sa défaite :  
 Mais moi , qui jour & nuit mets des Chattes aux fers ,  
 N'en déplaît aux Matous, je vous apprens , Grisette,  
 Que je fais des Chattons mieux qu'ils ne font des vers.

## R E M A R Q U E .

\* Ce Vers & le suivant ont visiblement été estropiés dans les précédentes Editions. On a crû devoir les restituer au sens de Madame Deshoulières, sans prétendre la corriger.

## RÉPONSE DE TATA A GRISETTE.

**G**RISSETTE , avec raison , je suis charmé de vous :  
 Vous avez de l'esprit plus que tous les Matous ;  
 Jamais , à ce qu'on dit , Chatte ne fut mieux faite :

Mais , ceci soit dit entre nous ,  
 N'êtes-vous point un peu coquette ?

Vous pouvez l'avouer sans paroître indiscrette :

Le mal n'est pas grand en effet ;  
 Et , s'il faut tout dire , Grisette ,

Moi-même , franchement , je suis un peu coquet ,  
 Malgré la perte que j'ai faite.

On peut bien sans Amour écrire galemment ,  
 Quand on a , comme vous , tant de belles lumieres :

Mais , croyez-moi , pour parler sçavamment ,  
 Sur-tout en certaines matieres ,

Il faut avoir fréquenté les gouttieres.

On ne devient pas habile autrement.

APRÈS tout , c'est une foiblesse

A nous de n'oser coquetter :

Sur ce point pourquoi nous flatter ?

Les Matous coquettent sans cesse ;

C'est-là leur vrai talent : à quoi bon le cacher ?

Il n'est point de Chatte Lucrece ,

Et l'on ne vit jamais de prudes en notre espece :

Cela soit dit sans vous fâcher.

COQUETTONS , cherchons à nous plaire ,

Puisque le sort le veut ainsi.

En un mot , aimons-nous , nous ne sçaurions mieux  
 faire :

Vous avez de l'esprit , j'en ai sans doute aussi ;

Je crois que je suis votre affaire.



Avec moi , votre honneur ne court aucun danger ,  
 C'est un malheur dont quelquefois j'entrage ,  
 Et c'est pour vous , Grisette , un petit avantage :  
 Car , s'il est vrai que vous soyez si sage ,  
 Je n'aurois pû vous engager.  
 Ah ! vous m'entendez bien : mais changeons de lan-  
 gage ,  
 Je pourrois vous désobliger.

En bien , ma chere Grisette ,  
 Etablissans un commerce entre nous ,  
 Foi de Matou , vous serez satisfaite  
 Des respects que j'aurai pour vous.

## RÉPONSE DE GRISETTE A TATA.

LORSQUE j'abandonne pour vous  
 De charmans , de tendres Matous ;  
 Quant je pense établir une amitié parfaite ,  
 ( Car c'est tout ce qu'on peut établir entre nous )  
 Pourquoi m'appellez-vous coquette ?  
 La réprimande est indiscrette  
 D'une bizarre humeur elle paroît l'effet.  
 Est-ce sur le nom de Grisette  
 Que vous me soupçonnez d'avoir le cœur coquet ?  
 Mon nom ne convient pas à l'air dont je suis faite.

Quoi ! pour écrire galamment ,  
 Pour avoir dans l'esprit quelques vives lumières ,  
 Falloit-il assurer qu'on ne peut scavamment  
 Parler sur certaines matieres ,  
 Sans avoir cõuru les gouttieres ?  
 Chats connoisseurs en jugent autrement.

MAIS quand même on auroit quelque douce foiblesse ,

Est-se avec vous , hélas ! qu'on voudroit coquetter ?

Vous aimez trop à vous flatter.

Il est tems que votre erreur cesse.

Elle m'outrage enfin : pourquoi vous le cacher ?

S'il n'est point de Chatte Lucrece ,

Il n'est point de Tarquin , Tata , de votre espece.

Cela soit dit sans vous fâcher.

QUAND un Chat comme vous se propose de plaire.

Il devroit en user ainsi ;

Des jaloux soupçons se défaire ,

Et de ses airs grondeurs aussi :

Sans cela , Tata , point d'affaire.

JE ne veux point du tout m'aller mettre en danger  
D'entendre tous les jours dire : Morbleu ! j'enrage.

Il n'en faudroit pas davantage

Pour me rebuter d'être sage.

Et souvent par dépit on se peut engager

A quelque bagatelle au-delà du langage.

Ceci soit dit encor sans vous désobliger.

ADIEU , Tata : foi de Grisette ,

Mais de Grisette comme nous ,

Je ne suis pas plus satisfaite

De votre lettre que de vous.

## GRISETTE ,

*AM. le Maréchal Duc de VIVONNE , qui faisoit  
semblant de croire que Mm. DESHOULIERES avoit  
fait un mauvais Rondeau qui couroit le monde.*

## EPI TRE.

DE ma Maitresse aujourd'hui  
J'ai reçu mille rudesses ,

Elle de qui mes carottes  
 Soulageoient toujours l'ennui ;  
 Triste de ma destinée ,  
 Seule en un coin j'ai rêvé  
 Toute cette après-dinée  
 A ce qui l'a chagrinée ,  
 Et ce soir je l'ai trouvé.  
 Sans qu'elle m'ait apperçûe ,  
 J'ai sauté dessus son lit.  
 Ecoutez bien le récit  
 De l'état où je l'ai vûe :  
 Tantôt elle pâlissoit ,  
 Tantôt elle rougissoit ,  
 Parloit sans être entendue  
 Comme une femme éperdue ,  
 Et souvent vous maudissoit.  
 Ah ! disoit-elle en colère ,  
 Quel sort au mien est égal !  
 Et quoi donc ! ce Maréchal  
 Dont l'estime m'est si chère ,  
 Peut penser que j'écris mal ?  
 Mes Vers ne lui plaisent guère.  
 On doit se tenir pour dit ,  
 Que les Vers font sur l'esprit  
 Une impression légère ,  
 Quand des ouvrages qu'on lit  
 On s'abuse au caractère.  
 Si je tenois l'animal ,  
 Auteur du Rondeau fatal  
 Dont le Maréchal m'accuse ,  
 Je lui ferois , foi de Muse. . . .  
 Dans ce bel endroit les pleurs ,  
 Que de si justes douleurs  
 A grands flots lui font répandre ,  
 Interrompirent le cours  
 De ce terrible discours.  
 Et moi vite de descendre ,

A dessein de m'en aller ,  
 En Chatte fidelle & tendre ;  
 Brusquement vous quereller.  
 Ah ! que ne puis-je vous dire  
 Tout ce que la rage inspire  
 Contre de tels attentats !  
 Mais , par malheur , bien écrire  
 N'est pas le talent des Chats.  
 Finissons donc cette Lettre ;  
 Tâchons seulement d'y mettre  
 Que le zèle ardent & prompt  
 Que je sens pour ma Maîtresse ,  
 A son chagrin m'intéresse  
 Jusqu'à venger son affront.  
 Soit , Seigneur , que de ma patte  
 Je me serve comme Chatte ;  
 Ou comme les hommes font :

N'allez pas , d'un air de mépris ,  
 Négliger de répondre à ma mauvaise lettre.  
 Vous n'êtes pas , Seigneur , le seul à qui j'écris ,  
 Et qui daigne avec moi quelquefois se commettre.  
 Les bêtes , comme moi , valent les beaux esprits :  
 D'elles on peut se promettre.

Vous le verrez , Seigneur , si jamais vous allez  
 Triompher sur les flots fallés.

Alors , bien loin d'être contente  
 De répandre en tous lieux votre gloire présente ,  
 Je sçaurai rappeler les périlleux endroits  
 Où cent lauriers cueillis parerent votre tête ;  
 Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête ,  
 Qui d'Amarille est le foible & le choix ,  
 Pour célébrer une conquête ,  
 Entre nous , vaut bien quelquefois  
 Certains Messieurs , dont par prudence  
 Je ne dis pas ce que je pense.

## ÉPÎTRE DE COCHON,

*Chien de M. le Maréchal de VIVONNE.]*

## A GRISETTE.

**E**H quoi ! Grisette , a-t-on pû croire  
 Notre esprit assez de travers ,  
 Pour penser que de méchans Vers  
 Soient sortis de votre écritoire ?  
 Vous connoissez , ma foi , bien mal  
 Mon gros crevé de Maréchal.  
 Votre injuste soupçon avec raison nous pique :  
 De votre Amarillis nous sçavons les talens ,  
 Et que la plus mordante & sévère critique  
 Ne lui pourra jamais faire sentir ses dents.  
 Votre injuste soupçon nous tue :  
 Mon Maître en étoit offensé ,  
 Et son ame jamais n'en seroit revenue ,  
 Si votre patte n'eût tracé  
 L'Épître qu'il a reçûe.  
 Vos Vers dissipent ses ennuis :  
 Depuis qu'il les a lus , il rit , il cause , il chante :  
 Pour me les réciter , il me cherche où je suis ;  
 Il passe sur mon dos une main caressante.  
 Il m'a paru toujours depuis  
 L'esprit libre & l'ame contente.  
 Je n'en suis point surpris , & je suis enchanté  
 D'avoir entendu les merveilles  
 Que de Grisette il m'a conté.  
 Il fis jadis sa cour à vos pareilles  
 Avec assiduité :  
 Et laissant-là Cloris , Amarante & Sylvie ,  
 De Grisette en Grisette il a passé sa vie ,

Même aux dépens de sa santé.

Ah ! qu'il me seroit doux ,

Ma chere Grifette , mamie ,

D'établir promptement un commerce avec vous ,

Pour voir bien-tôt entre nous

Notre vieille haine amortie !

Que de Matoux

Seront jaloux ,

Si nous forçons les loix de notre antipathie !

Vivons heureux , aimons-nous ,

Grifette ,

Vivons heureux , aimons-nous :

Dans quelque gouttière secrète

J'irai miauler avec vous :

Vivons heureux , aimons-nous ,

Grifette ,

Vivons heureux , aimons-nous.

## RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

**C'**EST prendre assez bien ses mesures ,  
De venir conter ses raisons

Après avoir fait des injures.

S'il étoit pour les chiens des Petites-Maisons ,

Vous mériteriez bien d'en effuyer la honte

Avec vos propos obligeans.

Ce n'est donc rien , à votre compte ,

Que de fâcher bêtes & gens ?

Mais peut-être un espoir vous flatte :

Fondé sur le dérèglement

Qui dans les mœurs du siècle éclate ,

Vous pensez par un compliment

Pouvoir devenir mon amant ,

Quoique vous soyiez Chien , & quoique je sois Chatte :

Vous vous abusez lourdement.

Quand du chien dont l'Olympe brille,  
~~Quand du chien qui jappe là-bas,~~

Vous auriez en vous seul rassemblé les appas,  
 A la moindre pécadille

Vous ne m'engageriez pas.

Contre ce que je dois, rien ne me persuade.

Je sacrifie & votre Lettre & vous.

Au plus amoureux des Matous

Que me vient d'envoyer le galant Benserade.

Quittez donc le dessein que vous avez conçu

De troubler le repos des miaulantes familles :

Ne vous y trompez pas, vous y seriez reçu

Comme un Chien dans un jeu de quilles.

Que votre illustre maréchal

Est étonné de voir une Grisette

Si peu sensible à la fleurette !

Qu'il ne m'en veuille point de mal.

S'il les avoit trouvé toutes aussi sévères !

Si, comme vous, on l'avoit rebuté ;

Il n'auroit point connu de l'Amour irrité

Les plus redoutables mystères.

Mais je m'émancipe un peu trop

Pour une Chatte & précieuse & prude.

Voilà ce que fait l'habitude

D'écrire toujours au galop.

Chez Messieurs les humains cette excuse est d'usage,

Le bienheureux nom d'impromptu,

Parmi les sots, a la vertu

De mettre à couvert de l'orage

Toutes les fautes d'un Ouvrage.

Bon jour, le plus gras des Toutous :

Si par hazard mon amitié vous tente,

Je vous l'offre tendre & constante.

C'est tout ce que je puis pour vous ;

Sinon, je suis votre servante.

## RÉPONSE DE COCHON A GRISSETTE.

**E**ST-CE donc-là l'impression  
 Que sur ton cœur fait ma flamme naissante ?  
 Vraiment je te trouve plaisante,  
 De rebuter ma passion.  
 Maltraite-t-on ainsi, petite suffisante,  
 Un Chien de ma condition ?  
 Grisette, tu n'en es pas digne.  
 Cherche à ton gré des favoris.  
 Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,  
 Moi qui suis beau, blanc comme un cigne,  
 Et qui descends de pere en fils  
 De la race Cinique en droite ligne ;  
 Et qui me puis aussi dire sans vanité  
 Le symbole vivant de la fidélité.  
 Mais j'aurois beau dire & beau faire,  
 C'est inutilement  
 Qu'un amant  
 Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire.  
 Je me le tiens pour dit : à quoi bon s'obstiner  
 Contre un amour infortunée ?  
 Il vaut bien mieux t'abandonner  
 A ta maudite destinée.  
 Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs.  
 Vas sur les toits après tes miauleurs,  
 Faire un sabbat de tous les diables ?  
 Qu'on entende par-tout les hurlantes clameurs  
 De tes nêces épouvantables ;  
 Que tes désirs soient satisfaits ;  
 Vis heureuse & contente,  
 Et laisse en paix  
 Déformais  
 Libre dans ses ressorts la machine aboyante.



Ecris-moi seulement quelque Lettre galante :  
 Car tes vers à mon gré brillent de si beaux traits ,  
     Que tous mes esprits ils enlèvent :  
 Il paroît bien , quand Phœbus les a faits ,  
     Que les trois Graces les achevent.  
     Voilà te louer assez bien ;  
 Et ce ne sont pas-là des louanges de chien.  
 Mon brillant Maréchal , dans une paix profonde ,  
     Eloigné de tout embarras ,  
 Méne nonchalemment une vie assez ronde ,  
     Lui , dont l'héroïque bras ,  
     En tant de furieux combats ,  
     S'est signalé sur la terre & sur l'onde ;  
 Et ce Héros qui fuit Neptune pas à pas ;  
 En qui tant d'embonpoint & tant d'esprit abonde ,  
     A qui tu reproches tout bas ,  
     D'une pudeur qui n'a point de seconde ,  
 Le cuisant souvenir de ses tendres ébats ,  
     Est maintenant l'homme du monde  
     Le moins surpris qu'on n'aime pas.

---

## RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

**O**N auroit bien connu , sans que vous l'eussiez dit,  
 Que vous êtes sorti de la race Cinique ;  
 L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit  
     En est une preuve authentique.  
 Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'est sacré.  
     Devant vous rien ne trouve grace.  
     Vous déchirez tout ; & malgré  
     De vingt siècles le long espace ,  
     Du beau talent de votre race  
     Vous n'avez point dégénéré.  
 Mais qu'il soit véritable ou qu'il soit apocryfe ,  
     Que vous soyez des descendans

De ces Philosophes mordans ,  
 Si vous avez de bonnes dents ,  
 Nous n'avons pas mauvaise griffe.  
 Cependant , comme j'aime à n'en jamais user ,  
 Si vous vouliez bien vous défaire  
 De certaine hauteur qui ne me convient guère ,  
 Je pourrois quelquefois avec vous m'amuser.  
 Vous me croyez peut-être une Chatte vulgaire :  
 Je m'en vais vous défabuser.  
 Si pour ayeux vous comptez Diogène ,  
 Cratès & tous les autres Chiens :  
 Moi , que vous méprisez , je compte pour les miens  
 Tous les Dieux dont la Fable est pleine.  
 Quand les Titans audacieux  
 Risquèrent follement d'escalader les Cieux ,  
 Le Dieu qui lance le tonnerre ,  
 Incertain du succès d'une insolente guerre ,  
 Voulut que Déeses & Dieux  
 Quittassent le Ciel pour la Terre :  
 Dont , soit dit en passant , ils furent tous joyeux.  
 Entre tous les pays l'Egypte fut choisie.  
 Là , sous de différentes peaux ,  
 Sous de jolis , de laids muzeaux ,  
 Se cachèrent un tems les bûveurs d'Ambroisine.  
 L'un étoit bœuf , l'autre étoit ours ;  
 L'autre d'un beau plumage emprunta la parure ;  
 Une Chatte fut la figure  
 Que prit la Reine des Amours.  
 Et , comme elle est bonne Princesse ,  
 Pour éviter l'oïiveté ,  
 Elle contenta la tendresse  
 D'un jeune Chat épris de sa beauté ,  
 Tant qu'enfin la belle Déesse  
 Fit des Chattons en quantité.  
 C'est de cette source divine  
 Que je tire mon origine.  
 Qui de nous deux , Cochon , dites la vérité ,

Doit se piquer de qualité ?

Ce discours vous déplaît peut-être.

Parlons de votre esprit ; vous en faites paroître

Dans tout ce que vous écrivez.

Mais est-il à vous seul cet esprit qui sçait plaire ?

Et ne devez-vous point à votre Secrétaire

Tant de brillans endroits si finement trouvés ?

Entre nous , Cochon , je soupçonne

Qu'un tel Secrétaire vous donne

Plus d'esprit que vous n'en avez.

Je connois son tour , ses manieres ,

Vives , charmantes , singulieres :

Apollon ne fait pas de vers plus élevés.

Pour moi , je n'ai que mes seules lumieres ;

Je vous l'apprends , si vous ne le sçavez ,

Et que je ne cours point les toits ni les gouttieres

Jamais cris aigus , scandaleux ,

Ne sont sortis de ma modeste gueule.

Lorsque l'Amour me fait sentir ses feux ;

Ce n'est qu'à ma Maitresse seule

Que j'ose confier mes secrets amoureux.

Alors , sensible aux tourmens que j'étales ;

D'un Chat digne de moi sa bonté me régale.

Cela s'appelle-t-il un destin malheureux ?

Si ce Maréchal qui vous aime ,

Vouloit pour vous faire de même ;

Si ce véritable Héros

Qui seul a plus d'esprit & de valeur que trente ,

Lorsque l'Amour trouble votre repos ,

Offroit à vos desirs une Chienne charmante ,

On ne vous verroit point réduit

A la nécessité d'idolâtrer sans fruit

Une maitresse égratignante.

## RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.

**G**RISSETTE, enfin je vois qu'en t'écrivant,  
Il faut, pour assembler des choses recherchées,  
Feuilleter de l'esprit le *Calepin* vivant,

Ou, comme un *Girardeau* sçavant,  
Avoir l'art d'animer les peintures léchées.  
Mon Maître m'encourage au dessein que j'ai pris.

Il est le Dieu de l'Harmonie.

Je sens déjà que son divin génie  
Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.  
Secouru de beau feu qui par-tout l'environne,  
De son esprit brillant de son sçavoir profond,  
Je ne crains pas même *Apollon* en personne,

Avec un tel second.

Je laisse loin de moi ces ames triviales

Sans art & sans vigueur,  
*Ecrivains* doucereux de *sonnettes* morales

Qui nous font mal au cœur.

Je ne vois qu'une illustre Chatte  
Qui mérite l'encens des plus fameux esprits,

En qui tant de finesse éclate,  
Qu'elle sera toujours l'ornement de Paris.

En un seul point elle se flatte;  
Quand par des chemins inconnus,  
Dont on ne peut trouver ni vestige ni trace,  
D'un long ordre de Chats descendus de *Vénus*,

Elle nous compose une race,

Et va puiser bisarrement

Sa belle généalogie

Dans la basse Mythologie,

Sans sçavoir par où, ni comment.

C'est envain qu'elle nous étale

Tous ces ayeux *Vénériens*.

Et fait sonner si haut sa Déesse de bale.

He ! depuis quand les Chats disputent-ils aux Chiens

Leur noblesse que rien n'égale ?

Ne descendons-nous pas du Dieu Cynocéphale ,

Adoré des Egyptiens

Modore ton effort , ma petite Déesse ,

Ne songes plus aux Silphes fabuleux ,

Et sache que souvent un Peau-d'Asne amoureux

Se rencontre de notre espèce ;

Et qu'il est quelquefois Chien & Chat comme nous.

Qui ne sçait que ces Dieux, dont ton orgueil se pique,

Se sont changés en Corbeaux , en Hibous ,

En Chat-huans & Loup-garoux ,

Prenant un sur-tout phantastique ?

Que les plus beaux objets en furent abusés ?

Car dans le Carnaval de ces Dieux déguisés ,

Leur mascarade est toujours prolixe.

Mais où prends-tu qu'Ovide ait dit ,

Dans la gigantesque aventure ,

Que Vénus d'une Chatte emprunta la figure ?

Tu n'inventes pas mal , pour te mettre en crédit ,

Cette ingénieuse imposture.

Pour moi je suis cloué réellement

A l'écharpe du Firmament ;

Placé près des Cercles polaires ,

Je régne souverainement

Dans mes terres caniculaires.

Ministre du grand Bélial ,

Qui préside aux Royaumes sombres ,

Je suis au séjour infernal

Le terrible Portier des Ombres.

Et pour te dire enfin mon nom

D'une façon encor plus claire ,

On me nomme au Ciel Procyon ,

Et dans les Enfers Cerbère.

Tu vois comme sans fiction ,

Et sans le faux secours de la Métamorphose ,

Je prouve ma condition  
Par une vraie Apothéose.  
Jamais sur l'étoile lambris

Du lumineux Olympe,  
Pour y guetter des célestes fouris,  
Nul Chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe,  
Quand il seroit descendu de Cypris.  
Grissette enfin, ô Reine des Grisettes,  
De grace, laissons-là nos ancêtres pourris.  
Crois-moi; sans eux tu vaut ton prix;  
Et, sans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,  
Souffre qu'un cœur, de tes charmes épris,  
Te conte quelquefois de japantes fleurettes.

---

## RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

**J**AMAI Chien n'eut tant de sçavoir,  
Jamais Chien n'eut tant d'éloquence,  
Tant d'esprit, tant d'amour que vous en faites voir,  
Veuillent les immortels, auteurs de ma naissance,  
Soutenir contre vous mon chancelant devoir!  
Ils exaucent mes vœux, & déjà je commence  
A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours;  
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours  
D'un feu, qui m'auroit pû coûter mon innocence,  
Oui, je remarque en vous un défaut furieux.  
En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse  
Qui vous fait renoncer à vos doctes ayeux?  
Il vous seroit plus glorieux  
Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur sagesse,  
Que de puiser votre noblesse  
Dans la source du sang des Dieux.  
Semblable à ces humains dont la vaine folie  
Est de traîner d'illustres noms,

Et qu'à prix d'argent on allie  
Aux plus éclatantes maisons  
Dont l'antique histoire est remplie :  
Découvrent-ils des noms plus grands ?  
Un fourbe Généalogiste

D'eux à ces noms trouve une paille.

Comme ils changent d'habits , ils changent de parens ;  
Chez eux l'orgueil les donne , & non pas la nature.

Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les  
miens ;

Mais je ne sçavois pas , Cochon , je vous le jure ,  
Qu'il fut des d'Osiers chez les Chiens.

A peu-près voilà votre histoire.

Hier Cynique , aujourd'hui Dieu ;

Vous êtes dans les Cieux , aux bords de l'onde noire ,  
Et sur Terre en troisième lieu.

Cela n'est pas facile à croire.

Quoi ! vous seriez tout-à-la-fois

Le grand Chien dont l'ardeur nous brûle ,

Le laid Chien à la triple voix ,

Le gros Chien dont je fais scrupule

D'écouter les rendre abois !

Vous paroissiez-je assez bête , ou bien assez crédule ,  
Pour croire qu'un Chien en soit trois ?

Lorsque je vous contai la galante aventure

Qu'eut Vénus sur les bords du Nil ,

Je n'eus point comme vous recours à l'imposture.

Je ne prouve pas bien , dites-vous , qu'en droit fil  
Je sors de la mere des Graces.

Quelle preuve vous en faut-il ?

Passons-nous des contrats qui des premières races  
Jusqu'à nous conservent les traces ?

Je ne puis donc avoir pour moi

Que la seule Mythologie.

Quel Livre est plus digne de foi

Qu'un Livre qui contient en soi

La première Théologie ?

Si parmi les célestes feux ,  
 Qui réglent le sort de chaque être ,  
 On voit votre espèce paroître ,  
 N'en foyez pas plus orgueilleux.  
 L'Asne de l'ivrogne Silène ,  
 Le Bouc sale & puant , le Scorpion hideux ,  
 Et mille autres monstres affreux ,  
 Font , comme elle , briller la lumineuse plaine.  
 Mais , Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous  
 Dont on ait cru la cervelle assez saine  
 Pour lui donner la forme humaine ,  
 Comme les Dieux ont fait pour nous.  
 Jadis un jeune fou possédoit une Chatte ,  
 Pour qui l'Histoire dit qu'il prit beaucoup d'amour ;  
 Il ne se passoit pas un jour  
 Qu'il ne baïsât cent fois & sa gueule & sa patte.  
 De cet étrange amour c'étoit-là tout le fruit.  
 Et comme il faut quelqu'autre chose ,  
 Ce pauvre amant se vit réduit  
 A demander aux Dieux une métamorphose.  
 Il n'épargna ni soins , ni pleurs , ni revenus ,  
 Pour se rendre Vénus propice ;  
 Le célèbre Temple d'Erice  
 Fuma de plus d'un sacrifice.  
 Il fit tant enfin que Vénus ,  
 Par excès de pitié pour sa bisarre flamme ,  
 De sa Chatte fit une femme.  
 N'allez pas , en Chien ignorant ,  
 Croire encor que j'impose à la belle Déesse.  
 De l'honneur fait à mon espèce ,  
 Je donne Esope pour garant.  
 Mais oublions tous deux notre race immortelle :  
 Finissons , Cochon , j'y consens ,  
 Une si fameuse querelle.  
 Soyez pour moi tendre & fidèle.  
 Malgré les Dieux , je cède au trouble que je sens.  
 Que les galans propos , que les jeux innocens  
Naissent



Naissent chez nous d'une tendresse  
 Que ne soutiendra point le commerce des sens.  
 Allons ensemble , allons sans cesse ,  
 Cueillir aux rives du Permesse  
 De ces fleurs qui durent toujours.  
 Couronnons-en ce Maître incomparable ,  
 Dont le divin génie embellit nos discours ,  
 Et laissons dans le monde un souvenir durable  
 De nos singulieres amours.

---

## MADRIGAL.

DE ces lieux fortunés qu'est-ce qui vous rappelle ,  
 Tendre & galant Berger , l'honneur de nos hameaux ?  
 De votre Iris l'absence a fait une infidelle ,  
 Et tout , jusqu'à son Chien , dans son ardeur nou-  
 velle ,  
 Ecoute avec plaisir le son des chalumeaux  
 Du Berger qui triomphe d'elle.

---

## RONDEAU.

A M. le MARÉCHAL DUC DE VIVONNE ,

*Sur ce qu'il soutenoit , en plaisantant , qu'elle étoit  
 Auteur du mauvais Rondeau dont il a été parlé  
 dans l'Épître de Grisette. 1678.*

PAR Apollon , sçavant joueur de poche ,  
 Moi dont le cœur est de la vieille roche ,  
 Je fais serment qu'avez jugé de biais ,  
 Quand avez crû qu'ouvrage aussi mauvais  
 Tome I. D

Qu'un tel Rondeau sortoit de ma cabeche.

ON n'y voit rien qui de mon style approche ;  
On n'y rencontre aucun vers qui ne cloche :  
Quant est des miens , on dit qu'ils semblent faits  
Par Apollon.

MAIS je vois bien , & soit dit sans reproche :  
Qu'avez voulu me chercher anicroche ;  
Bien mieux feriez de demeurer en paix :  
Archer n'eut onc plus redoutables traits  
Que l'est , Seigneur , le trait qui se décoche  
Par Apollon.

A U R O I. 1678.

QU'ENTENS-je ? quel bruit ! qui m'appelle ?  
D'un vol plus prompt que les éclairs  
La Nymphé aux cent voix fend les airs.  
Fille d'Olympe , me dit-elle ,  
Tandis que sans repos je parcours l'Univers  
Pour annoncer les miracles divers  
Dont LOUIS chaque jour embellit son Histoire ;  
Tandis que ce Héros , suivi de la Victoire ,  
Force enfin la discorde à rentrer dans les fers ;  
Pour chanter son bonheur , son triomphe , sa gloire ,  
Mêle ta voix aux doux concerts  
Des doctes Filles de Mémoire.

La Paix si chère à ses desirs ,  
Et pour qui sa valeur ose tout entreprendre ;  
Sur un char entouré des beaux Arts , des Plaisirs ,  
Du haut des Cieux n'attend plus, pour descendre ,  
Que l'instant où LOUIS ait achevé de rendre

A l'Aigle le repos , les précieux loisirs  
 Qu'elle peut de lui seul attendre ;  
 Le destin de LOUIS s'est jdéja fait entendre  
 La Paix devancera le retour des Zéphirs.

LA Déesse , à ces mots , s'élève dans les nues ,  
 Et , par des routes inconnues ,  
 Porte encor en divers climats  
 La gloire de ton nom , celle de tes Etats.

## AUX MUSES ,

*Sur la Paix de Nimégue. 1679.*

**D**ES sacrés bords que le Permesse arrose ,  
 Muses , transportez-moi dans ces lieux enchantés  
 Où LOUIS , au milieu de cent Divinités ,  
 A l'ombre des Lauriers repose.

SECONDEZ mes desirs , venez , sçavantes sœurs ,  
 Venez , d'un air riant & tendre ,  
 Enrichir mon esprit d'une moisson de fleurs ,  
 Venez , hâtez-vous de répandre  
 Sur mes foibles Chançons vos divines faveurs.

SANS vous , oserois-je prétendre  
 A l'honneur de chanter la Paix ,  
 Que LOUIS , dans le cours de ses sages projets ,  
 A l'Univers a voulu rendre ;  
 Et que ses glorieux travaux  
 Du céleste séjour ont forcée à descendre  
 Malgré les vains efforts de ses fameux rivaux.

JALOUX d'un Héros dont l'Histoire

A déjà consacré la rapide valeur ,  
 Ils avoient conspiré d'abaisser sa grandeur ;  
     Ils avoient séduit la Victoire  
 Qui tant & tant de fois couronna ce Vainqueur.

Pour remplir des destins l'arrêt irrévocable ,  
 Elle revient à lui , vole , & lance ses traits  
     Sur cette ligue formidable  
 Qui de l'Europe entière avoit banni la Paix.

ACCOUTUMÉE à marcher devant elle  
     Sous les ordres de ce Héros  
 Elle reprend sa place : & la fière immortelle ,  
 Jalouse de ses droits , annonce le repos  
     Que LOUIS triomphant rappelle.

DE nos malheurs les sources vont tarir ;  
     De mille biens la Paix fera suivie ;  
 Les plaisirs , les beaux Arts vont revivre & fleurir ;  
 De nouveaux dons la terre est prête à se couvrir :  
 Mais pour nous satisfaire au gré de notre envie ,  
 Sous les yeux de mon ROI puisse croître & mûrir  
 L'auguste Rejetton d'une si belle tige !  
 Dans l'ardeur que pour lui notre tendresse exige ,  
 Puissent les immortels accorder à nos vœux  
 De longs jours à LOUIS , & de longs jours heureux.

A I R I S ,  
 S T A N C E S .

**I**RIS , quelle erreur est la vôtre !  
 Quoi ! toujours votre cœur se consume en soupirs ;  
 Dans le tems que l'ingrat qui bernoit vos desirs  
     A vos yeux , dans les bras d'une autre ,  
 Se livre sans remords à de nouveaux plaisirs !

**VENGEZ-VOUS** , & vengez vos charmes

Par un mépris digne de vous :

Il est honteux de répandre des larmes ,

Quand ce que nous pardons est indigne de nous.

**CE** n'est qu'à des âmes communes

Qu'il appartient de languir dans les fers ;

Mais vous , pour qui des Dieux les trésors sont ou-  
verts ,

Ne voulez-vous que par vos infortunes

Rendre votre beau nom célèbre à l'Univers ?

**ASSEZ** d'illustres malheureuses

Chez l'immortelle antiquité ,

Par leurs plaintes infructueuses

Ont fait passer leur nom à la postérité.

**CROYEZ-VOUS** , plus heureuses qu'elles ,

Rallumer le beau feu qu'un ingrat a trahi ?

Qui passe sans raison à des amours nouvelles ,

Foule aux pieds les devoirs des cœurs tendres, fidèles,

Et ne rougi jamais de s'en être affranchi.

**PROFITEZ** du destin de ces infortunées ;

Rendez à votre cœur son innocente paix ;

Pour exemple les Dieux ne vous les ont données

Que pour couronner leurs bienfaits.

**GARDEZ-VOUS** , en suivant cet avis salutaire ,

D'être pour l'avenir un exemple nouveau.

Condamnez , belle Iris , l'amour-propre à se taire ;

Et , consolée enfin d'avoir cessé de plaire ,

Jouissez en secret d'un triomphe si beau.

## STANCES.

**H**É ! que te sert, Amour , de me lancer des traits ,  
 N'ai-je pas reconnu ta fatale puissance ?  
 Ne te souvient-il plus des maux que tu m'as faits ?  
     Laisse-moi dans l'indifférence ,  
 A l'ombre des ormeaux , vivre & mourir en paix.

    SOUVENT , dans nos plaines fleuries ,  
 Je mêle , avec plaisir , mes soupirs à mes pleurs.  
 Le chant des rossignols , les déserts enchanteurs ,  
 Le murmure des eaux , & l'émail des prairies ;  
     Mon chien sensible à mes douleurs ,  
 Mes troupeaux languissans ; ces guirlandes de fleurs  
 Que le tems , mes soupirs & mes pleurs ont flétries,  
 Don cher & précieux du plus beau des Pasteurs !  
 Tout nourrit avec soin mes tendres rêveries.

**ELOIGNE-TOI** , cruel , de ces lieux fortunés ,  
     La paix y régne en ton absence ;  
     Ne trouble plus , par ta présence ,  
 Les funestes plaisirs qui me sont destinés.

**RASSEMBLE** en d'autres lieux tes attraits & tes char-  
     mes ;  
     Mon cœur n'en fera point jaloux.  
 Non , je n'envirai point ces secrettes allarmes  
 Dont tu rends , quand tu veux , le souvenir si doux.  
 Mon chien & mes moutons , chers témoins de mes  
     larmes ,  
 J'en atteste les Dieux , je n'aimerai que vous.

## E P I T R E

*A M. le MARÉCHAL DUC DE VIVONNE.*

1679.

**Q**U'IL fait beau faire voyage  
Quand de froid on est transi !  
Puisse les ennais , la rage ,  
Les chagrins & le souci ,  
Etre de votre équipage.  
Puisse tout l'air épaissi  
Vous régaler d'un orage.  
Puisse l'enfant sans merci  
Vous forcer à rendre hommage  
A quelque Iris de Village  
Au teint couleur de souci ,  
Au pied sentant le fromage ,  
Qui soit de tortu corsage ,  
Par quelque pitaud grossi ;  
Dont le cœur fourbe & volage  
Vous aime coussi coussi ;  
Qui , pour couronner l'ouvrage ,  
Ait , à votre grand dommage ,  
D'autres mais & d'autres si  
Cent fois pires que ceux-ci.  
Vous allez croire , je gage ,  
Que par un pur badinago  
Je vous écris tout ceci.  
D'autres diroient : Signor si.  
Mais moi , qui hais l'esclavage ,  
Je vous dis que c'est l'image  
D'un courroux qui se soulage.

Pourquoi partiez-vous aussi ?  
 Je refrognai mon visage ,  
 Quand on me dit : Pour Roissi  
 Le Maréchal déménage.  
 Hé , quoi ! vous pliez bagage ,  
 Lorsque d'un air radouci ,  
 Dame d'assez haut parage  
 Vient manger votre potage !  
 Jeunes gens de ce tems-ci  
 N'en feroient pas davantage.  
 Rien pourtant d'affreux présage  
 N'éclate en vous , dont voici  
 Un portrait en racourci.  
 Un pur & charmant langage ,  
 Brillant , sans être farci  
 De ces grands mots dont l'usage  
 N'a jamais bien réussi ;  
 Un génie heureux & sage  
 Qui par rien n'est rétréci ;  
 Un renom qui n'est norci  
 Par nul vilain tripotage ;  
 Un cœur jamais endurci  
 Pour ceux que le sort outrage ;  
 Un antique & haut lignage  
 Bien nettement éclairci ;  
 Une conduite , un courage  
 Que connoît plus d'une plage ,  
 Qui du peuple circonci  
 A le Croissant obscurci ,  
 Qui , sur ce fameux rivage ,  
 Où d'Etna le voisinage  
 Répand un goût de roussi ,  
 Fit ployer l'orgueil du Tage ,  
 Qui vous fit passer à nage  
 Le profond Rhin , tout ainsi  
 Que le moindre marécage ;  
 Terrible & fameux passage



Qui fit froncer le sourci  
 Aux braves à triple étage :  
 Enfin tout ce qu'en partage  
 Eut le plus grand personnage ,  
 Vous l'avez eu , Dieu merci.  
 Bon soir , Héros de notre âge ;  
 Le sommeil , dans un nuage ,  
 Vient de passer par ici.

---

## B A L A D E

*A l'une de ses filles , qui fut depuis Religieuse.*

O RES est tems de vous donner conseil  
 Sur les périls où beauté vous expose.  
 Fille ressemble à ce bouton vermeil  
 Qu'en peu de jours on voit devenir rose.  
 Tant qu'est bouton , on voudroit en jouir ;  
 Nul ne le voit sans desir de rapine.  
 Dès que le Soleil l'a fait épanouir ,  
 On n'en tient compte ; un matin le ruine :  
 De rose alors ne reste que l'épine.

LORSQU'UN amant ( l'exemple est tout pareil )  
 Fait voir desir à quoi pudeur s'oppose ;  
 Si l'on ne fuit , l'Amour est un soleil ,  
 Point n'en doutez , par qui fleur est éclosé.  
 Alors en bref on voit s'évanouir  
 Transports & soins , par qui fille peu fine  
 Présûme d'elle & se laisse éblouir.  
 Mépris succède à l'Amour qui décline :  
 De rose alors ne reste que l'épine.

PLUS de commerce avecque le sommeil ;

Ou si par fois un moment on repose ;  
 Songe cruel donne fâcheux réveil ;  
 Cent & cent fois on en maudit la cause.  
 Voir on voudroit dans la terre enfouir.  
 Tendre secret duquel on s'imagine  
 Qu'un traître ira le monde réjouir.  
 Parle-t-on bas ? on croit qu'on le devine :  
 De rose alors ne reste que l'épine.

## E N V O I.

**G**ALANS fiésés , donneurs de gabatine ,  
 J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouïr ,  
 A coquetter toute fille est encline :  
 Plutôt que faire approuver ma doctrine ,  
 On fileroit chanvre sans le rouir.  
 Mais quand tout bas faut appeller Lucine ,  
 De rose alors ne reste que l'épine.

## C H A N S O N.

**L**IVRONS nos cœurs aux tendres mouvemens ;  
 N'écoutons point la chagrine vieillesse ;  
     Si l'Amour est une foiblesse ,  
     On la doit permettre au printemps.  
     Employons bien cet heureux tems ,  
 Il n'en reste que trop pour la triste sagesse.

## E P I T R E

A M. L U C A S D E B E L L E S B A T.

**U**N illustre & galant Berger  
 Me conseille de m'engager.

Il n'est rien de plus sot, dit-il, qu'un cœur tranquille.

Il vaudroit assurément mieux

Qu'il fût en desirs trop fertile.

Iris, ce bijou précieux

N'est pas fait pour être inutile.

Timandre, un tel conseil n'est-il point dangereux ?

De bonne foi peut-on le suivre ?

Décidez de mon sort en ami généreux ;

Voyez à quels maux se livre

Un cœur qui s'abandonne aux transports amoureux ;

Consultez votre expérience

Sur les dépités jaloux, sur l'ennuyeuse absence,

Sur la douleur qu'on souffre alors qu'on voit changer

Une ame qu'on pensoit qui seroit toujours tendre :

Et puis, sage & prudent Timandre,

Dites-mois si j'en dois courir tout le danger ?

## R O N D E A U.

A M O N S I E U R.....

QUAND on dit d'or, n'eût-on, j'ose le dire,  
Nul des talens que possédez, beau Sire,  
Point il ne faut trop se déconforter  
En grands périls; moins encor redouter  
D'encombrier en amoureux martyre.

QUE contre écueils brise notre navire,  
Un *Ex voto* de ce danger nous tire :  
Le Ciel l'entend. On se fait écouter,  
Quand on dit d'or.

OR mon époux doit chandelle de cire  
Au benoît saint qui vous a fait m'écrire  
Que mains lous sont prêts à lui compter ?

Et non à moi ; car , comme ici compter ?  
 Vertu femelle à peine peut suffire ,  
 Quand on dit d'or.

## L' O R A N G E R

A M A D A M E . . .

**L**A jeune Iris , en me donnant à vous ,  
 M'a dit de vous conter pour elle.  
 Tous les matins une douceur nouvelle.  
 Je lui promis ; mais entre nous ,  
     A d'aussi beaux yeux que les vôtres ,  
 S'amuse-t-on , Climène , à parler pour les autres ?  
 A-t-on besoin près d'eux du sentiment d'autrui ?  
 Ne fournissent-ils pas , à quiconque en approche ,  
 Des troubles , des transports qui causent de l'ennui ,  
     Grace à certain morceau de roche ,  
     Dont la nature , par malheur ,  
     Forma votre insensible cœur ?  
 Ces yeux doux & brillans font naître dans une ame ,  
 A ce que chacun dit , le désordre & la flamme.  
     Hé ! comment ne feroient-ils pas ,  
 Chez Messieurs les humains , un dangereux fracas ,  
     Puisqu'à travers de mon écorce  
     Je sens le pouvoir & la force  
     De leurs adorables appas ?  
 Ils font dans un moment ce que n'avoit pû faire  
     L'ardeur du Soleil en cinq mois.  
 Mille fleurs sur mon chef fleurissent à la fois ,  
     Par le seul desir de vous plaire :  
 On dit que ce n'est pas une petite affaire ,  
     Et qu'on a vû plus d'un Berger  
     Jeune , bienfait , galant & tendre ,  
     Inutilement y songer.  
 Malgré cela , j'ose prétendre

A l'honneur de vous engager.  
Fussiez-vous cent fois plus sévère,  
Climéne , on ne refuse guère  
Les fleurettes d'un Oranger.

---

## MADRIGAL.

**P**RÈS d'un amant heureux c'est en vain qu'on espère  
Renfermer de son cœur le trouble dangereux ;  
A travers l'air le plus sévère ,  
Brille je ne sçai quoi d'animé , d'amoureux ,  
Dont quelque effort qu'on puisse faire ,  
Rien n'échappe aux regards de l'amant malheureux.

---

## IMITATION DE LUCRÈCE,

*En galimatias fait exprès.*

**D**ÉE<sup>S</sup>SE, en volupté féconde,  
Toi dont le nom est révé<sup>r</sup>é ;  
Toi , dont l'abime est desiré  
De tous les habitans de l'un & l'autre monde ;  
Je t'invoque , fille de l'onde.  
Vénus , sert de port assuré ,  
A ce qu'une étude profonde  
M'a , sur d'immenses faits , pour toi seule inspiré.

CONDUIS ma voix , belle Déesse ;  
Pour chanter sur ma lyre en termes simples , clairs ;  
L'immersion que fait ta secourable adresse ,  
J'ai passé quelques nuits à composer ces vers.  
Quand de la machine des airs ,  
L'esprit a pénétré la mobile sagesse ,  
Et que de ce suc , de la Grèce

A long-tems nourri l'Univers ;  
 On s'est fait un semblable objet à chaque espèce ,  
 On peut de tes regards soutenir les éclairs.

L'ORDRE d'une cause excentrique  
 Fait , par d'invisibles ressorts ,  
 Entrer en forme dans les corps  
 Tout le Pathos Académique.  
 Les sens , par une route oblique ,  
 Ouverte seulement alors ,  
 Roulent une vertu première & spécifique ,  
 Dont rien , graces à toi , ne rompra les accords.

AUSSI-TÔT des esprits fixes & végétales.  
 Les mouvemens fuligineux  
 Rendent les desirs transpirables ;  
 Et ces sources intarissables ;  
 Où la nature puise & sa force & ses feux ,  
 En d'autres sources transmuables ,  
 Rendent à jamais inflammables  
 Tous les principes limoneux.  
 Ces atômes conjoints avecque la lumière ,  
 Par leur extrême fluidité ,  
 Sont toujours en société  
 Avec l'essence régulière ;  
 Et dans un tourbillon de subtile matière  
 Répandant à grands flots leur inégalité ,  
 De tout le genre humain sont l'heureuse manière ,  
 Dont monte à l'infini la multiplicité.

PLUS on regarde , plus on fouille  
 Dans le cahos du vrai , d'où circulent en tout sens  
 Les individus innocens ,  
 Et plus de la raison , l'organe se débrouille.  
 Les faits l'un de l'autre naissans ,  
 Font que dans ce système aisément on débrouille

Tous les êtres obéissans ,  
Et que d'une enveloppe enfin on les dépouille.

CHARMANTE mere des Amours ,  
Vénus , après l'excès où je porte ta gloire ,  
Est-il quelqu'un qui puisse croire  
Que rien se fasse ici sans ton divin secours ?  
De cette physique victoire  
Rien ne puisse arrêter le cours ;  
Et puisse dans ces vers en durer la mémoire  
Jusqu'au renversement de la sphère des jours.

## L E T T R E

A M. LE PELLETIER DE SOUZY,

*Intendant de Flandre.*

**I**L ne vous plaît donc plus de mettre  
Pour moi quelque chose de doux  
Dans les lettres de mon époux ?  
D'un pareil procédé que puis-je me promettre ?  
Ah ! si je n'en montrois de vifs ressentimens ,  
Votre paresse , avec le tems ,  
Pourroit encore plus se permettre.  
Quoi ! du plus éclairé de tous les Intendans ,  
Tous les huit jours voir une lettre ,  
Sans rencontrer mon nom dedans ?  
Non , je ne sçaurois m'en remettre :  
Et je ne suis point faite à de tels accidens  
Peut-être avez-vous cru que c'étoit assez faire  
Que d'avoir fait les premiers pas ,  
Et que je ne méritois pas  
Qu'un peu plus loin on pousât une affaire.  
Je ne veux point ici vous vanter mes appas :  
Mais , soit dit entre nous , quand il s'agit de plaire ;

Vous êtes un peu trop-tôt las,  
Pour s'établir dans les cœurs délicats,  
L'empressement en nécessaire ;  
Et de vous autres Magistrats,  
Ce n'est pas la route ordinaire.  
Accoûtumés qu'on vous fasse la cour ,  
Vous ne pouvez la faire aux autres :  
On vous doit toujours du retour.  
La fortune , la gloire , & le cruel amour  
Font leur propre affaire des vôtres.  
Mais , à parler de bonne foi ,  
Ces raisons , où l'orgueil se fonde ,  
Ne sont point des raisons pour moi :  
Et sans trop me flatter , je croi  
Qu'on peut me séparer de la foule du monde.  
Je veux vous en convaincre ; & , si le Ciel seconde  
Les vœux que mon dépit fera ,  
Vous m'estimerez tant , qu'une charmante brune  
Qu'unit à votre sort une heureuse fortune ,  
Peut-être un jour en grondera.  
Dès que la nouvelle verdure  
Annoncera le retour du Printems ,  
Pour tenter cette belle & galante aventure ,  
Je quitterai ces lieux charmans ,  
Et d'avance je vous assure ,  
Que si pour nous encor votre fière humeur dure ,  
Ce ne sera pas pour long-tems.





LETTRE DE M. DE SENECE,

*Premier Valet-de-Chambre de la Reine,*

A MADAME DESHOULIERES,

*En lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté  
à la Bassette.*

**L**A divine Uranie , en tous lieux estimée ,  
Dont tout Paris est enchanté ,  
Qui partage la renommée  
Par son esprit & sa beauté ;  
Cette Uranie enfin de qui la complaisance  
Eût surpassé mon espérance  
Par un seul regard obligeant ,  
Le premier jour de notre connoissance  
M'a prêté de l'argent.

**J**E puis en mon bonheur prendre entière assurance ;  
Tout soupçon doit être banni ;  
Puisque notre amitié commence  
Par où tant d'autres ont fini.

**BRIGANDAGE** permis , que l'usage autorise ,  
Fier monstre , enfant cruel de l'espoir le plus doux.  
Que vomit la Mer en courroux  
Dans les lagunes de Venise ,  
Bassette , dont la face a l'air si rigoureux ,  
Qui cause le murmure & la plainte commune ,  
C'est toi qui d'un cœur généreux ,  
M'as procuré le secours dangereux.  
Si j'avois été plus heureux ,  
J'aurois eu bien moins de fortune.

ET toi , mon foible esprit , qu'un faux éclat surprend,  
 Pourquoi te fais-tu tant de fête ?  
 Tu vois l'argent que l'on me prête ,  
 Sans voir le cœur que l'on me prend.  
 Vois , malheureux , à quoi m'engagent  
 Ces mortelles bontés , ce secours inhumain ;  
 Vois , que ses yeux la dédommagent  
 Des profusions de sa main.

JE puis facilement lui rendre  
 De quelque argent prêté le secourable prix :  
 Mais ce que ses charmes m'ont pris ,  
 Le puis-je , hélas ! ou le veux-je reprendre ?

ACQUITTONS-nous pourtant de ce prêt obligeant ;  
 Rendons vite argent pour argent ;  
 Et , mettant à ses yeux , par une heureuse adresse ,  
 La reconnoissance en son jour ,  
 Forçons-là , s'il se peut , de nous rendre à son tour  
 Tendresse pour tendresse.

## RÉPONSE A M. DE SENECE.

**S**ONGEZ-vous à ce que vous faites ,  
 Lorsque d'un air aussi doux qu'obligeant ,  
 En me renvoyant mon argent ,  
 Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes ?

BORNEZ votre reconnoissance ;  
 Tout ce que j'ai fait me paroît  
 D'une si petite importance ,  
 Que je n'avois point d'apparence  
 Qu'un cœur, pour un tel soin , à se donner soit prêt :

D'ailleurs je ferois conscience  
De mettre mon argent à si gros intérêt.

UN si foible service à rien ne vous engage ;  
Le rendre est seulement ce que j'ai prétendu.  
N'allez pas vous piquer de grandeur de courage ,  
La générosité n'est plus du bel usage :  
Ce que je vous prêtais , vous me l'avez rendu.  
En ce siècle en doit-on demander d'avantage ?  
Ah ! l'on est plus heureux que sage ,  
Lorsque l'argent prêté n'est pas argent perdu.

GRACE à la probité qui vous est naturelle ,  
On ne court point ce danger avec vous :  
Mais, malgré ce que j'ai vu d'elle ,  
Malgré l'estime mutuelle  
Que la Bassette a fait naître entre nous ,  
Comme il est des filoux de différente espece ,  
Et qu'en amour presque tout est permis ,  
Envain vous vous êtes promis  
D'avoir pour moi tendresse pour tendresse.  
Au seul nom d'amour je frémis :  
Et pour fuir les chagrins qui le suivent sans cesse ,  
Demeurons quitte & bons amis.

### M A D R I G A L.

**A**LCIDON contre sa bergere  
Gagea trois baisers que son chien  
Trouveroit plutôt que le sien  
Un flageolet caché sous la fougere.  
La bergere perdit ; & pour ne point payer ,  
Elle voulut tout employer.  
Mais contre un tendre amant , c'est envain qu'on  
s'obstine.

Si des baisers gagnés par Alcidon ;  
 Le premier fut pure rapine ,  
 Les deux autres furent un don.

---

## É L È G I E. 1679.

**G**ÉNÉREUX Licidas , ami sage & fidelle ,  
 Dont l'esprit est si fort , de qui l'ame est si belle ;  
 Vous de qui la raison ne fait plus de faux pas ,  
 Ah ! qu'il vous est aisé de dire : N'aimez pas.  
 Quand on connoît l'Amour , ses caprices , ses peines ;  
 Quand on sçait , comme vous , ce que présent ses  
       chaînes ,  
 Sage par ses malheurs , on méprise aisément  
 Les douceurs dont il flatte un trop crédule amant.  
 Mais quand on n'a pas fait la triste expérience  
 Des jalouses fureurs , des dépités , de l'absence ;  
 Que pour faire sentir ses redoutables feux ,  
 Il ne paroît suivi que des ris & des jeux ;  
 Qu'un cœur résiste mal à son pouvoir suprême !  
 Que de soins , que d'efforts pour empêcher qu'il  
       n'aime !

Je sçai ce qu'il en coûte ; & peut-être jamais  
 L'Amour n'a contre un cœur émouffé tant de traits.  
 Insensible au plaisir , insensible à la gloire  
 Que promet le succès d'une illustre victoire ,  
 Je ne suis point encor tombée en ces erreurs  
 Qui donnent de vrais maux pour des fausses douceurs :  
 Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire ,  
 Et mon tranquille cœur ne sçait comme on soupire.  
 Il l'ignore , Berger ; mais ne présumez pas  
 Qu'un tendre engagement fût pour lui sans appas  
 Ce cœur que le Ciel fit délicat & sincère ,  
 N'aimeroit que trop bien , si je le laissois faire.  
 Mais , grace aux immortels , une heureuse fierté ,

Sur un si doux penchant , l'a toujours emporté.  
 Sans cesse je me dis qu'une forte tendresse  
 Est , malgré tous nos soins , l'écueil de la sagesse :  
 Je suis tout ce qui plaît , & je sçais m'allarmer  
 Dès que quelqu'un paroît propre à se faire aimer.  
 Comme un subtil poison je regarde l'estime ,  
 Et je crains l'amitié , bien qu'elle soit sans crime.  
 Pour sauver ma vertu de tant d'égaremens ,  
 Je ne veux point d'amis qui puissent être amans :  
 Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite ,  
 Je cherche leurs défauts , j'impose à leur mérite :  
 Rien , pour les ménager , ne me paroît permis ;  
 Et dans tous mes amans , je vois mes ennemis.  
 A l'abri d'une longue & sûre indifférence ,  
 Je jouis d'une paix plus douce qu'on ne pense ;  
 L'esprit libre de soins , & l'ame sans amour ,  
 Dans le sacré vallon je passe tout le jour :  
 J'y cueille avec plaisir cent & cent fleurs nouvelles  
 Qui braveront du tems les atteintes cruelles ;  
 Et pour suivre un penchant que j'ai reçu des Cieux ,  
 Je consacre ces fleurs au plus jeune des Dieux.  
 Par un juste retour , on dit qu'il sçait répandre  
 Sur-tout ce que j'écris un air galant & tendre  
 Il n'ose aller plus loin : & sur la foi d'autrui ,  
 Tantôt je chante pour , & tantôt contre lui.  
 Heureuse , si les maux dont je feins d'être atteinte ,  
 Pour mon timide cœur font toujours une feinte.

---

### CHANSON.

**L**A fierté m'est un foible appui  
 Contre ce que l'Amour inspire.  
 Songeons toujours que tout ce qui respire  
 Est fait pour lui.  
 Quand ce n'est pas d'amour qu'un cœur soupire ,  
 Il soupire d'ennui.

## CHANSON.

**O**N connoît peu l'Amour , lorsqu'on ose assurer  
Qu'avec la jalousie il ne sçauroit durer :  
Loin de le ralentir , tout ce qu'elle conseille  
Ne sert qu'à le rendre plus fort.  
Un peu de jalousie éveille  
Un Amour heureux qui s'endort.

## CÉLIMÈNE.

## E G L O G U E. 1680.

**A**SSISE au bord de la Seine ,  
Sur le penchant d'un côteau ,  
La bergere Célimène  
Laisse paître son troupeau.

IL descend dans la prairie ,  
Sans qu'elle daigne songer  
Que le loup pourra manger  
Sa brebis la plus chérie.

LE souvenir d'un berger ,  
Que la fortune cruelle  
Force à vivre , éloigné d'elle ,  
Dans un climat étranger ,  
Cause la douleur mortelle  
Qui lui fait tout négliger.

TANTÔT , cédant à la force  
De ses amoureux transports ,

Elle grave sur l'écorce  
Des arbrisseaux de ces bords :  
Puisse durer , puisse croître  
L'ardeur de mon jeune amant ,  
Comme feront sur ce hêtre  
Ces marques de mon tourment !

TANTÔT , mêlant sur le sable  
Le nom d'Achante & le sien ,  
Elle trouve insupportable  
Qu'un Zéphir impitoyable ,  
En passant , n'en laisse rien.

QUELLE cruelle aventure ,  
Dit-elle avec un soupir ,  
Si ce que fait le Zéphir  
M'est un véritable augure ,  
Que de si tendres amours  
Ne dureront pas toujours !

JE briserois la musette  
Que me laissa l'imposteur ;  
Et du fer de ma houlette  
Je me percerois le cœur.

A CES mots elle repasse ,  
Dans son esprit allarmé ,  
L'air , les traits, l'esprit, la grace  
De ce berger trop aimé.

LES oiseaux de ce bocage  
Se taisent pour écouter  
Ce qu'ils entendent chanter  
Du beau berger qui l'engage :  
Ils voudroient le répéter ;  
Mais leur plus tendre ramage  
Ne la sçauroit imiter.

JAMAIS cette triste amante  
Ne voit sur l'herbe naissante  
Folâtrer d'heureux amans ,  
Qu'elle ne se représente  
Combien l'absence d'Achante  
Lui vole de doux momens.

JAMAIS des bergers ne viennent  
De ces bords délicieux  
Où les Destins le retiennent ,  
Que son amour curieux  
Ne s'informe si ces lieux  
Ont des Nymphes assez belles  
Pour faire des infidelles.

ENFIN , mille fois le jour ,  
Elle veut , elle appréhende  
Tout ce que craint & demande  
Le plus violent amour.

QU'ON doit plaindre une bergere  
Si facile à s'allarmer !  
Pourquoi du plaisir d'aimer  
Faut-il se faire une affaire ?  
Quels bergers en font autant  
Dans l'ingrat siècle où nous sommes ?  
Achante , qu'elle aime tant ,  
Est peut-être un inconstant  
Comme tous les autres hommes.





## CHANSON.

**D**U charmant berger que j'adore  
Un fort cruel menace les beaux jours.  
Ruisseaux , vous le sçavez ; & vous coulez toujours :  
Rossignols , vous chantez en core !  
Taisez-vous ; arrêtez votre cours.  
Du charmant berger que j'adore  
Un fort cruel menace les beaux jours.

## STANCES.

**D**IEUX ! qu'est-ce que je sens d'inquiet & de tendre ?  
Me ferois-je laissé charmer !  
Hélas ! je n'en sçai rien ; je voudrois bien l'apprendre,  
Et je n'ose m'en informer.

D'UN charmant souvenir je suis toute occupée ;  
Ah ! mon destin n'est plus douteux.  
Mon cœur , vous soupirez , où je suis fort trompée ,  
Comme fait un cœur amoureux.

VOUS cédez à Tircis sans faire résistance ,  
Vous qu'on a vu plus d'une fois  
Traiter impunément avec indifférence  
Tout ce qu'on a vu sous mes loix.

POURQUOI m'en étonner ? Tircis est plus aimable  
Que tout ce qu'on voit ici bas ;  
Et je ne sens que trop qu'il est plus redoutable  
Pour qui craint un tendre embarras.

DISSIMULONS du moins ces cruelles allarmes.

Mais quand ce berger plein d'ardeur  
Pouffera des soupirs , ou répandra des larmes ,  
Mes yeux , vous trahirez mon cœur.

Vous irez découvrir le tourment qui me presse ,  
Et , par un regard languissant ,  
Vous direz à Tirsis combien je m'intéresse  
Pour toutes les peines qu'il sent.

OUI , de tout mon repos vous avouerez la perte.  
Mais , dussent croître mes soucis ,  
Mes yeux , pour vous punir de l'avoir découvert ,  
Vous ne verrez jamais Tirsis.

### A I R.

**A**IMABLES habitans de ce naissant feuillage ,  
Qui semble fait exprès pour cacher vos amours ;  
Rossignols , dont le doux ramage  
Aux douceurs du sommeil m'arrache tous les jours ,  
Que votre chant est tendre !  
Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer ?  
Mais , hélas ! n'est-il point dangereux de l'entendre  
Quand on ne veut plus rien aimer ?

### E P I T R E C H A G R I N E

A MADemoiselle \* \* \* \*.

**Q**UEL espoir vous séduit ? quelle gloire vous tente ?  
Quel caprice ? à quoi pensez-vous ?  
Vous voulez devenir sçavante.

Hélas ! du bel esprit sçavez-vous les dégoûts ?  
Ce nom jadis si beau , si révééré de tous ,  
N'a plus rien , aimable Amarante ,  
Ni d'honorable , ni de doux.

SI-TÔT que , par la voix commune ,  
De ce titre odieux on se trouve chargé ,  
De toutes les vertus n'en manquât-il pas une ,  
Suffit qu'en bel esprit on vous ait érigé ,  
Pour ne pouvoir prétendre à la moindre fortune.

JE sçai bien que le Ciel a sçu vous départir  
Ce qui soutient l'éclat d'une illustre naissance ;  
Que sans espoir de récompense  
Vous ne travaillerez que pour vous divertir.  
C'est un malheur de moins ; mais il en est tant d'autres  
Dont on ne se peut garantir ,  
Que je vous verrai repentir  
D'avoir moins écouté mes raisons que les vôtres.  
Pourrez-vous toujours voir votre cabinet plein  
Et de Pédans & de Poëtes ,  
Qui vous fatigueront , avec un front serein ,  
Des sottises qu'ils auront faites ?

POURREZ-VOUS supporter qu'un fat de qualité ,  
Qui sçait à peine lire , & qu'un caprice guide ,  
De tous vos ouvrages décide ?  
Un esprit de malignité  
Dans le monde a sçu se répandre :  
On achete un bon livre , afin de s'en moquer.  
C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.  
Personne ne lit pour apprendre ;  
On ne lit que pour critiquer.

VOUS riez : vous croyez ma frayeur chimérique.  
L'amour-propre vous dit tout-bas ,

Que je vous fais grand tort , que vous ne devez pas  
Du plus rude Censeur redouter la critique.

Hé bien ! considérez que , dans chaque maison  
Où vous aura conduit un importun usage ,  
Dès qu'un Laquais aura prononcé votre nom :

C'est un bel esprit , dira-t-on ,  
Changeons de voix & de langage.

Alors , sur un précieux ton ,

Des plus grands mots faisant un assemblage ;

On ne vous parlera que d'Ouvrages nouveaux :

On vous demandera ce qu'il faut qu'on en pense ;

En face , on vous dira que les vôtres sont beaux ;

Et l'on poussera l'imprudence

Jusques à vous presser d'en dire des morceaux.

Si tout votre discours n'est obscur , emphatique ,

On se dira tout bas : c'est-là ce bel esprit ?

Tout comme un autre elle s'explique ;

On entend tout ce qu'elle dit.

IREZ-VOUS voir jouer une pièce nouvelle ?

Il faudra pour l'Auteur être pleine d'égards.

Il expliquera tout , mines , gestes , regards :

Et , si sa pièce n'est point belle ,

Il vous imputera tout ce qu'on dira d'elle :

Et de sa colère immortelle

Il vous faudra courir tous les hazards.

MAIS , me répondrez-vous , fortiez d'inquiétude ;

Ne prenez point pour moi d'inutiles frayeurs :

Je me déroberai sans peine à ces malheurs ,

En évitant la folle multitude.

IL est vrai ; mais comment pourrez-vous éviter

Les chagrins qu'à la Cour le bel esprit attire ?

Vous ne voulez point la quitter.

Cependant , l'air qu'on y respire ,

Est mortel pour les gens qui se mêlent d'écrire.

A rêver dans un coin on se trouve réduit.

Ce n'est point un conte pour rire.

Dès que la renommée aura semé le bruit

Que vous sçavez toucher la lyre ,

Hommes , femmes , tout vous craindra :

Hommes , femmes , tout vous fuira :

Parce qu'ils ne sçauront en mille ans que vous dire.

ILS ont là-dessus des travers

Qui ne peuvent souffrir d'excuses :

Ils pensent , quand on a commerce avec les Muses ,

Qu'on ne sçait faire que des vers.

CE que prête la Fable à la haute éloquence ,

Ce que l'Histoire a consacré ,

Ne vaut jamais rien à leur gré :

Ce qu'on sçait plus qu'eux les offense.

ON diroit , à les voir , de l'air présomptueux

Dont ils s'empressent pour entendre

Des vers qu'on ne lit point pour eux ,

Qu'à décider de tout ils ont droit de prétendre.

Sur ce dehors trompeur on ne doit point compter :

Bien souvent , sans les écouter ,

Plus souvent sans y rien comprendre ,

On les voit les blâmer , on les voit les défendre.

Quelques faux brillans bien placés ,

Toute la pièce est admirable.

Un mot leur déplaît ; c'est assez :

Toute la pièce est détestable.

DANS la débauche & dans le jeu nourris ,

On les voit avec même audace

Parler & d'Homere & d'Horace ,

Comparer leurs divins écrits ;

Confondre leurs beautés , leurs tours , leurs caractères ,

Si connus & si différens :

Traiter des Ouvrages si grands  
 De badinages, de chimères ;  
 Et , cruels ennemis des langues étrangères ,  
 Etre orgueilleux d'être ignorans.

QUELQUES Seigneurs restés d'une Cour plus galante,  
 Et moins dure aux Auteurs que celle d'aujourd'hui ,  
 Sont encore , il est vrai , le généreux appui  
 De la science étonnée & mourante.  
 Mais pour combien de tems aurez-vous leur secours ,  
 Hélas ! j'en pâlis , j'en frissonne :  
 Les trois fatales Sœurs , qui n'épargnent personne ,  
 Sont prêtes à couper la trame de leurs jours.

QUE ferez-vous alors ? Vous rougirez , sans doute ,  
 De tout l'esprit que vous aurez.  
 Amarante , vous chanterez  
 Sans que personne vous écoute.

PLUS d'un exemple vous répond  
 Des malheurs dont ici je vous ai menacée :  
 Le savoir nuit à tout ; la mode en est passée :  
 On croit qu'un bel esprit ne sauroit être bon.  
 De tant de vérités conservez la mémoire :  
 Qu'elles servent à vaincre un aveugle desir.

Ne cherchez plus une frivole gloire  
 Qui cause tant de peine & si peu de plaisir.  
 Je la connois , & vous pouvez m'en croire :  
 Jamais dans Hypocrène on ne m'auroit vu boire ,  
 Si le Ciel m'eût laissée en pouvoir de choisir :  
 Mais , hélas ! de son sort personne n'est le maître.  
 Le penchant de nos cœurs est toujours violent.  
 J'ai sçu faire des vers avant que de connoître  
 Les chagrins attachés à ce maudit talent.

Vous que le Ciel n'a point fait naître  
 Avec ce talent que je hais ,  
 Croyez-en mes conseils , ne l'acquérez jamais.

## É G L O G U E.

I R I S. 1680.

**L**A terre fatiguée , impuissante , inutile ,  
 Préparoit à l'Hiver un triomphe facile ;  
 Le Soleil sans éclat précipitant son cours ,  
 Rendoit déjà les nuits plus longues que les jours ,  
 Quand la Bergere Iris <sup>1</sup>, de mille appas ornée ,  
 Et , malgré tant d'appas , Amante infortunée ,  
 Regardant les buissons à demi-dépouillés ;  
 Vous , que mes pleurs , dit-elle , ont tant de fois  
     monillés ,  
 De l'Automne en courroux ressentez les outrages ;  
 Tombez , feuilles ; tombez ; vous dont les noirs om-  
     brages  
 Des plaisirs de Tircis faisoient la sûreté ,  
 Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.

**L**IEUX toujours opposés au bonheur de ma vie ,  
 C'est ici qu'à l'Amour je me suis asservie.  
 Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses loix :  
 Ici j'ai soupiré pour la première fois :  
 Mais tandis que pour lui je craignois mes foiblesses ,  
 Il appelloit son chien , l'accabloit de caresses :  
 Du désordre où j'étois loin de se prévaloir ,  
 Le cruel ne vit rien , ou ne voulut rien voir.  
 Il loua mes moutons , mon habit , ma houlette :  
 Il m'offrit de chanter un air sur ma musette :  
 Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant ,  
 Pour reprendre sa force , un troupeau languissant ;  
 Ce que fait le Soleil des brouillards qu'il attire.  
 N'avoit-il rien , hélas ! de plus doux à me dire ?

DEPUIS ce jour fatal , que n'ai-je point souffert ?  
 L'absence , la raison , l'orgueil , rien ne me sert.  
 J'ai de nos vieux Pasteurs consulté le plus sage ;  
 J'ai mis tous ses conseils vainement en usage :  
 De victimes , d'encens , j'ai fatigué les Dieux :  
 J'ai sur d'autres Bergers souvent tourné les yeux :  
 Mais , ni le jeune Atis , ni le tendre Philène ,  
 Les délices , l'honneur des rives de la Seine ,  
 Dont le front fut cent fois de Mirthes couronné ,  
 Sçavans en l'art de vaincre un courage obstiné ,  
 Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconstante ,  
 N'ont pû rompre un moment le charme qui m'enchanté  
 Encor serois-je heureuse en ce honteux lien ,  
 Si , ne pouvant m'aimer , mon Berger n'aimoit rien.  
 Mais il aime à mes yeux une beauté commune.  
 A posséder son cœur il borne sa fortune :  
 C'est pour elle qu'il perd le soin de ses troupeaux ; }  
 Pour elle seulement résonnent ses pipeaux ;  
 Et loin de se lasser des faveurs qu'il a d'elle ,  
 Sa tendresse en reprend une force nouvelle.

BOCAGES , de leurs feux uniques confidens ;  
 Bocages , que je hais , vous sçavez si je ments :  
 Depuis que les beaux jours , à moi seule funestes ,  
 D'un long & triste Hiver eurent chassé les restes  
 Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés ,  
 Quels jours ont-ils passés dans ces lieux écartés ?  
 Que n'y reprochiez-vous à l'ingrat que j'adore ,  
 Que , malgré ses froideurs , hélas ! je l'aime encore ?  
 Que ne lui peigniez-vous ces mouvemens confus ,  
 Ces tourmens , ces transports que vous avez tant vus ?  
 Que ne lui disiez-vous , pour tenter sa tendresse ,  
 Que je sçai mieux aimer que lui , que sa Maîtresse ?  
 Mais ma raison s'égare : ah ! quels soins , quels secours  
 Dois-je attendre de vous qui servez leurs amours ?  
 Les Dieux à mes malheurs seront plus secourables.  
 L'Hiver aura pour moi des rigueurs favorables.



Il approche , & déjà les fougueux aquilons ,  
 Par leur souffle glacé , désolent nos vallons.  
 La neige , qui bien-tôt couvrira la prairie ,  
 Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie ;  
 Et l'on ne verra plus , sous votre ombrage , assis ,  
 Ni l'heureuse Daphné , ni l'amoureux Tircis.

MAIS hélas ! quel espoir me flâte & me console ?  
 Avec rapidité le tems fuit & s'envole ;  
 Et bien-tôt le Printems , à mon ame odieux ,  
 Ramenera Tircis & Daphné dans ces lieux ,  
 Feuilles , vous reviendrez ; vous rendrez ces bois  
     sombres ,  
 Ils s'aimeront encor sous vos perfides ombres ;  
 Et mes vives douleurs , & mes transports jaloux ,  
 Pour mon ingrat Amant renaîtront avec vous.

## CHANSON.

**S**OYONS toujours inexorables :  
 Un Amant bien traité se rend insupportable ;  
 Il néglige l'objet dont son cœur est charmé ;  
 De tous les petits soins il devient incapable :  
     Un Amant sûr d'être aimé ,  
     Cesse toujours d'être aimable.

Si l'Amour est inévitable ;  
 S'il faut , pour un Berger , brûler d'un feu semblable  
 A celui dont son cœur nous paroît consumé ,  
 Par de feintes rigueurs rendons-le misérable :  
     Un Amant sûr d'être aimé ,  
     Cesse toujours d'être aimable.

## ODE A CLIMENE.

**N**E pourra-t-on vous contraindre  
A quitter de tristes lieux :  
Faudra-t-il toujours se plaindre  
De ne point voir vos beaux yeux.

ENCOR quand les fleurs nouvelles  
Naissent par-tout sous les pas ;  
Quand toutes les nuits sont belles ,  
La campagne a des appas.

MAIS quand l'Hiver la désole ,  
Qu'on ne peut se promener ;  
Climène , il faut être folle  
Pour ne pas l'abandonner.

DE ce qui vous y peut plaire ,  
Daignez nous entretenir :  
Je ne vois qu'une chimère  
Qui vous y peut retenir.

OUI , j'ai deviné , sans doute ,  
D'où vient un si long séjour :  
Votre jeune cœur redoute  
Un mal qu'on appelle Amour.

VOUS croyez qu'on ne le gagne  
Qu'au milieu des jeux , des ris :  
Il se prend à la campagne ,  
Comme il se prend à Paris.

ON fait bien quand on évite.

Une tendre passion ;  
 Mais , hélas ! en est-on quitte  
 En fuyant l'occasion ?

Non , c'est en vain qu'on s'assûre  
 Contre ce qu'on peut prévoir :  
 Une bisarre aventure  
 Met un cœur sous son pouvoir.

CETTE solitude affreuse ,  
 Où vous passez vos beaux jours ,  
 Est souvent plus dangereuse  
 Que les plus superbes Cours.

VOTRE désert est sauvage :  
 Dans un plus sauvage encor  
 Angélique fière & sage  
 Rencontra le beau Médor.

Quittez donc des champs stériles ,  
 Pour vous garder , impuissans :  
 Venez , de feux inutiles ,  
 Faire brûler mille Amans.

NE redoutez point le piège  
 Qu'ils tendront à votre cœur :  
 De tous les forts qu'on assiège  
 On n'est pas toujours vainqueur.

LA sagesse la plus frêle  
 Avec le plus beau Berger ,  
 Si le destin ne s'en mêle  
 Ne court pas un grand danger.

Vous ne voudrez pas en croire  
 Tout ce qu'on vous en dira ;  
 Mais écoutez une Histoire  
 Qui vous persuadera.

J'ALLOIS cacher ma tristesse  
Dans ces aimables déserts ,  
Où , pour sa tendre Maîtresse ,  
Desportes faisoit des Vers.

JE m'étois assise à peine  
Dans le plus sombre du bois ,  
Quand j'ouïs du beau Philène  
Et les soupirs & la voix.

SEUL aux pieds d'une Bergere  
Qui rioit de son fouci ,  
Cet Amant tendre & sincère ,  
Tout en pleurs parloit ainsi :

AVEC quelle indifférence  
Passez-vous vos plus beaux jours !  
Iris dans cette indolence  
Demeurerez-vous toujours !

NON , vous deviendrez sensible :  
Ce cœur , ce superbe cœur  
A l'Amour inaccessible ,  
Sentira sa vive ardeur.

QUELQU'UN est né pour vous plaire ;  
Rien ne vous en sauvera :  
Ce que je ne pourrai faire  
Un plus heureux le fera.

TOUT aime dans la nature :  
Dans le barbare séjour  
Où règne l'àpre froidure ,  
On sent les feux de l'Amour.

LE tems , d'une aîle légère ,

Emportera loin de vous  
Cette beauté passagère  
Dont les charmes sont si doux.

LORS d'une vaine sagesse  
Reconnoissant les abus ,  
Vous prendrez de la tendresse ,  
Et vous n'en donnerez plus.

EN tout tems l'Amour nous dompte ;  
On régle envain ses désirs :  
Vous aurez , à votre honte ,  
Ses peines sans ses plaisirs.

CRAIGNEZ sa juste colére ,  
Et , par un doux repentir ,  
Epargnez-vous , ma Bergere ,  
Les maux qu'il me fait sentir.

AIMEZ un Amant fidèle ,  
Quoiqu'en dise la raison :  
Jeune Iris , tant qu'on est belle ,  
Elle n'est pas de saison.

CONTRE un Amant qui sçait plaire  
Elle perd toujours son tems :  
Croyez-moi ; faites-la taire  
Encore quinze ou vingt ans.

METTEZ votre cœur en proie  
Aux amoureuses langueurs :  
Il n'est de solide joie  
Que dans l'union des cœurs.

AINSI , d'un air agréable ,  
Philéne , ce beau berger  
Aux belles si redoutable ,  
La pressoit de s'engager.

## Œ U V R E S.

LES Oiseaux, le doux Zéphire,  
Et les Echos d'alentour,  
Comme lui, sembloient lui dire :  
Rien n'est si doux que l'Amour.

MAIS le cœur de l'inhumaine  
Se taisoit obstinément-  
Quand le cœur se tait, Climène,  
Tout parle inutilement.

## M A D R I G A L.

QUE la fin d'une tendre ardeur  
Laisse de vuide dans la vie !  
Rien remplace-t-il le bonheur  
Dont la douce union des Amans est suivie ?  
Non, il n'appartient qu'à l'Amour  
De mettre les Mortels au comble de la joie.  
A ses brûlans transports, lorsqu'on n'est plus en  
proie,  
Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour ?

## B A L A D E.

DANS ce hameux je vois de toutes parts  
De beaux atours mainte fillette ornée :  
Je gagerois que quelque jeune Gars  
Avec Catin unit sa destinée ;  
Elle a l'œil doux ; elle a les traits mignards,  
L'air gracieux, l'humeur point oblinée ;  
Mais grand défaut gâte tous ses attraits :  
Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,  
L'Amour languit sans Bacchus & Cérés.

DE doux propos & d'amoureux regards  
 On ne sçauroit vivre toute l'année.  
 Jeunes maris deviennent tôt vieillards.  
 Quand leur convient jeûner chaque journée,  
 Soucis pressans chassent pensers gaillards.  
 Tendresse alors est en bref terminée :  
 S'il en paroît ce n'est qu'ad honorés.  
 Par maints grands Clercs l'affaire examinée ,  
 L'Amour languit sans Bacchus & Cérés.

L'ATRE entouré d'un tas d'enfans criards ,  
 De créanciers la porte environnée ,  
 D'un triste hymen tous les autres hazards.  
 Font endurer peine d'ame damnée ,  
 Et donnent joie aux voisins babillards.  
 Mirthes dont sur la tête couronnée  
 Voir on voudroit transformer en cyprés.  
 D'un tel desir point ne suis étonnée ,  
 L'Amour languit sans Bacchus & Cérés.

## E N V O I.

**V**OUS qui d'Amour suivez les étendards ,  
 Point ne croyez cauteleux papelards ,  
 Disans : Beauté suffit pour l'Hyménée.  
 Si vous voulez en tout faire florès ,  
 Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :  
 L'Amour languit sans Bacchus & Cérés.

## B A L A D E A I R I S.

**I**L est saison de causer près du feu.  
 Le blond Phœbus , chère Iris , se retire :  
 L'Aquilon souffle ; & d'un commun aveu ,  
 Point n'est ma chambre exposée à son ire :

Viens-y souper : j'ai du Muscat charmant ;  
 Quand je te vois ma tendresse s'éveille ,  
 Désirerois être homme en ce moment ,  
 Ou quand ta voix se mêle follement  
 Au doux glou glou que fait une bouteille.

EN dévorant Carpe de Seine au bleu ,  
 De sottes gens à l'aise pourront rire ;  
 Trop bien sçavons qu'il n'en est pas pour peu :  
 Plaisante & longue en sera la satire.  
 Nous chercherons un nouvel enjouement ,  
 Un nouveau feu dans le jus de la treille :  
 C'est un secours contre plus d'un tourment.  
 Il n'en est point qui ne cède aisément  
 Au doux glou glou que fait une bouteille.

LE verre en main je prétends faire un vœu ,  
 Dont nul mortel ne me fera dédire :  
 C'est de braver , ceci n'est point un jeu ,  
 Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire.  
 Les repentirs suivent l'engagement.  
 N'écoutons point ce que le cœur conseille :  
 Ne préférons , pour vivre heureusement ,  
 Ni les soupirs , ni les soins d'un Amant ,  
 Au doux glou glou que fait une bouteille.

## E N V O I.

C RUEL Amour , j'en fais ici serment ,  
 Si tu me mets un jour puce à l'oreille ,  
 Je veux jamais ne trouver d'agrément ,  
 Au doux glou glou que fait une bouteille.





## A I R.

**I**RIS sur la fougere ,  
 Dans un pressant danger ,  
 A son téméraire Berger  
 Disoit tout en colere :  
 Qu'est devenu , Tircis , cet air respectueux  
 Qui d'un parfait Amant est le vrai caractère ?  
 Entre deux cœurs , dit-il , brûlés des mêmes feux ;  
 Il est certains momens heureux ,  
 Où , ma Bergere ,  
 Il ne faut qu'être amoureux.

## RONDEAU A M. L'ABBÉ\*\*\*.

*Qui lui avoit écrit , qu'il n'y avoit rien de si triste  
 qu'une extrême veille.*

**F**LEUR de vingt ans tient lieu de toute chose :  
 Si sort vouloit , lui qui de tout dispose ,  
 Pour vos péchés un peu me rajeunir ,  
 Prélat futur , je sçaurois vous punir  
 De tous les maux où votre avis m'expose.

POINT ne craignez telle métamorphose ;  
 Trop bien sçavez que , quoiqu'on se propose ,  
 On tâche envain à faire revenir  
 Fleur de vingt ans.

Quel sérieux ! diroit-on pas qu'on n'ose  
 Rire avec vous ? Envain votre air impose ;  
 Nous sçavons bien à quoi nous en tenir.  
 Tout en disant , Dieu veuille vous bénir :

Vous cueillerez , beau Sire , à porte close ,  
Fleur de vingt ans.

---

## L' H I V E R.

## I D Y L L E.

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

**L'**HIVER , suivi des vents , des frimats , des ora-  
ges ,  
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.  
Il a déjà ravi , par de cruels outrages ,  
Ce que la Terre avoit d'attraits.  
Quelles douloureuses images  
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit !  
Hélas ! ces prés sans fleurs , ces arbres sans feuillages ,  
Ces ruisseaux glacés , tout nous dit :  
Le tems fera chez vous de semblables ravages.  
Comme la terre nous gardons  
Jusqu'au milieu de l'Automne  
Quelques-uns des appas que le Printems nous donne :  
L'Hiver vient-il ? nous les perdons.  
Pouvoir , trésors , grandeurs , n'en exemptent per-  
sonne :  
On se déguise envain ces tristes vérités ;  
Les terreurs , les infirmités ,  
De la froide vieillesse ordinaires compagnes ,  
Font sur nous ce que font les Autans irrités ,  
Et la neige sur les campagnes.  
Encor , si , comme les Hivers  
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts ,  
L'âge nous dépouilloit des passions cruelles ,  
Plus fortes à dompter que ne le sont les flots ;  
Nous goûterions un doux repos  
Qu'on ne peut trouver avec elles.  
Mais , nous avons beau voir détruire par le tems

La plus forte santé, les plus vifs agrémens ;  
 Nous conservons toujours nos premières foiblesses.  
 L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,  
 De la fortune encore écoute les promesses ;  
 L'avare, en expirant, regrette moins le jour

Que ses inutiles richesses :

Et qui jeune a donné tout son tems à l'Amour,  
 Un pied dans le tombeau veut encore des Maîtresses.  
 Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,  
 Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.

Pour être heureux, pour être sage,  
 Il faut sçavoir donner un frein à ses desirs.

Mieux qu'un autre, sage Timandre,  
 De cet illustre effort vous connoissez le prix.

Vous, en qui la Nature a joint une ame tendre  
 Avec un des plus beaux esprits ;

Vous, qui dans la saison des graces & des ris,  
 Loin d'éviter l'amour, faisiez gloire d'en prendre ;

Et qui, par effort de raison,  
 Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude,

Avant que l'arrière saison

Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.

A M A D A M E \* \* \*

S O N G E.

**L**Es ombres blanchissoient, & la naissante Aurore  
 Annonçoit dans ces lieux le retour du Soleil,

Lorsque dans les bras du sommeil,  
 Malgré des soins cuisans je languissois encore,

A la merci de ces vaines erreurs  
 Dont il sçait ébranler le plus ferme courage,  
 Dont il sçait enchanter les plus vives douleurs.  
 De toute ma raison ayant perdu l'usage,  
 Je croyois être, Iris, dans un sombre bocage,

Où les Rossignols tour à tour  
Sembloient me dire en leur langage.  
Vous résistez envain au pouvoir de l'Amour ;  
Tôt ou tard ce Dieu nous engage.  
Ah ! dépêchez-vous de choisir.  
J'écoutois ce tendre ramage  
Avec un assez grand plaisir ,  
Quand un certain oiseau plus beau que tous les autres ,  
Sur des myrthes fleuris commença de chanter.  
Doux Rossignols , sa voix l'emporta sur les vôtres ;  
Je vous quittai pour l'écouter.  
Dieux ! qu'elle me parut belle !  
Qu'elle s'exprimoit tendrement !  
Sa maniere étoit nouvelle ,  
Et l'on rencontroit en elle  
Je ne sçai quel agrément  
Qui plaisoit infiniment.  
Pour avoir plus long-tems le plaisir de l'entendre ,  
Voyant que , sans s'effaroucher ,  
Cet agréable oiseau se laissoit approcher ,  
J'avançaï la main pour le prendre.  
Je le tenois déjà quand je ne sçai quel bruit  
Nous effraya tous deux ; l'aimable oiseau s'enfuit.  
Dans les bois après lui j'ai couru transportée ,  
Et , par une route écartée ,  
Je suivois son vol avec soin ,  
Soit hazard , soit adresse ,  
Malgré ma délicatesse ,  
Dieux ! qu'il me fit aller loin !  
Enfin n'en pouvant plus , il se rend , je l'attrape ,  
Comme j'en avois eu dessein ;  
Et , folle que je suis , j'ai si peur qu'il n'échappe ,  
Que je l'enferme dans mon sein.  
O déplorable aventure !  
Ce malicieux oiseau ,  
Qui m'avoit paru si beau ,  
Change aussi-tôt de figure :

Devient un affreux serpent ;

Et du venin qu'il répand

Mon cœur fait sa nourriture.

Ainsi , loin de goûter les plaisirs innocens

Dont sa trompeuse voix avoit flatté mes sens ,

Je souffrois de cruels supplices.

Le traître n'avoit plus sa première douceur ,

Et , selon ses divers caprices ,

Il troubloit ma raison & déchiroit mon cœur.

Par des commencemens si rudes ,

Voyant que les plaisirs que je devois avoir

Se changeoient en inquiétudes ;

Renonçant tout d'un coup au chimérique espoir

Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce ,

D'un dépit plein de fureur

J'emprantai toute la force ,

Et j'étouffai l'imposteur.

## CHANSON

*Sur Monsieur l'Abbé TESTU.*

**L'**AVENTURE est trop ridicule ,

Pour ne la pas faire sçavoir ;

Il offroit à Dame incrédule

Sa chandelle , & la faisoit voir.

Sans s'émouvoir , sans s'émouvoir ,

La folette tira sa mule ,

Et la fit servir d'éteignoir.

Au lieu de venger cette injure ,

Les Amours , à malice enclins ,

Rioient entr'eux de l'aventure

Du Doyen des Abbés blondins.

Ces Dieux badins , ces Dieux badins ;

Se disoient : Vois-tu la coëffure  
Qu'on a mise au Dieu des Jardins.

*IDYLLE SUR LA NAISSANCE*  
DE LOUIS DUC DE BOURGOGNE,  
PETIT-FILS DE LOUIS XIV.

1682.

**L'**AMOUR, pressé d'une douleur amère,  
Eteint son flambeau, rompt ses traits,  
Et par le Stix jure à sa mere  
Qu'il ne s'apaisera jamais.  
Tout se ressent de sa colere :  
Déjà les oiseaux dans les bois  
Ne font plus entendre leurs voix,  
Et déjà le Berger néglige sa Bergere.  
Ce matin, les Jeux & les ris,  
De l'Amour les seuls Favoris,  
M'ont découvert ce qui le désespère ;  
Voici ce qu'ils m'en ont appris :  
Un divin Enfant vient de naître,  
M'ont-ils dit, à qui les Mortels  
Avec empressement élèvent des Autels,  
Et pour qui, sans regret, nous quittons notre Maître.  
Si l'Amour est jaloux des honneurs qu'on lui rend,  
Il l'est encor plus de ses charmes :  
Envain, pour effuyer ses larmes,  
Vénus sur ses genoux le prend,  
Lui fait honte de ses foiblesses ;  
Et quand par de tendres caresses  
Elle croit l'avoir adouci,  
D'un ton plus ferme elle lui parle ainsi :  
Vous avez fourni de matiere

Au malheur dont vous vous plaignez ;  
 L'aimable Enfant que vous craignez ,  
 Sans vous n'eût point vu la lumière :  
 Mais consolez-vous-en : lui qui vous rend jaloux ,  
 Un jour soumis à votre empire ,  
 Quoi que la gloire en puisse dire ,  
 Fera de vos plaisirs son bonheur le plus doux.  
 Reprenez donc votre arc ; quoi , mon fils , seriez-  
 vous

Aux ordres des Destins rebelle ?  
 Songez que vous devez vos soins à l'Univers ,  
 Que par vous tout se renouvelle ;  
 Que dans le vaste sein des Mers ,  
 Que sur la Terre & dans les Airs ,  
 La Nature à son aide en tout tems vous appelle.  
 Ah ! s'écria l'Amour , je veux me venger d'elle ;  
 Contre elle , avec raison , je me sens animé :  
 Avec de trop grands soins cette ingrata a formé  
 Cet Enfant , ce Rival de ma gloire immortelle.  
 Concevez-vous quelle est ma douleur , mon effroi ?  
 Il est déjà beau comme moi.

Mais , jusqu'où les Mortels portent-ils l'insolence ?  
 Sans respecter mon pouvoir ni mon rang ,  
 On ose comparer son sang avec mon sang :  
 On fait plus ; sur le mien il a la préférence.  
 On ne craint point pour lui la céleste vengeance ;  
 Il a dans son Ayeul un trop puissant appui ;  
 Quel Dieu pour la valeur , quel Dieu pour la prudence ,  
 Pourroit avec Louts disputer aujourd'hui ?  
 Depuis qu'il fut donné pour le bien de la France ,  
 On n'a plus adoré que lui.

De l'Univers , il régle la fortune ,  
 Par un prodige il est tout à la fois  
 Mars , Apollon , Jupiter & Neptune :  
 Ses bontés , ses soins , ses exploits ,  
 Font la félicité commune.

Au-delà de lui-même il porte son bonheur

A son auguste Fils lui-même sert de guide ;  
 On voit ce Fils brûler d'une héroïque ardeur ,  
     Et de gloire en tout tems avide ,  
     Dans le sein même de la Paix ,  
 Aux frivoles plaisirs ne s'arrêter jamais .  
 Il se plaît à la chasse , image de la guerre ;  
 Il se plaît à dompter d'indomptables chevaux ,  
 En attendant le jour qu'armé de son tonnerre ,  
 Louis , en triomphant du reste de la Terre ,  
 Fournisse à sa valeur de plus nobles travaux .  
 Bien que de la beauté vous soyez la Déesse ,  
 Vous ne lui causeriez ni transports , ni desirs .  
 Heureux & digne Epoux d'une jeune Princesse ,  
     Qui mérite tous ses soupirs ,  
 Il ne daigne tourner ses regards sur les autres .  
 A ses charmes aussi , quels charmes sont égaux ?  
     Elle a les yeux aussi doux que les vôtres ,  
     Et n'a pas un de vos défauts ,  
     Vénus alors rougit de honte ,  
 Et lançant sur son Fils des regards enflammés .  
     Quoi donc , dit-elle , à votre compte  
     Une Mortelle me surmonte ?  
 Eh bien , l'illustre Enfant , dont vous vous allarmez ,  
     Près de moi tiendra votre place .  
 Je veux ( & le Destin ne m'en dédira pas , )  
     Que , quoiqu'il dise ou quoi qu'il fasse ,  
 On y trouve toujours une nouvelle grace :  
 Toutes vont par mon ordre accompagner ses pas .  
     L'Amour tremble à cette menace ;  
 Il veut flatter Vénus ; mais Vénus à ces mots  
 Se jette dans son char , & vole vers Paphos .  
 Dans son cœur la colere & la honte s'assemble .  
 Le chagrin de l'Amour s'accroît par ce courrou :  
     Et comme le chagrin & nous  
     Ne pouvons demeurer ensemble ,  
 Nous avons résolu d'abandonner l'Amour  
     Pour venir faire notre cour



Au beau Prince qui lui ressemble.

Voilà ce que les Ris & les Jeux m'ont conté.  
Ce Prince est si charmant qu'on les en peut bien croire.  
L'Amour est aujourd'hui jaloux de sa beauté ;  
Un jour viendra que Mars le fera de sa gloire.  
Puisse-t-il , toujours grand , être toujours heureux.  
Puisse le juste Ciel accorder à nos vœux  
Pour lui de nombreuses années.  
Qu'il passe des Héros les exploits inouïs ,  
Et qu'un jour , s'il se peut , ses grandes destinées  
Egalent celles de LOUIS.

## MADRIGAL.

**T**YRAN dont tout se plaint , Tyran que tout adore,  
Amour , impitoyable Amour ,  
Donne quelque relâche au mal qui me dévore  
Et la nuit & le jour.  
Fais , pour me soulager , que mon aimable Alcandre  
Deviennne un peu plus tendre ;  
Va porter dans son sein cette bouillante ardeur ,  
Ces violens transports , cette langueur extrême  
Dont tu remplis mon triste cœur  
Depuis l'heureux moment qu'il aime.  
Ne crains pas que tes soins soient mal récompensés :  
Mon Alcandre connoît ta puissance suprême.  
Il aime ; mais , hélas ! il n'aime pas assez.

## BALADE A M. DE POINTY,

*Commandant une Galiote nommée la Cruelle , au  
Bombardement d'Alger. 1683.*

**P**REUX Chevalier , sage & de bon alloi ,  
Dejà sçavions par dame Renommée  
Tome I. F

A qui tes faits donnent assez d'emploi ,  
 Que dans ta Nef loin d'être clos & coi ,  
 Quand sur Alger tomboit Bombe enflammée ,  
 Le fin premier affrontant le danger ,  
 Sur la cruelle as bien fait telle rage ,  
 Que pêle-mêle Africain , Etranger ,  
 Mosquée & Tours gissent sur le rivage.

DANS ton récit , gaye & fière , je voi  
 Notre jeunesse , à vaincre accoutumée ,  
 Aller au feu. Pourtant , comme je croi ,  
 A telle fête on n'est pas sans effroi :  
 Belle elle étoit , & tu l'as bien chomée :  
 Du Quesne habile en l'Art de naviger ,  
 Sage en conseils , fameux par son courage ,  
 Dit que par toi chez le More léger ,  
 Mosquée & Tours gissent sur le rivage.

DE cette Gent sans honneur & sans foi ,  
 Par cet exploit l'audace est réprimée :  
 Pour la réduire à suivre notre loi ,  
 Besoin sera d'Apôtres comme toi ;  
 Telle œuvre veut qu'on prêche à main armée.  
 On te verra sans doute ravager  
 Dans autre année , autre infidèle plage ,  
 Dont on dira , comme on le dit d'Alger :  
 Mosquée & Tours gissent sur le rivage.

## E N V O I.

**P**EUPLÉS d'Alger , franchement dites-moi ,  
 De Charles-Quint que mit en desarroi  
 Votre valeur aussi-bien que l'orage ,  
 Ou de LOUIS qui sçait vous corriger ,  
 Quel est plus grand , plus vaillant & plus sage ?  
 Bien mieux que nous vous en pouvez juger :  
 Mosquée & Tours gissent sur le rivage.

## EPI TRE A U R O I.

*Sur son Voyage de Flandres , pour le Siège de  
Luxembourg. 22 Avril 1684.*

**P**OURQUOI chercher une nouvelle gloire ?  
Sous vos lauriers goûtez un doux repos :  
Assez d'exploits d'immortelle mémoire  
Vous font passer les antiques Héros.  
Pour vous, grand Roi , pour le bien de la France,  
Que reste-t-il encore à souhaiter ?  
Vos soins chez elle ont remis l'abondance :  
Votre valeur , qui pourroit tout dompter ,  
La rend terrible aux Nations étrangères :  
Et quelque loin qu'on porte les louanges ,  
Il n'en est point qui vous puisse flatter.

A vous chanter nos voix sont toujours prêtes :  
Mais , quand nos Vers à la postérité  
Pourroient vous peindre aussi grand que vous êtes ;  
Quand de vos loix ils diroient l'équité ,  
De votre bras les rapides conquêtes ,  
De votre abord le charme inévitable ,  
De votre esprit la noble activité ,  
Quel en feroit pour vous l'utilité ?  
Lorsque le vrai paroît peu vraisemblable ,  
Il n'a sur nous que peu d'autorité.

Ces Conquérans qu'eurent Rome & la Grèce ,  
Ces demi-Dieux sur cent Lyres chantés ,  
Ont eu le sort que trop de gloire laisse :  
On les a crûs servilement flattés.  
Tant de vertus qu'en eux l'Histoire assemble ,  
Est , disoit-on , le prix de leurs bienfaits ;

Et si vous seul, sous qui l'Univers tremble,  
N'eussiez plus fait qu'ils n'ont tous fait ensemble,  
On douterait encor de leurs hauts faits.

DE leur valeur la vôtre nous assure ;  
Vous la rendez croyable en l'effaçant.  
Un tel secours chez la race future  
Sera pour vous un secours impuissant :  
Quelques efforts que la nature fasse  
Pour les Héros que sa main formera ,  
Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface ,  
Jamais aucun ne vous égalera.

N'ALLEZ donc plus exposer une vie  
D'où le bonheur de l'Univers dépend.  
Voyez la Paix de tous les biens suivie ,  
Qui dans les bras des plaisirs vous attend.  
Epargnez-nous de mortelles allarmes :  
Où courez-vous par la gloire animé ?  
Si la victoire a pour vous tant de charmes ,  
Vous pouvez vaincre ici sans être armé.  
N'appellez point une indigne foiblesse ,  
Quelques momens donnés à la tendresse :  
Les plus grands cœurs n'ont pas le moins aimé.

MAIS aux travaux de la fière Bellone  
J'oppose envain le repos le plus doux :  
Les faux plaisirs que l'oïveté donne ,  
Ne sont pas faits pour un Roi comme vous.  
Instruit du tout , appliqué sans relâche ,  
Et toujours grand dans les moindres projets ,  
Lorsque la Paix aux périls vous arrache ,  
Une autre gloire à son tour vous attache  
Et vous immole au bien de vos sujets.

AINSI l'on voit le Maître du tonnerre  
Diversément occupé dans les Cieux :

DE Mme. DESHOULIERES. 125

Tantôt vainqueur dans l'insolente guerre  
Qui fit périr les Tyrans furieux ;  
Tantôt , veillant au bonheur de la Terre ,  
Porter par-tout un regard curieux ;  
Y rétablir le calme , l'innocence :  
Etre de tous , la crainte , l'espérance ,  
Et le plus grand & le meilleur des Dieux.

CRAINT , adoré.... Mais j'entens la victoire  
Qui vous appelle à des exploits nouveaux.  
Que de hauts faits vont grossir votre Histoire !  
Partez ; courez à des destins si beaux.  
Je vois l'Espagne aux Traités infidèle  
De ses Pays payer les attentats ;  
Je vois vos coups détruire les Etats  
Du fier voisin qui soutient sa querelle ;  
Et je vous vois , vainqueur en cent combats ,  
Donner la Paix , & la rendre éternelle.

---

BOUTS-RIMÉS , A M. LE DUC DE S. AGNAN ,

*Sur des Rimes qui couroient alors. 1684.*

**F**AVORI des neuf Sœurs , tu sçais plaire *omnibus*.  
Doux à qui t'est soumis , fatal à qui te *fâche* ,  
Tu fers Louis le grand , sans espoir , sans *relâche* ;  
Et de quatre , tu sçais donner la mort *tribus*.

Tu pourrois inspirer la valeur au plus *lâche* ;  
Grand Duc , on voit revivre en toi Gaston *Phœbus*.  
Tu sçais l'art d'employer noblement ton *quibus*.  
A tes propres dépens plus d'un bel esprit *mâche*.

LE sort pour toi constant t'aime , te rit , *iteri*  
Te destine un trésor ; c'est-là le *tu autem*  
Qu'un Favori cacha durant une grande *ire* ,

Tu peux encore aimer , & faire dire  
 Que ton Histoire un jour fera plaisir à  
 Si jamais on l'écrit *fideli*

*amo.*  
*lire ,*  
*calamo !*

## S T A N C E S.

**A**GRÉABLES transports qu'un tendre amour inspire ,  
 Désirs impatiens , qu'êtes-vous devenus ?  
 Dans le cœur du Berger pour qui le mien soupire ,  
     Je cherche , je vous desirer ,  
     Et je ne vous retrouve plus.

SON rival est absent , & la nuit qui s'avance  
 Pour la troisième fois a triomphé du jour ,  
 Sans qu'il ait profité de cette heureuse absence ;  
     Avec si peu d'impatience ,  
     Hélas ! on n'a guère d'amour !

IL ne sent plus pour moi ce qu'on sent quand on aime ;  
 L'infidèle a passé sous de nouvelles loix.  
 Il me dit bien encor que son mal est extrême ;  
     Mais il ne le dit plus de même  
     Qu'il me le disoit autrefois.

REVEZ dans mon cœur , paisible indifférence ;  
 Que l'Amour a changée en de cuisans soucis.  
 Je ne reconnois plus sa fatale puissance ;  
     Et , grace à tant de négligence ,  
     Je ne veux plus aimer Tircis.

JE ne veux plus l'aimer ! ah ! discours téméraire !  
 Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur :

Amour , redonnez-lui le dessein de me plaire :  
 Mais , quoi que l'ingrat puisse faire ,  
 Ne sortez jamais de mon cœur.

---

## CH A N S O N.

**A**H ! pourquoi me disiez-vous  
 De ne craindre que les Loups ?  
 Ce n'est pas faire assez d'éviter leur colére.  
 Un jeune Berger tendre & beau  
 Fait plus de tort à mon troupeau  
 Que les loups n'en pourroient faire.

---

## L E R U I S S E A U ,

## I D Y L L E. 1684.

**R**UISSEAU , nous paroissions avoir un même sort ;  
 D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre ,  
 Vous à la mer , nous à la mort :  
 Mais , hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport  
 Entre votre course & la nôtre !  
 Vous vous abandonnez , sans remords , sans terreur ,  
 A votre pente naturelle ;  
 Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.  
 La vieilleffe chez vous n'a rien qui fasse horreur :  
 Près de la fin de votre course ,  
 Vous êtes plus fort & plus beau  
 Que vous n'êtes à votre source ;  
 Vous retrouvez toujours quelqu'agrément nouveau.  
 Si de ces paisibles bocages  
 La fraîcheur de vos eaux augmente les appas ,  
 Votre bienfait ne se perd pas ;  
 Par de délicieux ombrages

Ils embellissent vos rivages ;  
 Sur un sable brillant , entre des prés fleuris ,  
     Coule votre onde toujours pure ;  
 Mille & mille poissons dans votre sein nourris ,  
 Ne nous attirent point de chagrins , de mépris !  
 Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?  
     Hélas ! votre sort est si doux !  
     Taisez-vous : Ruisseau , c'est à nous  
     A nous plaindre de la nature.  
 De tant de passions que nourrit notre cœur ,  
     Apprenez qu'il n'en est pas une  
 Qui ne traîne après soi le trouble , la douleur ,  
     Le repentir ou l'infortune ,  
     Elles déchirent nuit & jour  
     Les cœurs dont elles sont maîtresses ,  
     Mais de ces fatales foiblesses  
     La plus à craindre , c'est l'Amour.  
     Ses douceurs mêmes sont cruelles.  
 Elles sont cependant l'objet de tous les vœux.  
 Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.  
 Mais des plus forts liens le tems use les nœuds ;  
     Et le cœur le plus amoureux  
 Devient tranquille , ou passe à des amours nouvelles.  
     Ruisseau , que vous êtes heureux !  
 Il n'est point parmi vous de Ruiseaux infidèles  
     Lorsque les ordres absolus  
 De l'être indépendant qui gouverne le monde ,  
 Font qu'un autre Ruisseau se mêle avec votre onde ,  
 Quand vous êtes unis , vous ne vous quittez plus.  
 A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;  
     Dans votre sein il cherche à s'abîmer :  
     Vous & lui jusques à la Mer  
     Vous n'êtes qu'une même chose.  
     De toutes sortes d'unions  
     Que notre vie est éloignée !  
 De trahisons , d'horreurs & de dissensions ,  
     Elle est toujours accompagnée.



Qu'avez-vous mérité , Ruissau tranquille & doux ;  
 Pour être mieux traité que nous ?  
 Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires ,  
 Ces prérogatives , ces droits  
 Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères :  
 C'est lui seul, qui nous dit que par un juste choix  
 Le Ciel mit , en formant les hommes  
 Les autres Etres sous leurs loix.  
 A ne nous point flatter , nous sommes  
 Leurs Tyrans plutôt que leurs Rois.  
 Pourquoi vous mettre à la torture ?  
 Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?  
 Et pourquoi renverser l'ordre de la Nature  
 En vous forçant de jaillir dans les airs ?  
 Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes ,  
 Si tout est fait pour nous , s'il ne faut que vouloir ,  
 Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?  
 Que ne regnons-nous sur nous-mêmes ?  
 Mais , hélas ! de ses sens esclave malheureux ,  
 L'homme ose se dire le maître  
 Des animaux , qui sont peut-être  
 Plus libres qu'il ne l'est , plus doux , plus généreux ;  
 Et dont la faiblesse a fait naître  
 Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.  
 Mais que fais-je ? où va me conduire  
 La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons ?  
 Ai-je quelque espoir de détruire  
 Des erreurs où nous nous plaçons ?  
 Non , pour l'orgueil & pour les injustices  
 Le cœur humain semble être fait.  
 Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices ,  
 On n'en peut souffrir le portrait.  
 Hélas ! on n'a plus rien à craindre ;  
 Les vices n'ont plus de censeurs ;  
 Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs ;  
 Sçavoir vivre , c'est sçavoir feindre.  
 Ruissau , ce n'est plus que chez vous

Qu'on trouve encore de la franchise !  
 On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous  
 La bizarre Nature a mise ;  
 Aucun défaut ne s'y déguise ;  
 Aux Rois comme aux Bergers vous les reprochez tous ;  
 Aussi ne consulte-t-on guère  
 De vos tranquilles eaux le fidèle cristal ;  
 On évite de même un ami trop sincère :  
 Ce déplorable goût est le goût général.  
 Les leçons font rougir ; personne ne les souffre :  
 Le fourbe veut paroître homme de probité.  
 Enfin dans cet horrible gouffre  
 De misère & de vanité ,  
 Je me perds ; & plus j'envisage  
 La foiblesse de l'homme & sa malignité ,  
 Et moins de la Divinité  
 En lui je reconnois l'image.  
 Courez , Ruissseau , courez ; fuyez-nous ; reportez  
 Vos ondes dans le sein des Mers d'où vous sortez ;  
 Tandis que , pour remplir la dure destinée  
 Où nous sommes assujettis ,  
 Nous irons reporter la vie infortunée  
 Que le hazard nous a donnée  
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

---

## CHANSON.

**A** La Cour  
 Aimer est un badinage ,  
 Et l'Amour  
 N'est dangereux qu'au village.  
 Un Berger ,  
 Si sa Bergere n'est tendre ,  
 Sçait se pendre ;  
 Mais il ne sçauroit changer.

Et parmi nous , quand les belles  
Sont légères ou cruelles ,  
Loin d'en mourir de dépit ,  
On en rit ,  
Et l'on change aussi-tôt qu'elles .

## E P I T R E

A M. LE DUC DE MONTAUSIER ;

*En lui envoyant la Balade qui suit. 1684.*

**M**ONTAUSIER, dont le cœur ferme , grand &  
sincere ,  
Seul dans un siècle corrompu  
Possède , connoit & révère  
Le vrai mérite & l'antique vertu :  
Souffrez qu'en vos mains je dépose  
Les innocens chagrins de mon cœur irrité.  
Hé quoi , peut-on souffrir avec tranquillité  
Qu'au mépris de ces loix que la tendresse impose ,  
L'intérêt ou la vanité  
Soit en amour le but qu'on se propose ?  
Mon cœur , de leur pouvoir jaloux ,  
Ne peut , sans murmurer , voir qu'on leur sacrifie  
Ce que la vie a de plus doux ,  
Et même quelquefois la vie.  
De-là vient son chagrin , de-là vient son courroux :  
A qui pourrois-je mieux les confier qu'à vous ?  
Quel autre , comme vous , de cette erreur commune  
A sauvé son cœur aujourd'hui ?  
Quel autre , comme vous , a dédaigné l'appui  
De ces fiers favoris que la seule fortune  
Elève au faite des grandeurs ,  
Et que suit lâchement une foule importune  
D'esclaves & d'adorateurs ?

Qui, comme vous, enfin, des loix de le constance  
S'est fait d'inviolables loix ?

Loin de voir en nous l'indolence

Qui suit de près la jouissance,

L'hymen n'a rien fait perdre à l'Amour de ses droits.

Occupé par ces grands & pénibles emplois

Au bonheur de l'Etat, si chers, si nécessaires,

Ne vous a-t-on pas vu tendrement allarmé ?

Au milieu des combats n'avez-vous pas aimé ?

Et votre ame au-dessus des ames ordinaires,

Ne garde-t-elle pas toujours

Le triste souvenir de vos tendres amours ?

Oui, la mort de l'illustre & divine Julie

En vous triomphe tous les jours

Des superbes plaisirs dont la Cour est remplie.

Vous seul épris d'un feu durable autant que beau,

Avez porté l'Amour au-delà du tombeau :

Seul aussi vous pouvez comprendre

Et plaindre les ennuis profonds

Que souffre un cœur fidèle & tendre,

Dans un siècle où l'amour n'est que dans les chansons.

### B A L A D E.

**A** CAUTION tous mes amans sont sujets.

Cette maxime en ma tête est écrite.

Point n'ait de foi pour leurs tourmens secrets ;

Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau-bénite ;

Dans cœur humain probité plus n'habite.

Trop bien encore a-t'on les mêmes dits

Qu'avant qu'Astuce au monde fût venue ;

Mais pour d'effets, la mode en est perdue.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

RICHES atours, tables, nombreux valets,

Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.

Si des amans soumis, constans, discrets,

Il est encor, la troupe en est petite.

Amour d'un mois est amour décrépite.

Amans brutaux sont les plus applaudis.

Soupirs & pleurs feroient passer pour grue.

Faveur est dite aussi-tôt qu'obtenue.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

JEUNES beautés envain tendent filets ;

Les Jouvenceaux, cette engeance maudite

Fait bande à part ; près des plus doux objets ;

D'être indolent chacun se félicite.

Nul en amour ne daigne être hypocrite ;

Où si parfois un de ces étourdis

A quelques soins s'abaisse & s'habitue,

Don de merci seul il n'a pas en vûe.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.

Telle denrée aux folles se débitent.

Cœurs de barbons sont un peu moins coquets.

Quand il fut vieux le diable fut hermite ;

Mais rien chez eux à tendresse n'invite.

Par maints hivers desirs sont refroidis.

Par maux fréquens humeur devient bourrue,

Quand une fois on a tête chenue.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

#### ENVOI.

**F**ILS de Vénus, songe à tes intérêts,

Je voi changer l'encens en camoufflets ;

Tout est perdu si ce train continue.

Ramène-nous le siècle d'Amadis.

Il t'est honteux qu'en Cour d'attraits pourvûe,

Où politesse au comble est parvenue,

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

## RÉPONSE DE M. LE DUC DE S. AGNAN.

## BALADE.

**A** CAUTION tous ne sont pas sujets.  
Autre maxime en ma tête est écrite ;  
Et , pour parler de mes tourmens secrets ,  
Oncques de Cour ne connus l'eau-bénite.  
Si dans maints cœurs probité plus n'habite ,  
Au mien les faits suivent toujours les dits.  
Par moi l'Astuce au monde n'est venue.  
D'Amans loyaux si la mode est perdue ,  
Moi j'aime encor comme on aimoit jadis.

NUL riche atour , nul nombre de valets ,  
Ne contribue à mon peu de mérite ;  
Toujours me tiens au rang des plus discrets.  
Tant mieux pour moi si la troupe est petite.  
Amour chez moi n'est jamais décrépite ;  
Et quand les fots sont le plus applaudis ,  
Dûssai-je en tout passer pour une grue ,  
Faveur se cache aussi-tôt qu'obtenue ;  
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

JEUNES beautés , qui tendez vos filets ,  
Chassez bien loin cette engeance maudite  
De Jouvenceaux ; quand près des beaux objets  
D'être indolent chacun se félicite ,  
Je sens l'amour sans faire l'hypocrite ,  
Et le fers mieux qu'un de ces étourdis.  
Mais si pour vous aux soins je m'habitue ,  
Don de merci j'aurai toujours en vûe ;  
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

QUAND jeunes cœurs se trouvent ainsi faits ,  
 Présent meilleur à Dame on ne débite.  
 Cœurs de barbons peuvent être coquets.  
 Le diable eut tort quand il se fit hermite.  
 Si ma personne à tendresse n'invite ,  
 Mes sens au moins point ne sont refroidis.  
 Par aucun maux mon humeur n'est bourrue ,  
 Et peut m'en chaut si j'ai tête chenue ;  
 Car j'aime encore comme on aimoit jadis.

## E N V O I.

**F**ILS de Vénus , songe à tes intérêts ,  
 Reprends l'encens , & rends les camoufflets.  
 Accorde à tous que ce train continue ;  
 Nous reverrons le siècle d'Amadis.  
 Et si jamais Dame d'attraits pourvue  
 A m'enflammer se trouve parvenue ,  
 Je l'aimerois comme on aimoit jadis.

## RÉPONSE A M. LE DUC DE S. AGNAN.

## B A L A D E.

**D**UC , plus vaillant que les fiers Paladins  
 Qui des Géans conquêtoient les armures ;  
 Duc , plus vaillant que n'étoient Grenadins ,  
 Point contre vous ne font mes écritures :  
 Grand tort aurois de blasonner vos feux.  
 Hé qui ne sçait , beau Sire , je vous prie ,  
 Q'en fait d'Amour & de Chevalerie ,  
 Oncques ne fut plus véritable preux.

Vous pourfendez vous seul quatre assassins ; \*  
 Vous réparez les torts & les injures ;  
 Feriez encor plus d'amoureux larcins  
 Que Jouvenceaux à blondes chevelures :  
 Ce que jadis fit le beau Ténébreux  
 Près de vos faits n'est que badinerie.  
 D'encombriers vous sortez sans féerie.  
 Oncques ne fut plus véritable preux.

JAMAIS l'Aurore aux doigts incarnadins  
 En jours brillans ne change nuits obscures ,  
 Que cault Amour & Mars aux airs mutins  
 Vous n'invoquiez pour avoir aventures.  
 Vous bravez tout ; malgré des ans nombreux ,  
 Qui volontiers empêchent qu'on ne rie ,  
 Avez d'un fils augmenté votre hoirie.  
 Oncques ne fut plus véritable preux.

### E N V O I.

**Q**UE puissiez-vous , Chevalier valeureux ,  
 En tout combat, en butin amoureux ,  
 Ne vous douloir jamais de tromperie ;  
 Et qu'à l'envi , chez nos derniers neveux ,  
 Lisant vos faits , hautement on s'écrie ,  
 Oncques ne fut plus véritable preux.

### R E M A R Q U E.

\* En 1631 , il fut attaqué par quatre Assassins , il en tua deux , blessa mortellement le troisième , & mit le quatrième en fuite. Le Marquis de Montplaisir , Lieutenant-de Roi d'Arras , ayant appris cet événement singulier , lui envoya un Mousqueton qui tiroit sept coups , avec une Balade sur cette aventure.



## RÉPONSE DE M. LE DUC DE S. AGNAN.

## B A L A D E.

O L'HEUREUX tems, où les fiers Paladins  
 En toutes parts cherchoient les aventures,  
 Où, sans dormir non plus que font Lutins,  
 Ja n'étoient las de porter leurs armures !  
 Princes & Rois par vins & confitures  
 Les régaloient au sortir des festins.  
 Dame, à bon droit des beaux esprits chérie,  
 Qui faites cas des guerriers valeureux,  
 Est-il rien tel qu'Art de Chevalerie ?  
 Fut-il jamais un métier plus heureux ?

CES Damoisels s'ébattoient ès jardins  
 Bien atournés de pompeuses vêtures.  
 Là, plus vermeils qu'on ne peint Chérubins,  
 Chapeaux de fleurs mis sur leurs chevelures,  
 Se déduisoient en superbes parures,  
 Riches plumets, toiles d'or, & satins.  
 De les voir tels toute ame étoit ravie,  
 Tant avoient l'air de gens victorieux.  
 Dame sans pair, dites-nous, je vous prie,  
 Fut-il jamais un métier plus heureux ?

S'IL avenoit que felons assassins  
 En dur estour leur fissent des blessures,  
 Ja nul métier n'avoient de Médecins.  
 Filles de Rois, moults belles créatures,  
 Qu'on renomboit pour leurs sçavantes cures,  
 Sur lits mollets & sur riches coussins,  
 Chacun à part, soigneuses de leur vie,  
 Les consolant par devis amoureux,

Rendoient bien-tôt leur personne guérie;  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

MOI qui toujours surpassant maints Blondins  
En vrais effets ainsi qu'en écritures ,  
Ai depuis peu mis au jour deux bambins \*  
Dont on feroit d'agréables peintures ;  
Dans la vigueur qu'on voit en mes allures ,  
Je veux aussi , par de nobles desseins ,  
Des ennemis voir la face blêmie ,  
Et leur livrer un assaut vigoureux ;  
Puis tôt après retourner vers mamie.  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

## E N V O I.

QUE puissiez-vous , Dame au cœur généreux,  
Voir en honneur toujours votre mesnie ,  
Et qu'un \*\* Germain moult digne de nos vœux ,  
Se trouve un peu revêtu d'Abbaye  
De bon rapport , commode & bien nombreux ,  
Si que mîtré , content & glorieux ,  
En tel déduit quelquefois il s'écrie :  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

## R E M A R Q U E.

\* Le Duc de S. Aignan avoit épousé en secondes nûces Françoise Geré de Lucé , dont il eut deux fils ; l'aîné a été Evêque de Bauvais , & le second est devenu Duc de S. Agnan après le Duc de Beauvilliers fils du premier lit.

\*\* L'Abbé de la Garde.

## CHANSON.

LE cœur tout déchiré par un secret martyre  
 Je ne demande point, Amour,  
 Que sous ton tyrannique empire  
 L'insensible Tircis s'engage quelque jour.  
 Pour punir son ame orgueilleuse  
 De l'immortel affront qu'il fait à mes attraits,  
 N'arme point contre lui ta main victorieuse :  
 Sa tendresse pour moi seroit plus dangereuse  
 Que tous les maux que tu me fais.

## RÉPONSE A M. LE DUC DE S. AGNAN.

## BALADE.

LOS immortel, que par fait héroïque  
 Chevalerie en tous lieux acquéroit,  
 Vous fait aimer ce tems hyperbolique :  
 Quand est de moi, ce qui plus m'en plairoit ;  
 Ce n'est combat, vêtue magnifique,  
 Tournois fameux, mais bien l'amour antique  
 Dont triste mort seule voyoit le bout.  
 Bon Chevalier que tout craint & révere,  
 Ainsi le monde en sentiment diffère :  
 Opinion chez les hommes fait tout.

L'un rit de tout, l'autre mélancolique,  
 D'Arlequin même en mille ans ne riroit :  
 L'un pour jouer fait devenir étique.  
 Son train & lui ; l'autre ne troqueroit  
 Pour mine d'or sa verve Poétique :

L'un de tout œuvre entreprend la critique ,  
 Et fait souvent conte à dormir debout :  
 L'autre à son gré réglant le ministère ,  
 De se régler ne s'embarrasse guère :  
 Opinion chez les hommes fait tout.

ESPOIR de gain fait faire aux flots la nique ;  
 Désir de gloire en périlleux endroit  
 Conduit Guerriers ; Nature pacifique  
 Aux Magistrats met en tête le droit.  
 Ambition fait que le coffre on pique ;  
 Vanité fait que Philosophe explique  
 Comment tout vient , en quoi tout se résout.  
 Chaque Mortel , coëffé de sa chimère ,  
 Croit à par soi que mieux on ne peut faire :  
 Opinion chez les hommes fait tout.

NON moins diverse en chaque république  
 Est la coutume ; ici punir on voit  
 Sœur avec qui son frère prévarique ,  
 Et la Persane en son lit le reçoit :  
 Germains font cas de la liqueur bachique ,  
 Le Musulman en défend la pratique :  
 Subtil larcin Lacédémone absout ;  
 Ou le Soleil monte sur l'Hémisphère  
 Par pitié le fils meurtrit son pere :  
 Opinion chez les hommes fait tout.

## E N V O I.

**D**UC, dont le los vole du sein Persique  
 Jusqu'où Phœbus finit son tour oblique ,  
 De mon Germain point ne sçavez le goût.  
 Grosse Abbaye à la mitre il préfère.  
 Trop lourd , dit-il , est sacré caractère.  
 Opinion chez les hommes fait tout.

## RÉPONSE DU DUC DE S. AGNAN.

1684.

OUI, je l'ai dit sans hyperbole,  
 Vous écrivez d'un air qui par-tout est vainqueur.  
 Je veux bien confesser qu'il me reste du cœur ;  
 Mais je demeure sans parole.

## R É P O N S E

AU MADRIGAL DU DUC DE S. AGNAN.

QUAND vous me cédez la victoire,  
 Vous vous couvrez d'une nouvelle gloire.  
 De votre Madrigal tout le monde est charmé.  
 Est-ce ainsi d'un combat qu'on cède l'avantage,  
 Qu'on se dit vaincu, désarmé ?  
 On connoit bien qu'à ce langage  
 Vous n'êtes pas accoutumé.

## RONDEAU REDOUBLÉ

A M. LE DUC DE S. AIGNAN.

*Sur la guérison de la Fièvre cartte.*

SANS dégainer & sans monter Moreau,  
 Mettez à fin périlleuse aventure :  
 Onc Chevalier ne fit exploit plus beau ;  
 Contre vous-même en ferois la gageure.

QUOI ! de félonne & laide créature ,  
 Fièvre qui sçait ouvrir l'huis du tombeau ;  
 Sçavez en bref faire des confitures  
 Sans dégâiner , & sans monter Moreau !

VAINCRE pour vous n'est pas un fait nouveau ;  
 Ne gît, beau Sire , en ce point l'encloûeure.  
 Dès votre Avril , comme Hercule au Berceau ,  
 Mettez à fin périlleuse aventure.

MAIS qu'en combat , où rien ne sert armure ,  
 Où rien ne sert qu'on ait féé la peau ,  
 Ayez dompté qui dompte la nature !  
 Onc Chevalier ne fit exploit si beau.

CI vous verront encor faire Rondeau ,  
 Fendre Géans du chef à la ceinture ,  
 Faire de vous plus d'un vivant tableau :  
 Contre vous-même en ferois la gageure.

OR de mes vœux si le destin a cure ,  
 Point n'entrerez dans le fatal bateau  
 Qu'un siècle n'ait accompli sa mesure ;  
 Point ne ferez sans amours , sans pipeau ,  
 Sans dégâiner.

## R É P O N S E

DE M. DE LOSMES DE MONTCHENAY ,

*A la Balade , A caution , &c.*

OUI, j'en conviens, charmante Deshoulières ;  
 Mais si chaque beauté possédoit vos lumières ,  
 On reverroit bien-tôt le siècle d'Amadis.

Le bon goût , la délicatesse ,  
 Le sçavoir & la politesse ,  
 Régnent par-tout dans vos écrits.  
 Si , comme vous , toutes nos Dames  
 Avoient l'art de toucher les ames ,  
 On aimeroit bien-tôt comme on aimoit jadis.

---

## BALADE DE M. DU PERRIER,

*Sur le même Sujet. 1684.*

**V**OUS remettrez la Balade en honneur  
 Par vers dorés d'inimitable stile ;  
 Ja grand besoin avoir de ce bonheur  
 Le vicil Phœbus à la barbe stérile ,  
 Qu'esprit accord , fin , poil , gracieux ,  
 Refaçonnât ses beautés surannées :  
 Refaire ainsi fleurir roses fannées !  
 A mon avis on ne peut faire mieux.

Vous écrivez à certain vieux Seigneur  
 D'un air si gent , si noble & si facile ,  
 Qu'atournement de science graigneur  
 Ne sçait avoir la Muse plus habile :  
 Votre parler est le parler des Dieux ;  
 En tous propos libres & point gênés ,  
 Dans vos devis les Graces semblent nées.  
 A mon avis on ne peut faire mieux.

Du los d'Amour vous sçavez la teneur ,  
 Le parangon , l'agréable & l'utile :  
 Aupres de vous n'est si beau raisonneur  
 Qui ne se crût la verve peu subtile :  
 Frisques , galans , enjoués , sérieux ,  
 pour naviger aux isles fortunées ,

Font de vos dits leurs leçons raffinées ;  
A mon avis on ne peut faire mieux.

## E N V O I.

**D**Es sens charmés le doux empoisonneur,  
De la raison l'aimable suborneur  
Tiendra de vous l'heur de ses destinées :  
Aux dévoyés à toute l'heur , en tous lieux ,  
Prêchez toujours ses loix bien ordonnées.  
A mon avis on ne peut faire mieux.

## A U T R E B A L A D E.

DE MONSIEUR DU PERRIER,

*Sur le même Sujet. 1684.*

**Q**UELLE mufette , ou quel tendre pipeau  
Peut égaler les accens de Climène ;  
Bien elle fait & Balade & Rondeau ;  
Chants qui soudain me feroient perdre haleine :  
Ce qui me met dans une étrange peine ;  
Car elle veut qu'aujourd'hui je l'étrenne  
D'une Balade , air plaissant , quoique vieux :  
Mais , peu sçavant en pareille harmonie ,  
Je lui répons : Noble Dame aux doux yeux ,  
Point on ne doit contraindre son génie.

TEL que , pressé d'un pénible fardeau ;  
Le grand Jupin fit , pour la Gent humaine ,  
Par rudes coups , sortir de son cerveau  
Docte Déesse , & des Arts Mere & Reine ;  
Pourrai-je bien , pour l'aimable Sirène  
Qui m'a charmé , produire de ma veine  
Chants aussi doux que ses chants gracieux ;

Non ,



Non , de l'oser seroit pure manie.  
 Le jeune Icare ainsi tomba des Cieux.  
 Point on ne doit contraindre son génie.

SUR Hélicon , où maint sçavant troupeau  
 Sous verds lauriers a pas lents se proméne ,  
 Et vient puiser feu divin dans cette eau ,  
 Que d'un cheval fit ruade soudaine  
 Jaillir d'un roc , & nommer Hipocrène ,  
 Phœbus départ de son docte domaine  
 Trompettes , Luths , Pipeaux délicieux :  
 Il donne à l'un ce qu'à l'autre il dénie ,  
 Et dit à tous ce vers sentencieux :  
 Point on ne doit contraindre son génie.

BIEN qu'en faveur de mon doux chalumeau  
 De beaux esprits fameuse Quarantaine  
 Ait décidé d'un prix rare & nouveau ,  
 Quand de LOUIS ( qu'Alger , Tunis & Gêne ,  
 Virent punir entreprise trop vaine )  
 J'eus publié puissance souveraine ,  
 Maintien , témoin qu'il est du sang des Dieux ,  
 Valeur , clémence & sagesse infinie ;  
 Lyre & Clairon me duissent encor mieux :  
 Point on ne doit contraindre son génie.

# ENVOI.

**V**OILA pourtant Balade ronde & pleine :  
 Reçois-la bien , Dame qui sur la Seine  
 Fais ouïr chant , enjoué , sérieux ,  
 Tendre , héroïque , & digne d'Uranie.  
 Quand est de moi , je publie en tous lieux :  
 Point on ne doit contraindre son génie.

## RÉPONSE DE M. PAVILLON

*A la Balade , A caution , &c.*

**D**ANS les siècles passés , quand l'amoureuse flâme  
 Avec quelque vivacité  
 Pressoit une jeune Beauté ,  
 L'Amant qui lui plaïoit en faisoit une femme.  
 C'est ainsi qu'on aimoit dans le tems d'Amadis.  
 D'une maniere si commode  
 Nous n'avons pas perdu la mode.  
 On aime encor comme on aimoit jadis.

LE beau sexe autrefois pour la galanterie  
 Prenoît la fine fleur de la Chevalerie.  
 Il lui falloit des Paladins.  
 Aujourd'hui ce n'est pas de même.  
 Il met tout en usage , & jusqu'aux Baladins.  
 On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos peres , qui vivoient dans un siècle peu fin ,  
 Ne vouloient qu'amour & simplicité ;  
 Et , sur le fait de la tendresse ,  
 Alloient toujours leur grand chemin.  
 Ils cherchoient à se satisfaire ;  
 Et sans toucher au bien d'autrui ,  
 Se contentoient de l'ordinaire.  
 On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis du moment qu'une Belle  
 Avoit subi le joug de quelque bon Gaulois ,  
 Dût-elle enrager de son choix ,  
 Il falloit qu'elle fût fidelle.  
 Présent on fait grâce à leurs divins attraits.

Les femmes , sur cette matiere ,  
Ayant indulgence pleniére ,  
En usent toutes de maniere ,  
Qu'on aime plus que l'on aimá jadis.

Au bon vieux tems , Dieux ! quels supplices !  
L'Amour ne trouvoit que rigueur ;  
On payoit la moindre faveur  
D'une éternité de services :  
Aujourd'hui ; nul envain ne paroît enflammé :  
On n'attend point la récompense  
D'une triste persévérance  
On est payé comptant , & souvent par avance.  
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique & triste esclavage  
D'un honneur sottement placé ,  
Un pauvre cœur au tems passé  
Étoit , á la fleur de son âge ,  
Impitoyablement forcé  
De s'en tenir au mariage :  
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces loix ;  
Nous suivons nos desirs , & , sans pudeur aucune ,  
Chacun , comme il lui plaît , vit avec sa chacune.  
On aime plus qu'on n'aimoit autrefois.

On aime á droite , on aime á gauche ;  
Par tout en liberté l'on compte ses raisons ;  
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche ;  
Et l'amour est enfin de toutes les saisons :  
Chacun en prend sans se contraindre ;  
Et je ne vois que les Maris  
Qui puissent justement se plaindre  
Qu'on aime plus que l'on n'aimoit jadis.

VIVEZ heureux , Sujet de l'amoureux Empire :  
Dans ces jours fortunés où tout vous est permis ,  
Suivez les mouvemens que le tems vous inspire ,

Et foyez à l'Amour fans réserve fournis.

Et vous, jeunes Beautés, il est de votre gloire

De faire ici mentir vos plus grands ennemis :

Commencez chaque jour quelque galante histoire ;

Et par le nombre enfin de vos tendres amis ,

Confondez les rêveurs qui veulent faire croire

Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis.

## O D E A U R O I ,

*Sur la venue du Doge de Gènes. 1685.*

**L**E croiras-tu, Louis ? A ta gloire attentive ,  
 Pour t'immortaliser j'ai voulu mille fois  
 Te chanter couronné de laurier & d'olive ,  
 Et mille fois ma lyre a languï sous mes doigts.  
 Un Héros au-dessus des Héros de la Fable ,  
 Est un écueil pour moi terrible , redoutable ,  
 Contre qui cent rochers à mes yeux ont brisé.  
 Oui, depuis que tu cours de victoire en victoire ,  
 Le Dieu qui des grands noms fait durer la mémoire  
     Se feroit lui-même épuisé

**REJETTE** donc, grand Roi, sur une juste crainte  
 Ma lenteur à parler de tes faits inouis.  
 Imposons-nous, disois-je, une sage contrainte ;  
 N'immolons point ma gloire à celle de Louis :  
 Que dirois-je, en chantant sa valeur triomphante ,  
 Dont aux siècles futurs plus d'une main sçavante  
 Avant moi n'ait tracé de fidèles tableaux ?  
 Mais à quoi mon esprit se laisse-t-il surprendre ?  
 Quelle erreur ! ah ! de Toi ne doit-on pas attendre  
     Toujours des miracles nouveaux ?

Du formidable Rhin le merveilleux passage ,  
 En dix jours la Comté prise au fort des hivers ,

L'Algérien forcé de rompre l'esclavage  
Des Chrétiens gémissans sous le poids de ses fers ,  
Luxembourg asservi sous cette loi commune ,  
Sembloient avoir pour toi fatigué la fortune :  
On ne concevoit rien de plus beau , de plus doux :  
Cependant dans les murs de ton fameux Versailles ,  
Tu vois , plus grand encor qu'au milieu des batailles ,  
Des Souverains à tes genoux.

Ah ! que d'étonnement , de désespoir , d'envie ,  
Ce grand événement jettera dans les cœurs  
De tant de Rois jaloux de l'éclat de ta vie !  
De combien voudroient-ils payer de tels honneurs ?  
Mais leurs souhaits sont vains ; ces éclatantes marques  
N'illustrerons jamais le nom de ces Monarques  
Grand par le titre seul dont ils sont revêtus.  
Toi qui pour un Héros as tout ce qu'on demande ,  
Toi qui les passes tous , il faut que le Ciel rende  
Ta gloire égale à tes vertus.

Tel dans un siècle heureux on vit regner Auguste :  
Son nom fut adoré de cent peuples divers ;  
Il étoit , comme Toi , sage , intrépide , juste ;  
Et tu fais , comme lui , trembler tout l'Univers :  
Comme Toi triomphant sur la terre & sur l'onde ,  
Lui-même se vainquit , donna la paix au monde ,  
Cultiva les beaux Arts , fit revivre les Loix :  
Maître de tous les cœurs dans sa superbe ville ,  
Au milieu d'une Cour magnifique & tranquille  
A ses genoux il vit des Rois.

ABONDANTE en amis , plus abondante encore  
En honneurs , en trésors , en vaisseaux , en guerriers ;  
Gênes , jusqu'au Rivage où se lève l'Aurore ,  
Fit redouter son nom & cueillit des Lauriers :  
Ce fertile pays , source de tant de haines ,  
Où regna le beau sang qui coule dans tes veines ,  
Naples a vu ses champs par son or envahis ;

Et de la sage Ville épouse de Neptune,  
Ses efforts auroient pu renverser la fortune,  
Si le sort ne les eût trahis.

FIÈRE encore aujourd'hui de plus d'un juste éloge  
Que des siècles passés sa gloire a mérité,  
Son Sénat refusoit de t'envoyer son Doge,  
Implorer le pardon de sa témérité :  
Mais l'affreux souvenir de l'état déplorable  
Où n'aguère la mit ton courroux redoutable,  
A forcé son orgueil à ne plus contester ;  
Certaine que tu peux ce qu'on te voit résoudre,  
Elle craint que ta main ne reprenne la foudre  
A qui rien ne peut résister.

QUELLE gloire pour Toi ! quel plaisir pour la France,  
De venger aujourd'hi sur ces ambitieux  
Les divers attentats qu'avec tant d'insolence  
Leurs peres ont formé contre tes grands Ayeux,  
Accoutumés à voir leur audace impunie,  
Ces peuples n'employoient leurs trésors, leur génie ;  
Qu'à te faire par-tout de nouveaux ennemis :  
Ils pensoient t'accabler sous le faix des intrigues,  
Et n'ont fait que remplir par d'impuissantes brigues  
Ce que les Destins t'ont promis.

AINSI, quand des hivers les terribles orages  
Contraignent un grand fleuve à sortir de ses bords ;  
De ce fleuve irrité, fameux par ses ravages,  
On croit par une digue arrêter les efforts :  
Mais bien loin que son onde à ce frein s'accoûtume,  
Sa colère s'accroît, il mugit, il écume,  
Il renverse demain ce qu'il laisse aujourd'hui ;  
Et plus fort que la digue à son cours opposée,  
Elle n'est, sur la rive où l'on l'avoit posée,  
Qu'un nouveau triomphe pour lui.

Non content de venger tes Ayeux & ta gloire ,  
 Tu domptes l'hérésie : elle expire a tes yeux :  
 Tu fais de son débris ta plus chère victoire ,  
 Ardent à soutenir la querelle des Cieux.  
 Tu le dois : leurs faveurs diverses , continues ,  
 Jamais sur les Mortels ne furent répandues  
 Si libéralement qu'elles le font sur Toi :  
 Quoi que le diadème ait de grand , d'agréable ,  
 Des présens dont aux Cieux on te voit redevable ,  
 Le moindre est de t'avoir fait le Roi.

Mais le Doge paroît : que Gènes la superbe  
 Est un charmant spectacle attachée a ton char !  
 Confuse d'avoir vu ses tours plus bas que l'herbe ,  
 Elle n'ose sur toi porter un seul regard.  
 Ton grand cœur est touché des soupirs qu'elle pousse ;  
 Tu rendras , je le vois , sa fortune plus douce :  
 Mille fois tes bontés ont borné tes exploits.  
 Tu verrois l'Univers soumis à ta puissance ,  
 Si depuis vingt moissons , de ta seule clémence  
 Tu n'avois écouté la voix.

### S O N G E D' I R I S.

QUE tu reviens diligemment :  
 Ne cesseras-tu point , impatiente Aurora  
 De courir après un amant ?  
 Non , je te parle vainement ,  
 Demain tu reviendras encore :  
 Lasse de ton vieillard , tu cherches tous les jours  
 Ce Chasseur qui fait moins de compte  
 De la folle ardeur qui te dompte  
 Que de la dépouille d'un Ours.

Tu n'es pas la seule Déesse  
 Que l'Amour a forcé à recevoir sa loi ;  
 Diane & Vénus , comme toi ,  
 Pour de simples Mortels ont eu de la tendresse :  
 Mais enfin , si leurs cœurs se sont laissés charmer ,  
 Leurs Amans ont brûlé pour elles :  
 Toi seule , entre les immortelles :  
 N'as jamais pu te faire aimer.

POUR sauver l'honneur de tes charmes ,  
 Les Muses , ces sçavantes Sœurs ,  
 Nous ont imposé sur les larmes  
 Qu'au sortir de ton lit tu répands sur les fleurs.  
 Ce n'est point ton fils mort qui cause tes douleurs ;  
 Un trait plus cuisant t'a blessée :  
 Le mépris que Céphale a fait de tes faveurs ,  
 Toujours présent à ta pensée ,  
 Est-ce qui fait couler tes pleurs.

ELLE fait plus encor , cette troupe qui t'aime :  
 Elle dit , que l'éclat vermeil ,  
 Dont on voit l'Orient se peindre à ton réveil ,  
 Vient des roses que ta main sème  
 Dans la carrière du Soleil.  
 Quel conte ! Si le Soleil prend la couleur des roses  
 Lorsque tu viens ouvrir la barrière du jour ,  
 C'est que le Ciel , qui voit la honte où tu t'exposes ;  
 Rougit pour toi de ton amour.

DANS quelque autre Mortel , plus galant que Céphale ,  
 Que n'as-tu trouvé des appas ?  
 Il eût moins façonné sur la foi conjugale.  
 Ordinairement ici bas  
 La plus belle épouse n'est pas  
 Une dangereuse rivale.  
 Con tente entre ses bras de ton heureux destin ,



~~Tu n'aurois pas des Mers où le Soleil se plonge ,~~  
 Fait sortir son char si matin ;  
 Et j'aurois achevé mon songe.

Tu l'as interrompu par ton cruel retour  
 Dans l'endroit le plus agréable.  
 Je croyois être , hélas ! dans un charmant séjour ,  
 Où sur un verd gazon de cent larcins coupable ,  
 Je voyois à mes pieds l'Amant le plus aimable ,  
 Le plus plein de respect , & le plus plein d'amour.  
 Le sommeil me rendoit , ce me semble , moins fière ;  
 Et , quand ton vif éclat a frappé ma paupière ,  
 Il juroit de m'aimer jusqu'à son dernier jour.

Pour la perte d'une chimère  
 Ne me reproche point que je fais trop de bruit ;  
 Je sçai que la raison conduit  
 A ne regretter point , ou ne regretter guère  
 Un faux bien qui dans l'air s'envole avec la nuit.

Mais réflexion importune !  
 Où trouve-t-on des biens certains  
 Que rien n'arrache de nos mains ?  
 Et ceux de la Nature , & ceux de la Fortune ,  
 Que sont-ils , que des songes vains ?  
 Tout le tems qu'un beau songe dure ,  
 Si nous sommes aussi contents  
 Des biens que nous devons à sa douce imposture ,  
 Que s'ils étoient vrais & constants ,  
 Peut-on les perdre sans murmure ?

Hélas ! n'est-ce donc point une heureuse aventure ,  
 Pour qui laisse au devoir conduire tous ses pas ,  
 De pouvoir , sans blesser la vertu la plus pure ,  
 Ecouter sur un lit de fleurs & de verdure

Un Amant qui ne déplaît pas ?  
 A ces mots , son dépit cessant d'être le maître ,  
 La jeune Iris se tut , poussa de longs soupirs ,  
 Rougit , & se livra peut-être  
 A de dangereux souvenirs.

A M. TURGOT DE SAINT CLAIR.

M A D R I G A L.

**M**INISTRE de Thémis, dont la rare prudence  
Du dédale des Loix démêle les détours ,  
Et chez qui la foible innocence  
Rencontre un prompt & sûr secours :  
Qu'il est doux à mon cœur que le trône s'explique  
Contre les plus tendres amours ,  
Dont à la honte de nos jours  
Presque tout le monde se pique !  
Par-là d'une orgueilleuse & mordante critique ,  
Je ne sentirai point le dangereux pouvoir.  
Oui, puisque vous louez l'horreur que je fais voir  
Des vices où le siècle abonde ,  
On n'osera blâmer mon juste emportement.  
Illustre SAINT CLAIR, dans le monde  
Qui ne sçait de quel poids est votre sentiment ?

A U R O I ,

*Sur la Révocation de l'Edit de Nantes. 1685.*

**L'**ERREUR féconde en attentats,  
Qui traînoit la discorde & l'orgueil à sa suite ,  
Ne repand plus enfin dans tes vastes Etats  
Le poison dont l'arma l'enfer qui l'a produite ;  
Ta piété , grand Roi , pour jamais l'a détruite.  
Quelle Hyde viens-tu d'étouffer ?  
Envain tes grands Ayeux osèrent la combattre .  
Ces Héros ne purent abattre

Le Monstre dont sans peine on te voit triompher.

Par combien de forfaits , de batailles , de sièges ,

Son orgueil s'est-il signalé ?

Que d'Autels ont senti ses fureurs sacrilèges !

Le Trône où l'on te voit en fut même ébranlé.

Tu le sais , & tes soins toujours prompts , toujours  
sages ,

Préservent nos neveux d'un désastre pareil

Tu finis les discords qui formoient ses orages.

Ainsi voyons-nous le Soleil ,

Pour faire de beaux jours , dissiper les nuages.

Le plus rude sentier sous tes pas s'applanit.

Prince heureux , les destins sont pour toi sans caprice.

Contre une Hydre indomptée un seul ordre suffit.

A ta voix sont tombés les nombreux édifices

Où se nourrissoient ses fureurs :

A ta voix elle rentre en ce gouffre d'horreurs

Destiné pour punir les vices.

A de si grands succès tout le Ciel applaudit ;

De longs gémissemens l'Abîme retentit ;

Que d'ames à ton secours dérobe à ses supplices ?

Ah ! pour sauver ton peuple , & pour venger la foi ,

Ce que tu viens de faire est au-dessus de l'homme.

De quelques grands noms qu'on te nomme ,

On t'abaisse ; il n'est plus d'assez grands noms pour toi.

Mais dans les bras de ta victoire

Plains-toi de ton bonheur , crains l'excès de ta gloire.

Vois le sort qu'a ton peuple elle va préparer.

Ta main puissante & secourable

Tire ce peuple aimé d'une erreur déplorable ,

Et par une autre erreur tu le vas égarer.

Instruit par cent & cent exemples

Qu'à de moindres Mortels on a bâti des Temples ,

Contre ta modestie on ose murmurer.

Oui , si ta piété n'y mettoit des obstacles ,

Tes jours fertiles en miracles

Nous forceroient à t'adorer.

## ÉPÎTRE CHAGRINE

*A Mademoiselle DE LA CHARCE. 1685.*

**E**H bien ! quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?

M'est venu demander avec un fier sourire

Un jeune Seigneur qu'on peut dire

Aussi beau que l'Amour, aussi traître que lui.

Vous gardez un profond silence ,

A-t-il repris , jurant à demi-bas !

Est-ce que vous ne daignez pas ,

De ce que vous pensez , me faire confidence ?

Je n'en suis pas peut-être assez digne. A ces mots ,

Pour joindre un autre fat , il m'a tourné le dos.

QUEL discours pouvois-je lui faire ,

Moi , qui dans ce même moment

Repassois dans ma tête avec étonnement

De la nouvelle Cour la conduite ordinaire ?

M'auroit-il jamais pardonné

La peinture vive & sincère

De cent vices auxquels il s'est abandonné ?

Non , contre moi le dépit , la colère ,

Le chagrin , tout auroit agi.

Mais , quoique mes discours eussent pu lui déplaire ,

Son front n'en auroit pas rougi.

Je sçai de ses pareils jusqu'où l'audace monte :

A tout ce qui leur plaît osent-ils s'emporter ?

Loin d'en avoir la moindre honte ,

Eux-mêmes vont en plaisanter.

DE leurs déréglemens , Historiens fideles ,

Avec un front d'airain ils feront mille fois

Un odieux détail des plus affreux endroits.

On diroit , à les voir traiter de bagatelles  
 Les horreurs les plus criminelles ,  
 Que ce n'est point pour eux que sont faites les loix ,  
 Tant ils ont de mépris pour elles !

Avec gens sans mérite & du rang le plus bas ,  
 Ils font volontiers connoissance :  
 Mais aussi quels égards , & quelle déférence  
 Voit-on qu'on ait pour eux ? Hélas !  
 Ils font oublier leur naissance  
 Quand ils ne s'en souviennent pas.

DAIGNENT-ils nous rendre visite ?  
 Le plus ombrageux des époux  
 N'en sçauroit devenir jaloux.  
 Ce n'est point pour notre mérite :  
 Leurs yeux n'en trouvent point en nous.  
 Ce n'est que pour parler de leur gain , de leur perte :  
 Se dire que d'un vin qui les charmera tous ,  
 On a fait une heureuse & sûre découverte ;  
 Se montrer quelques billets doux ;  
 Se handiner dans une chaise ;  
 Faire tous leurs trocs à leur aise ,  
 Et se donner des rendez-vous.

Si par un pur hazard quelqu'un d'entr'eux s'avise  
 D'avoir des sentimens tendres , respectueux ,  
 Tout le reste s'en formalise.  
 Il n'est , pour l'arracher à ce penchant heureux ,  
 Affront qu'on ne lui fasse , horreurs qu'on ne lui dise ;  
 Et l'on fait tant qu'enfin il n'ose être amoureux.

Causer une heure avec des femmes ,  
 Leur présenter la main , parler de leurs attraits ,  
 Entre les jeunes gens sont des crimes infâmes  
 Qu'ils ne se pardonnent jamais.

Où sont ces cœurs galans ? où sont ces ames fières !  
 Les Nemours, les Montmorencis ,  
 Les Bellegardes , les Buffys ,  
 Les Guises & les Bassompierres ?  
 S'il reste encor quelques fous  
 Lorsque de l'Achéron on a traversé l'Onde ,  
 Quelle indignation leur donnent les récits  
 De ce qui se passe en ce monde ?  
 Que n'y peuvent-ils revenir !  
 Par leurs bons exemples , peut-être ,  
 On verroit la tendresse & le respect naître ,  
 Que la débauche a sçu bannir ;  
 Mais des Destins impitoyables  
 Les Arrêts sont irrévocables :  
 Qui passe l'Acheron ne le repasse plus :  
 Rien ne ramenera l'usage  
 D'être galant , fidèle , sage.  
 Les jeunes gens pour jamais sont perdus.

A BIEN considérer les choses ,  
 On a tort de se plaindre d'eux :  
 De leurs déréglemens honteux  
 Nous sommes les uniques causes.

POURQUOI leur permettre d'avoir  
 Ces impertinens caractères ?  
 Que ne les tenons-nous , comme faisoient nos mères ,  
 Dans le respect , dans le devoir ?  
 Avoient-elles plus de pouvoir ,  
 Plus de beauté que nous , plus d'esprit , plus d'adresse ?  
 Ah ! pouvons-nous penser au tems de leur jeunesse  
 Et sans honte & sans désespoir ?  
 Dans plus d'un réduit agréable  
 On voyoit venir tour à tour  
 Tout ce qu'une superbe Cour  
 Avoit de galant & d'aimable :  
 L'esprit , le respect & l'amour

Y répandoient sur-tout un charme inexplicable.  
 Les innocens' plaisirs , par qui le plus long jour  
 Plus vite qu'un moment s'écoule ,  
 Tous les soirs s'y trouvoient en foule ;  
 Et les transports & les desirs ,  
 Sans le secours de l'espérance ,  
 A ce qu'on dit , prenoit naissance  
 Au milieu de tous ces plaisirs.

CET heureux tems n'est plus ; un autre a pris sa place.  
 Les jeunes gens portent l'audace  
 Jusques à la brutalité.  
 Quand ils ne nous font pas une incivilité ,  
 Il semble qu'ils nous fassent grace.  
 Mais , me répondra-t-on, que voulez-vous qu'on fasse ?  
 Si ce désordre n'est souffert ,  
 Regardez quel sort nous menace ;  
 Nos maisons seront un désert :  
 Il est vrai. Mais sçachez que lorsqu'on les en chasse ,  
 Ce n'est que du bruit que l'on perd.  
 Est-ce un si grand malheur de voir sa chambre vuide ,  
 De médifans , de jeunes foux ,  
 D'insipides railleurs qui n'ont rien de solide  
 Que le mépris qu'ils ont pour nous ?

OUI , par nos indignes manières  
 Ils ont droit de nous mépriser.  
 Si nous étions plus sages & plus fières ,  
 On les verroit en mieux user.  
 Mais inutilement on traite ces matières ;  
 On y perd sa peine & son tems :  
 Aux dépens de sa gloire on cherche des Amans.

QU'IMPORTE que leurs cœurs soient sans délicatesse,  
 Sans ardeur , sans sincérité ?  
 On les quitte de soins & de fidélité ,  
 De respect & de politesse ;

On ne leur donne pas le tems de fouhaïter  
Ce qu'au moins par des pleurs, des soins, des com-  
plaïfances,

On devroit leur faire acheter.

On les gâte. On leur fait de honteufes avances  
Qui ne font que les dégoûter.

Vous, aimable Daphné, que l'aveugle fortune  
Condamne à vivre dans des lieux

Où l'on ne connoît point cette foule importune  
Qui fuit ici nos demi-Dieux;

Ne vous plaignez jamais de votre destinée.

Il vaut mieux mille & mille fois,

Avec vos rochers & vos bois,

S'entretenir toute l'année,

Que de passer une heure ou deux

Avec un tas d'étourdis, de coquettes.

Des ours & des ferpens de vos fombres retraites

Le comerce eft moins dangereux.

A M A D A M E \* \* \*

*En lui envoyant des Fiches.*

M A D R I G A L.

CES marques, adorable Brune,  
Sont faites pour compter

La perte ou le profit qu'envoye la Fortune

A ceux qui par le jeu fe laiffent enchanter.

Si fclon mes fouhaits elle veut vous traiter,

Si vous gagnez avec ces Fiches,

Autant de louis aux Joueurs

Que vos beaux yeux gagnent des cœurs,

Nos plus fameux Monopoleurs.

Près de vous ne feront pas riches.



## L O U I S.

## E G L O G U E. 1685.

**D**ANS les vastes jardins de ce charmant Palais  
 Que le Zéphir, les Nayades & Flore  
 Ont résolu de ne quitter jamais ,  
 Iris & Célimène , au lever de l'Aurore ,  
 Chantoient ainsi LOUIS sous un ombrage épais.

## C E L I M E N E.

ADMIREZ cet amas superbe  
 D'eaux , de marbres & d'or , qui brillent à nos yeux ,  
 Et de l'antiquité ces restes précieux.  
 Cette terre où n'aguère à peine croissoit l'herbe ,  
 Qu'humectoit seulement l'eau qui tombe des cieux ,  
 Par le pouvoir d'un Prince en tout semblable aux  
 Dieux ,  
 Renferme dans son sein mille & mille Nayades ,  
 Se pare des plus belles fleurs ;  
 Et pour elle Pomone & les Hamadriades  
 Sont prodigues de leurs faveurs.  
 LOUIS ; plus grand qu'on ne figure  
 Le Dieu qui préside aux combats ,  
 De cent peuples vaincus augmente ses Etats ;  
 Mais il est dans ces lieux vainqueur de la Nature.

## I R I S.

PAR ses rares vertus vos yeux sont éblouis :  
 Il faut en parler pour vous plaire.  
 On vous voit , quoiqu'on puisse faire ,  
 Revenir toujours à LOUIS.

## C E L I M E N E.

D'UN si juste penchant bien loin de me défendre ,

Je fais gloire de l'avouer :  
 Iris, il est plus fort qu'on ne le peut comprendre.  
 Mon plus doux plaisir est d'entendre  
 Louer ce Conquérant par qui sçait bien louer.  
 Malgré moi, ne pouvant le suivre  
 Dans ses prompts & fameux exploits,  
 Je ne puis me résoudre à vivre  
 Inutile au plus grand des Rois.  
 D'une noble audace animée,  
 A sa gloire en secret je consacrai mes jours ;  
 Et pour faire en tous lieux voler sa renommée,  
 Des neuf sçavantes Sœurs j'implorai le secours.  
 Iris, pour ces soins héroïques  
 Je négligeai les autres soins ;  
 Mes infortunes domestiques  
 En sont de fidèles témoins.

## I R I S.

Le beau zèle qui vous anime  
 Vous empêche de voir quels périls vous courez :  
 Vos veilles, vos transports vous rendent la victime  
 De ce Roi que vous adorez.

## C E L I M E N E.

En ; que fais-je pour lui que l'Univers ne fasse ?  
 Depuis les climats où la glace  
 Enchaîne la fureur des Mers,  
 Jusques dans les climats où l'ardeur est extrême,  
 Est-il un peuple qui ne l'aime,  
 Et qui n'ait pas sur lui toujours les yeux ouverts ?

## I R I S.

Je le sçai ; cependant si vous vouliez m'en croire....

## C E L I M E N E.

Ah ! changez de discours ; vos soins sont superflus.

Avec moi célébrez sa gloire,  
Ou je ne vous écoute plus.

## I R I S.

En bien ! de ses hauts faits rappelons la mémoire.

Qu'ils sont beaux ! qu'ils sont éclatans !

Il a plus d'une fois foudroyé les Titans.

Sa piéré remporte une pleine victoire

Sur un monstre orgueilleux que respectoit le Temps.

Il n'est pour lui rien d'impossible :

Mais il est plus charmant encor qu'il n'est terrible ;

Et jamais son abord n'a fait de mécontents.

## C E L I M E N E.

IL se laisse attendrir : que sans crainte on se plaigne ;

Tous les malheureux sont ouïs.

Quel bonheur d'être né sous son auguste règne !

Que je sçai bien goûter ce bien dont jo jouis !

Quels que soient mes malheurs , je n'envie à personne

Le faste & les amis que la fortune donne :

Chanter LOUIS LE GRAND borne tous mes desirs ;

Ce plaisir où je m'abandonne

Me tient lieu de tous les plaisirs.

## I R I S.

Un Roi de ces lointains rivages

Que dore le Soleil de ses premiers rayons ,

Par de magnifiques hommages

Confirme de LOUIS ce que nous en croyons.

## C E L I M E N E.

ENVAIN des diverses Provinces

Qui voudroient se soumettre aux loix de ce Héros ,

Les jaloux & superbes Princes

S'unissent pour troubler son glorieux repos ,

Si par des efforts téméraires

Ils violent la paix dont LOUIS est l'appui ,

Quel Dieu peut les sauver de ces vastes misères

Que le sort des vaincus traîne en foule après lui ?

I R I S.

QUAND le Ciel menaçoit une tête si chère. . .

C E L I M E N E.

AH ! cruelle Iris , taisez-vous ;

Ne renouvellez point une douleur amère ;

De tous ces maux passés je perce le mystère.

Il étoit regardé comme un Dieu parmi nous ;

Et de ses sacrés droits jaloux ,

Le Ciel nous a fait voir une si belle vie

Aux infirmités asservie.

Mais enfin , que gagna son injuste courroux ?

LOUIS ne ploya point sous ces terribles coups.

A quelques projets qu'il s'attache ,

Quel que soit le péril qui menace ses jours ,

On ne sçait où l'homme se cache ;

Mais le Héros paroît toujours.

PAN , suivi de plus d'un Satyre ,

A ces mots parut à leurs yeux ,

Et leur donna l'effroi que la pudeur inspire

Au redoutable aspect de ces folâtres Dieux.

Souffrez que sous d'heureux présages ,

Nymphes , leur dit ce Dieu des Bois ,

Je mêle dans ces verds bocages

Mes doux concerts à vos charmantes voix.

Chantons le plus aimable & le plus grand des Rois.

Des Dieux mêmes LOUIS mérite les hommages.

Rassurez vos esprits , ne craignez point d'outrages ;

Je ne suis pas ici ce que je suis ailleurs ;

Il faut s'y faire violence ;

De LOUIS l'auguste présence

Est un terrible frein pour les mauvaises mœurs.

Venez donc avec confiance

Chanter encore un Roi qui régne sur les cœurs.

Ah ! sans la frayeur qui me glace ,  
 Lui dit alors Célimène avec un fier souris ,  
 J'oserois bien du chant vous disputer le prix.

Ne condamnez point mon audace.

Vos chalumeaux ont d'agréables sons :  
 Mais quand LOUIS LE GRAND anime mes chansons,  
 Je le disputerois même au Dieu de Parnasse.

Alors plus vite que le Fan  
 Ne suit l'ardent Chasseur qui des yeux le dévore ,  
 D'Iris suivie elle abandonna Pan ,  
 Et fut rêver ailleurs au Héros qu'elle adore.

## CHANSON

Sur l'air : *de Jean de Vert.*

**A**H ! que chez le Colonel Stoup  
 La débauche est charmante !  
 On y mange , on y boit beaucoup ,  
 On y rit , on y chante :  
 Puisse-t-il sain , riche & content ,  
 Vivre cinq ou six fois autant  
 Que Jean de Vert.

MON Médecin , quand il me voit ,  
 M'ordonne d'être sage :  
 Selon moi , qui plus mange & boit ,  
 Doit l'être davantage.  
 Il n'est pas trop de cet avis ;  
 Mais j'ai pour moi tout le pays  
 De Jean de Vert.

QUAND je suis avec mes amis  
 Je ne suis plus malade ;  
 C'est-la que je me suis permis

Le vin & la grillade :  
 N'en déplaîse à M. Thevart.  
 Je n'en irai qu'un peu plus tard  
 Voir Jean de Vert.

Fi de ces esprits délicats  
 Qui prenant tout à gauche ,  
 Voudroient bannir de nos repas  
 Certain air de débauche :  
 Je ne l'ai qu'avec les Bûveurs ;  
 Et je suis aussi froide ailleurs.  
 Que Jean de Vert.

JE trouve la rime d'abord.  
 Lorsque Bacchus m'inspire ,  
 Un verre rempli jusqu'au bord  
 Me tient lieu d'une Lyre.  
 Ne pouvoir plus boire du vin  
 Est par où je plains le destin.  
 De Jean de Vert.

CÉLÉBRONS de ce doux poison  
 La puissance suprême ;  
 Il nous fait perdre la raison ;  
 C'est par-là que je l'aime :  
 Elle nous tourmente toujours ,  
 Est n'est pas d'un plus grand secours  
 Que Jean de Vert.

LE Pays , ne vous jouez pas  
 A la jeune Thérèse ,  
 Qui voit de trop près ses appas  
 En dort moins à son aise :  
 Ses yeux si doux & si brillans  
 Ont déjà tué plus de gens  
 Que Jean de Vert.

## L E T T R E A M. D O U J A T.

**J**E vous avertis qu'Amour  
 Se plaint de votre inconstance ,  
 Et qu'il prétend quelque jour  
 Vous faire humble remontrance  
 Sur la trop grande dépense  
 Qu'il fait pour vous retenir.  
 Il jure par son Arc qu'il n'y sçauroit fournir ;  
 Et ce n'est pas, Tircis , sans raison qu'il en gronde :  
 Vous soupirez pour cent objets divers ,  
 Et vous usez plus de fers  
 Que tout le reste du monde

Ce n'est pas que je ne sçache bien qu'il vous flatte , qu'il vous ménage , & qu'il ne vous faie porter que des fers dorés. Mais ce n'est pas ainsi qu'il en faut user avec vous ; & il devrait vous en donner de si pesans , que vous ne puissiez les quitter quand vous le voudriez.

Il se ruinera sans doute  
 Par un si doux traitement ;  
 Car entre nous , Tircis , on sçait ce qu'il en coûte  
 A dorer les fers d'un Amant.

## I D Y L L E.

*Sur le retour de la santé du Roi. 1686.*

**P**EUPLES , qui gémissiez aux pieds de nos Autels ,  
 Qui par des vœux ardens , des soupirs & des larmes ,

Demandez la santé du plus grand des Mortels ,  
 En plaisirs changez vos allarmes ,  
 Couronnez vos têtes de fleurs :

LOUIS n'est plus en proie à de vives douleurs ;  
 D'une santé parfaite il goûte tous les charmes.  
 Dès ses plus jeunes ans à vaincre accoûtumé ,  
 Il a dompté les maux qui lui faisoient la guerre :  
 Ils n'ont servi qu'à montrer à la terre  
 Combien LOUIS est grand , combien il est aimé.

TANDIS que , dévorés par des craintes mortelles ,  
 Nous cherchions , en tremblant , d'agréables nouvel-  
 les ;  
 Tandis qu'il nous coûtoit tant de pleurs , tant de cris ,  
 Lui , dont rien ne sçauroit ébranler le courage ,  
 Regardoit ses douleurs avec un fier mépris ;  
 Elles ne paroïssent que sur notre visage.

AU milieu des plaisirs qu'enfante un doux repos ,  
 Eut-il jamais l'esprit plus libre ?  
 Vous le sçavez , Tamise , Elbe , Rhin , Tage , Tibre ;  
 Vous le sçavez aussi , Mers , dont il joint les flots.

Ces soins qu'on voit toujours renaître ,  
 Et dont , hors le Héros que nous avons pour Maître ,  
 Nul Roi n'a porté seul le pénible fardeau ,  
 Les a-t-on vu cesser dans ses douleurs cruelles ,  
 Quoiqu'en des mains sages , fidelles ,  
 Il eût pu confier le timon du vaisseau ?

MAIS pourquoi , dans les jours destinés à la joie ,  
 Rappeller des jours douloureux ?  
 Jouïssons du bonheur que le Ciel nous envoie.  
 LOUIS ne souffre plus , nous sommes trop heureux ,  
 Que dans nos murs le travail cesse ,  
 Que le vin coule , qu'on s'empresse  
 D'allumer d'innombrables feux ;

Qu'on



Qu'on lance dans les airs de si vives étoiles,

Que leur éclat fasse pâlir

Celles de qui , pour s'embellir  
La nuit sème ses sombres voiles.

Et vous qui par un sage choix

Préférez vos rustiques toits

A ces lambris dorés , sous qui la tempérance ,

La tranquillité , l'innocence ,

Logent rarement avec nous :

Bergers , pour qui la vie a si peu de dégoûts ,

Bergers , plus heureux qu'on ne pense ,

Quittez les soins de vos troupeaux ;

De guirlandes parez vos têtes ;

Foulez l'herbe naissante au son des chalumeaux.

Que des jeux innocens , que d'agréables fetes

Ramenent les plaisirs que vous aviez bannis :

Louis ne souffre plus , nos malheurs sont finis.

LES Bergeres jeunes & belles ,

Qui font régner l'Amour , & qui regnent par lui.

Sont seules à plaindre aujourd'hui.

Je frémis des malheurs que je prévois pour elles :

Ils sont plus grands cent & cent fois ,

Que si dans le plus sombre bois

Sans chiens les moutons alloient paître.

Que sur leurs foibles cœurs elles veillent toujours ,

S'il est vrai que la Joie est mere des Amours :

La santé de Louis en va plus faire naître

Que le doux retour des beaux jours.



## REFLEXIONS DIVERSES. 1686.

## I.

**Q**UE l'homme connoît peu la mort qu'il appré-  
hende,  
Quand il dit qu'elle le surprend !  
Elle naît avec lui , sans cesse lui demande  
Un tribut dont envaia son orgueil se défend.  
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure :  
Il périt en détail imperceptiblement.  
Le nom de Mort qu'on donne à notre dernière heure,  
N'en est que l'accomplissement.

## I I.

**Ê**TRES inanimés , rebut de la Nature ,  
Ah ! que vous faites d'envieux !  
Le tems , loin de vous faire injure ,  
Ne vous rend que plus précieux.  
On cherche avec ardeur une Médaille antique :  
D'un Buste , d'un Tableau le tems hausse le prix :  
Le Voyageur s'arrête à voir l'affreux débris  
D'un Cirque , d'un Tombeau , d'un Temple magni-  
fique ;  
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

## I I I.

**D**E ce sublime esprit dont ton orgueil se pique ;  
Homme , quel usage fais-tu ?  
Des plantes , des métaux tu connois la vertu ;  
Des différens pays les mœurs , la politique ;  
La cause des frimats , de la foudre , du vent ;  
Des Astres le pouvoir suprême :  
Et sur tant de choses sçavant ,  
Tu ne te connois pas toi-même.

## I V.

LA pauvreté fait peur ; mais elle a ses plaisirs.  
 Je sçai bien qu'elle éloigne , aussi-tôt qu'elle arrive ,  
 La volupté , l'éclat , & cette foule oisive  
 Dont les jeux , les festins remplissent les desirs.  
 Cependant , quoiqu'elle ait de honteux & de rude  
 Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis ,  
 Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude  
 De n'avoir que de vrais amis.

## V.

POURQUOI s'applaudir d'être belle ?  
 Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?  
 A l'examiner , il n'est rien  
 Qui cause tant de chagrin qu'elle.  
 Je sçai que sur les cœurs ses droits sont absolus ;  
 Que tant qu'on est belle on fait naître  
 Des desirs , des transports , & des soins assidus :  
 Mais on a peu de tems à l'être ,  
 Et long-tems à ne l'être plus.

## V I.

MISÉRABLE jouet de l'aveugle fortune ,  
 Victime des maux & des loix ,  
 Homme , toi qui par mille endroits  
 Dois trouver la vie importune ,  
 D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?  
 Lâche , regarde-la sans changer de visage ;  
 Songe que , si c'est un outrage ,  
 C'est le dernier à recevoir.

## V I I.

QUE chacun parle bien de la reconnoissance !  
 Et que peu de gens en font voir !  
 D'un service attendu la flatteuse espérance ,  
 Fait porter dans l'excès les soins , la complaisance :  
 H 2

A peine est-il rendu qu'on cesse d'en avoir.  
De qui nous a fervi la vue est importune :

On trouve honteux de devoir

Les secours que dans l'infortune

On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

### V I I I.

QUEL poison pour l'esprit sont les fausses louanges !

Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours.

Penfer trop bien de soi fait tomber tous les jours

En des égaremens étranges.

L'Amour propre est, hélas ! le plus sot des Amours !

Cependant des erreurs il est la plus commune.

Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit ;

Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit ;

Nul n'est content de sa fortune ,

Ni mécontent de son esprit.

### I X.

ON croit être devenu sage ,

Quand , après avoir vu plus de cinquante fois

Tomber le renaissant feuillage ,

On quitte des plaisirs le dangereux usage :

On s'abuse. D'un libre choix

Un tel retour n'est point l'ouvrage ;

Et ce n'est que l'orgueil , dont l'homme est revêtu ,

Qui , tirant de tout avantage ,

Donne au secours de la vertu

Ce qu'on doit au secours de l'âge.

### X.

EN grandeur de courage on ne se connoît guère :

Quand on élève au rang des hommes généreux

Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire

A rendu le nom si fameux.

Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils fortoient de la vie

Lorsque de disgraces suivie ,

Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.  
 Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.  
 Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !  
 Il est plus grand , plus difficile  
 De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

## X I.

L'ENCENS qu'on donne à la prudence  
 Met mon esprit au désespoir.  
 A quoi donc nous sert-elle ? A faire voir d'avance  
 Les maux que nous devons avoir.  
 Est-ce un bonheur de les prévoir ?  
 Si la cruelle avoit quelque règle certaine  
 Qui pût les écarter de nous ,  
 Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux :  
 Mais rien n'est si trompeur que la prudence humaine :  
 Hélas ! presque toujours le détour qu'elle apprend ,  
 Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend  
 Est le chemin qui nous y mène.

## X I I.

PALAIS , nous dirons moins que vous ,  
 Quoique des Elémens vous souteniez la guerre ,  
 Et quoique du sein de la terre  
 Nous soyons tirés comme vous :  
 Frères machines que nous sommes :  
 A peine passons-nous d'un siècle le milieu.  
 Un rien peut nous détruire ; & l'ouvrage d'un Dieu  
 Dure moins que celui des hommes ?

## X I I I.

HOMME , vante moins ta raison ;  
 Vois l'inutilité de ce présent céleste  
 Pour qui tu dois , dit-on , mépriser tout le reste.  
 Aussi foible que toi , dans ta jeune saison ,  
 Elle est chancelante , imbécile :  
 Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers ,

Vile esclave des sens , elle t'est inutile ;  
 Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers ,  
     Elle n'est qu'en chagrins fertile ;  
     Et quand tu vieillis , tu la perds.

## X I V.

LES plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :  
     Il est bon de jouer un peu ;  
 Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.  
     Un joueur ; d'un commun aveu ,  
     N'a rien d'humain que l'apparence ;  
 Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense  
 D'être fort honnête-homme & de jouer gros jeu.  
 Le désir de gagner , qui nuit & jour occupe ,  
     Est un dangereux aiguillon.  
 Souvent , quoique l'esprit , quoique le cœur soit bon ;  
     On commence par être dupe ,  
     On finit pour être fripon.

## X V.

SOUVENT c'est moins bon goût que pure vanité  
 Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite :  
 On croiroit faire tort à sa capacité ,  
 Cependant un esprit solide , éclairé , droit ,  
 Du commerce des sots sçait faire un bon usage ;  
     Il les examine , il les voit ,  
     Comme on fait un mauvais ouvrage.  
 Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter ,  
     Il n'est guère moins nécessaire  
     De voir ce qu'il faut éviter ,  
     Que de sçavoir ce qu'il faut faire ,

## X V I.

Qui dans son cabinet a passé ses beaux jours  
 A pâlir sur Pindare , Homère , Horace , Plaute ,  
     Devroit y demeurer toujours.  
 S'il entre dans le monde avec un tel secours ,

Il y fera faute sur faute ;

Il portera par-tout l'ennui.

Un ignorant qui n'a pour lui

Qu'un certain sçavoir vivre, un esprit agréable ;

A la honte du Grec & du Latin, fait voir

Combien doit être préférable

L'usage du monde au sçavoir.

## X V I I.

QUE l'esprit de l'homme est borné ;

Quelque-tems qu'il donne à l'étude,

Quelque pénétrant qu'il soit né,

Il ne sçait rien à fond, rien avec certitude.

De ténèbres pour lui tout est environné.

La lumière qui vient du sçavoir le plus rare

N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare ;

Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.

Longues erreurs qu'elle a fait naître,

Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître

N'est souvent qu'apprendre à douter.

O D E. 1686.

**H**ÉLAS ! Seigneur, quel est l'effet  
Des remèdes cruels où je me suis livrée !

Ont-ils de mes tourmens accourci la durée ?

Non, ton juste courroux n'étoit pas satisfait.

Tant que tu voudras prendre une pleine vengeance

De mon ingratitude & de mon indolence,

A quoi me servira tout le secours humain ?

Ah ! Seigneur, fais moi grace ; & que d'heureuses  
larmes

Puissent tomber les armes.

Que mes égaremens t'avoient mis à la main.

SEIGNEUR, ne m'abandonne pas,

H 4

Daigne te souvenir que je suis ton ouvrage ;  
 Et que pour me sauver d'un assuré naufrage ,  
 Tu t'es livré toi-même au plus honteux trépas.  
 Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes ,  
 Soutiens dans ces instans mes forces chancelantes ;  
 Fais que , souffrant pour Toi , mes maux me semblent doux.  
 Depuis que , sous leur faix languissante , abattue ,  
     Je n'attends qu'un coup qui me tue ,  
 Quatre fois le Soleil s'est éloigné de nous.

DANS ces longs & cruels travaux  
 Je n'ai point fait entendre un insolent murmure ;  
 Avec soumission , Seigneur , je les endure.  
 Eh ! n'as-tu pas pour moi souffert de plus grands  
     maux ?  
 Peut-être si ma vie eût été plus d'heureuse ;  
 Elle eût pour mon salut été plus dangereuse ;  
 On ne te connoît point au milieu des plaisirs.  
 Dans ce gouffre , où se perd & ta crainte & ta grace.  
     Envain ta voix crie & menace ;  
 Le cœur sourd à ta voix n'entend que les desirs.

PAR mille & mille vœux ardens  
 Ma famille tremblante en tous lieux t'importune ;  
 Elle a , contre une triste & cruelle fortune ,  
 Besoin de mon secours encor pour quelque-tems :  
 Dans la crainte où me met l'état où je la laisse ,  
 Je te demande à vivre ; exauce ma tendresse.  
 Si je ne puis par moi mériter ta bonté ,  
 A tes loix ma famille est soumise & fidelle.  
     Ah ! Seigneur , par pitié pour elle ,  
 A ce coupable corps redonne la santé !

MAIS en remplissant mes souhaits ,  
 Donne-moi tant d'amour , tant de foi , tant de force ;  
 Que le monde pour moi n'ait qu'une vaine amorce .



Et que de ma santé je n'abuse jamais.  
 Otes-moi, pour me rendre & plus forte & plus pure,  
 Ces dons empoisonnés que m'a fait la Nature;  
 L'innocence avec eux se trouve rarement:  
 Otes-moi cet esprit dont ma foi se défie.

Oui, Seigneur, je te sacrifie  
 Tout ce qui peut de Toi m'éloigner un moment.

JE ne t'ai jamais bien connu :

Hé ! quel cœur sait le prix de ces douceurs char-  
 mantes,

Que tu fais ici - bas goûter à tes Amantes,  
 S'il ne s'est avec Toi souvent entretenu ?  
 T'aimer semble un parti triste & bizarre à prendre :  
 Tant qu'à quelques plaisirs on peut encor prétendre,  
 On croit ne te devoir que la fin de ses jours ;  
 Encore est-ce à regret qu'en ces Instans funestes

On te donne les affreux restes  
 D'une vie employée à t'offenser toujours.

S'IMAGINE-T'ON t'éblouir ?

L'homme te conçoit-il comme un Etre qu'on trompe ?  
 On renonce aux plaisirs, on renonce à la pompe  
 Dont, quand on le voudroit, on ne peut plus jouir.  
 Loin de suivre un chemin qu'on me montre sans cesse,  
 Je n'attends pas, Seigneur, qu'une froide vieilleesse  
 Ne me laisse à t'offrir que ses chagrins divers.

Encor dans ces beaux jours où l'automne commence,  
 Gracias à ta juste vengeance,  
 Seigneur, sur mon néant mes yeux se sont ouverts.

HUMBLE, dans mes tristes accens

Je ne viens point à Toi sur de fausses maximes  
 Excuser mes erreurs, ni rejeter mes crimes  
 Sur la faiblesse humaine & le pouvoir des sens.  
 Mon cœur est pénétré d'un remords véritable ;  
 Je m'avoue à tes yeux infiniment coupable.

C'est l'unique secours que je veux contre Toi.  
 Au pardon (tu le sçais) ce repentir t'engage :  
 J'en ai ta parole pour gage.  
 Puisse ce repentir durer autant que moi !

---

## RÉFLEXIONS DIVERSES.

### I.

**H**OMME , contre la mort , quoique l'art te promette ,  
 Il ne sçauroit te secourir.  
 Prépare-y ton cœur. Dis-toi : C'est une dette  
 Qu'en recevant le jour j'ai faite :  
 Nous ne naissons que pour mourir.

### II.

ESCLAVES que rien ne rebute ,  
 Vous qui , pour arriver au comble des honneurs ,  
 Aux caprices des grands êtes toujours en bute ;  
 Vous , de tous leurs défauts lâches adorateurs ,  
 Sçavez-vous le succès de tant de sacrifices ?  
 Quand ; par les grands emplois , on aura satisfait  
 A vos soins , à vos longs services ,  
 Hélas ! pour vous qu'aura-t-on fait  
 Que vous ouvrir des précipices ?

### III.

EST-CE vivre ? & peut-on , sans que l'esprit murmure ,  
 Se donner toute entière au soin de sa parure ?  
 Se peut-il qu'on arrive à cet instant fatal  
 Qui termine les jours que le Destin nous prête ,  
 Sans avoir jamais eu d'autre souci en tête  
 Que de ce qui sied bien ou mal ?  
 Faire de sa beauté sa principale affaire

Est le plus indigne des soins.  
 Le dessein général de plaire  
 Fait que nous plaifons beaucoup moins.

## I V.

LORSQUE la mort moissonne à la fleur de son âge  
 L'homme pleinement convaincu  
 Que la foiblesse est son partage,  
 Et qui contre ses sens à mille fois vaincu ;  
 On ne doit point gémir du coup qui le délivre.  
 Quelque jeune qu'on soit , quand on a su bien vivre,  
 On a toujours assez vécu.

## V.

**QUE les ridicules efforts**

Qu'on fait pour cacher la vieillesse  
 Sous l'éclat d'un jeune dehors ,  
 Marquent dans un esprit d'erreur & de foiblesse !  
 Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long - tems ?  
 Si nos discours , si nos ajustemens ,  
 Si nos plaisirs conviennent à notre âge ,  
 Nous ne blesserons point les yeux.  
 Les mesures qu'on prend pour paroître moins vieux  
 Font qu'on le paroît davantage.

## V I.

NON , de quelques côtés qu'on porte ses desirs ,  
 On ne sauroit goûter de plaisirs véritables ;  
 Mais tout faux que sont les plaisirs ,  
 Encore s'ils étoient durables !  
 On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunés ;  
 Qui , par leur penchant entraînés ,  
 Sont en quelque sorte excusables.  
 Quel bonheur quand du Ciel les aspects favorables  
 Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux !  
 Et qu'il faut de raison , de force ,  
 Quand on est né voluptueux ,

Pour faire avec les sens un éternel divorce ?

V I I.

De quel aveuglement sont frappés les Humains !  
 Contre les malheurs incertains ,  
 Tels que la perte d'une femme ;  
 D'un enfant , d'un ami , des trésors , des grandeurs ;  
 On croit faire beaucoup de préparer son âme ;  
 Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.  
 Mais , sans doute , on mourra cent & cent précipices  
 Sont ouverts sous nos pas pour nous faire périr ;  
 Cependant au milieu des vices  
 Nous mourons , sans songer que nous devons mourir.

I D Y L L E.

**T**OMBEAU , dont la vue empoisonne  
 Les plus agréables plaisirs ,  
 Confond l'orgueil humain ; & toutefois ne donne  
 Ni frein aux passions ; ni bornes aux desirs ,  
 Le cœur débarrassé de ces vives allarmes ;  
 Que cause le plus tendre Amant ,  
 Je venois dans ce bois rêver tranquillement.  
 De son ombrage , hélas ! que tu gâtes les charmes !  
 Près de toi , quelque loin qu'on porte l'enjoûement ,  
 Rêve-t-on agréablement ?  
 Quelle réflexion accablante , importune ,  
 Fait-on , lorsque sur toi l'on porte ses regards ?  
 La Mort , par une route au vulgaire commune ,  
 A conduit dans ton sein un homme tel que Mars ,  
 Et tel que le Dieu des beaux Arts ,  
 Qui jamais n'éleva d'Autels à la fortune ,  
 Et qui pour le mérite eut toujours des égards.  
 Ailleurs tu caches aux cœurs tendres

Les restes précieux , les adorables cendres

D'un objet dont les soins , ni les ardens souhaits ,

Ni les appas , ni la jeunesse ,

Ne purent garantir des traits

Que lance la sourde Déesse.

Dans cette affreuse nuit dont on ne sort jamais ;

Combien renfermes-tu de dépouilles mortelles ;

De Héros , de Sçavans , de Monarques , de Belles ?

Abime où tout se perd , si ce n'est que pour toi

Que nous fait voir le jour la Nature inhumaine ,

Que d'inutiles soins ! que d'abus ! & pourquoi ,

Pour orner un tombeau , se donner tant de peine ?

Pourquoi , pour arriver aux brillantes grandeurs ,

Etre dévot par monde ; & flatteur par bassesse ?

Par une criminelle adresse

Pourquoi des mécontents faut-il sonder les cœurs ,

Et suivre un heureux fat qu'un Ministre caresse ?

Vous courez trop , tristes honneurs ,

Et vous disparaissez avec trop de vitesse ,

Pour avoir des adorateurs.

Insatiable & dur Avaré ,

Qui , par la faim , la soif , fais souffrir à ton corps

Tout ce que l'enfer te prépare ,

Que te sert de te rendre à toi-même barbare ?

Emporteras-tu tes trésors ?

Et vous , jeunes Amans , dont la tendresse extrême

Semble vous faire un sort heureux ,

Ah ! pourquoi cédiez-vous à ce pouvoir suprême ,

Beaucoup moins doux que dangereux ?

Hélas ! faut-il quitter trop-tôt ce que l'on aime ?

Le moins d'attachement est toujours le meilleur.

Lorsque l'heure fatale sonne ,

On souffre moins par la douleur ,

Que parce qu'il faut que le cœur

Dans ce triste état abandonne ,

*RIMES en ailles, en eilles, en ille & en ouille, que M. le Maréchal de VIVONNE lui donna, pour les remplir à la louange du Roi, les Rimes masculines à son choix. 1687.*

**T**Or qui, depuis que du cahos  
On tira la terre & les flots,  
Es Apollon quand tu rimailles,  
Et le Soleil quand chaque jour  
Dans un long & pénible tour  
A nous éclairer tu travailles,  
Si tu ne viens m'aider, je perds  
L'honneur de bien faire des vers:  
Il faut, sur des Rimes en ailles,  
Rimes qui font pâlir d'effroi,  
Célébrer Louis ce grand Roi  
Qui ressemble au Dieu des batailles;  
Qui prend ce qu'il s'est proposé,  
Sans que nul ait encore osé  
User sur lui de représailles;  
Qui voit naître de son Dauphin,  
Dont la gloire sera sans fin,  
Quantité d'augustes marmailles;  
Qui chez le perfide Génois  
Brisa Temples, Palais, Murailles,  
Qui toujours heureux dans ses choix  
En Ministres fit des trouvailles,  
Qui du bruit de ses grands Exploits  
Remplit celle à qui dans sept mois.  
Il faut confier les semailles,  
Celle que pare le Printems  
De fleurs & de vertes broussailles,

Celle dont fouillent les entrailles  
Chercheurs d'or & de diamans ;  
Et cette autre sur qui les vents  
Ont tant causé de funérailles ,  
Et dont les muets habitans  
Ont le corps revêtu d'écailles ;  
Qui , victorieux des erreurs ,  
Fait dans le bercail des Pasteurs  
Rentrer des millions d'ouailles ;  
Qui de son Peuple est si chéri ,  
Qu'aussi-tôt qu'on le sçut guéri ,  
Magistrats , Financiers , Canailles :  
Tout fit chanter en divers lieux  
Des *Te Deum* mélodieux ;  
Tout mangea chapons , perdrix , cailles ,  
Et mit sur le cul ses futailles.  
Veuillent nous préserver les Cieux  
De plus voir de telles gogailles !  
Qui des Fils de ses Petits-fils ,  
Si nos souhaits sont accomplis ,  
Verra toutes les époufailles ;  
Qui de ses héroïques faits ,  
Soit dans la Guerre ou dans la Paix ,  
A fait frapper force Médailles  
Plus belles que les antiquailles ;  
Qui dompte Alger & Tripoly ;  
Qui dans l'agréable Marly  
Fait souvent de grosses ripailles ;  
Et qui fera trembler de peur  
Le Roi d'Espagne & l'Empereur ,  
Dès qu'il sortira de Versailles.



## RIMES EN EILLES. 1687.

**S**I ma voix avoit les doux sons  
Des Malherbes ou des Corneilles ,  
LOUIS feroit toujours l'objet de mes chansons.  
Quel plus beau sujet pour mes veilles  
Qu'un grand Roi , de qui tous les jours  
Ne font qu'un tissu de merveilles ,  
Et de qui l'air & les discours  
Font entrer dans les cœurs un million d'amours  
Par les yeux & par les oreilles ?  
Raison , toi que les Rois consultent rarement ,  
Tu sçais que ces Héros charmant  
Ne fuit que ce que tu conseilles ;  
Nymphes , qui jamais ne sommeilles ,  
Tu sçais qu'avecque tes cent voix  
Tu n'en as pas assez pour conter ses exploits ,  
Et ce nombre infini de vertus sans pareilles ,  
Qui le font le plus grand des Rois.  
Les champs ont moins d'épis , les ruches moins d'a-  
beilles  
Qu'il n'a reçu du Ciel de charmes séducteurs.  
Ah ! courons au Parnasse , & des plus belles fleurs ,  
Pour couronner son front , remplissons des corbeilles.  
Puissent aller mes vers , à l'aide de son nom ,  
Des bords où le matin la Mere de Memnon  
Peint le Ciel de couleurs vermeilles ,  
Jusques à ces tristes climats  
Où ne peuvent croître les treilles ,  
Et dont les habitans ne laissent pourrant pas  
D'aimer à vuides les bouteilles !.



## R I M E S E N I L L E. 1687.

**F**EMME d'un Dieu qui n'est pas beau,  
 Et qui ne va point sans béquille,  
 Déesse de qui le berceau  
 Fut une superbe coquille,  
 Ne me refuse pas aujourd'hui ton secours.  
 Ordonne que des Jeux, des Ris & des Amours  
 La tendre & galante quadrille  
 Répande ses attraits sur mon foible discours.  
 Vénus, j'en ai besoin : on veut que je babille  
 De ce Heros qui seul a tous les agrémens  
 Des deux plus chers de tes Amans.  
 Dans ses yeux certain feu pétille,  
 Qui souvent a causé de grands embrasemens :  
 Tel étoit ton chasseur dans ces heureux momens  
 Où couché sur l'œillet, la rose & la jonquille,  
 Tu daignois l'honorer de tes embrassemens.  
 Non moins semblable au divin Drille  
 Qui vient, au sortir des combats,  
 Se délasser entre tes bras,  
**LOUIS** humilia l'orgueil de la Castille,  
 Dompta l'ingrat Batave, & vainquit le Germain ;  
 Fit tomber sous l'effort de cent bouche d'airain,  
 Comme tombe en Eté l'épi sous la faucille,  
 Le parjure Génois, & le dur Afriquain.  
 Ce n'est pas seulement le tonnerre à la main  
 Que ce Monarque est grand, que son courage brillot  
 Ne l'avons-nous pas vu montrer un front serein  
 Dans de vives douleurs, dans un péril certain,  
 Et ne branler non plus que la Bastille ?  
 Quel Sage, quel Héros, fût-il Grec ou Romain,  
 Peut du pied de **LOUIS** atteindre à la cheville ?  
 Aussi du bout de l'Univers

Les peuples que le Soleil grille  
 Traversent pour le voir l'immense sein des Mers.  
 Que pour nous rendre heureux il prend de soins di-  
 vers.

Dans ces vastes Etats chaque place fourmille  
 De cent & cent jeunes Guerriers  
 Qu'il y met pour apprendre à cueillir des lauriers;  
 Dans un superbe Enclos plus d'une illustre fille  
 Trouve dès son enfance un secours sûr & doux ;  
 Dans un âge plus mûr on lui donne un époux ,  
 Ou l'on met sa pudeur à l'abri d'une grille ,  
 Pere de ses Sujets , il nourrit , il habille  
 Ces malheureux Enfans qui ne sont héritiers

Que des titres que leur famille

A depuis des siècles entiers ;

Titres qu'on prise moins que l'or des Maltotiers ,  
 Bien que plus d'un d'entre eux ait porté la mandille .

Fille des flots amers , agréable Vénus ,

A qui les doux transports ne sont pas inconnus ;

Crois-tu que , de fil en aiguille ,

Quand on voit trop souvent ce Roi charmant à voir ;

On ne fasse jamais , en dépit du devoir ,

Quelque légère pécadille ?

## RIMES EN OUILLE. 1687.

**A**MOUREUX Rossignols , de qui la voix chatouille

L'oreille & le cœur à la fois ;

Zéphirs , qui murmurez dans le fond de ce bois ;

Ruisseau , de qui l'onde gazouille ;

Taisez-vous , laissez-moi dans un profond repos ,

Rêver quelques momens au plus grand des Héros.

Jamais d'une campagne il n'est sorti bredouille.

Dès que ses ennemis ont osé l'irriter ,

Sur eux on l'a vu remporter

Plus d'une glorieuse & superbe dépouille.

Rien ne résiste à sa valeur :

Tout rit à ses desirs. Malheur , trois fois malheur

A quiconque avec lui se brouille.

Bien qu'un calme profond règne dans ses Etats ,

Ses Guerriers toutefois ne se reposent pas ,

De peur que dans la Paix leur valeur ne se rouille ,

Tantôt le fier Soldat , par sa vuë animé ,

S'exerce dans la plaine d'Ouille ;

Et tantôt dans un camp pour six mois renfermé ,

Il fait sentinelle & patrouille.

L'Etat ne souffre point par ces grands mouvemens :

En pleine sûreté , près de ces nombreux camps ,

Mûrit le doux raisin , & grossit la citrouille ;

La vache y pait l'herbage , & la canne y farfouille ;

L'avare Laboureur y moissonne ses champs ;

Sa fille , sans danger , y file sa quenouille ;

Et jamais il ne voit sans de prompts payemens ,

Emporter le lard & l'andouille

De son chétif foyer uniques ornemens.

Envain dans les vieux tems je fouille ;

Pour pouvoir comparer ses faits à d'autres faits :

Les antiques Héros ont toujours quelques *mais*

Ou quelque *si* qui les barbouille ;

Et chez LOUIS LE GRAND on n'en trouve jamais.

Dans les travaux de Mars , dans le sein de la Paix ,

Par nul dérèglement sa gloire ne se souille.

Puisse-t-il triompher toujours !

Puisse-t-il ne passer que d'agréables jours !

Que jamais de pleurs on ne mouille

Les Autels pour un Roi si grand , si fortuné :

Devant eux qu'on ne s'agenouille

Que pour bénir le Ciel de nous l'avoir donné.



## R É P O N S E

DE M. LE DUC DE NEVERS.

1 6 8 7.

**I**MITANT de vos vers les accords ravissans,  
 Mon papier enfin se barbouille,  
 Et je vais sur la rime d'Ouille  
 D'une même harmonie épuiser les accens.  
 Tournez sur moi, Phœbus, tes regards caressans;  
 Versez, des sources d'or, l'eau qui jamais ne mouille,  
 Ces élixirs sympathiques  
 Dont la vertu réjouit & chatouille  
 Tous les esprits engourdis & pesans.  
 Conduis ma faible main, soutiens-moi dans un tems  
 Où loin de se nourrir de perdrix, de faisans,  
 De levreaux, de canards, de cailles; d'ortolans,  
 De langues, de jambons, de boudin & d'andouille;  
 On ne voit que des mêts tristement nourrissans:  
 Le harang, le faumon, l'escargot, la grenouille,  
 Force maniveaux d'éperlans,  
 Des pois, des choux, l'oignon, la rave, la citrouille;  
 L'écrevisse de mer, & les hourfins piquans,  
 La sauterelle & la favouille.  
 Quand le carême rend les esprits languissans,  
 Le moyen que le sang dedans nos veines bouille?  
 C'est de toi seul, Apollon, que j'attends  
 Que par tes riches dissolvans  
 Mon organe enfin se dérouille  
 De la noire crasse des sens.  
 Maintenant que l'Hiver a fait place au Printems,  
 Que le Rossignol chante, & le ruisseau gazouille,  
 Je veux chanter LOUIS, ce Roi des Conquérans,  
 Encor qu'il ait épuisé nos encens.

S'il n'eût borné ses exploits éclatans ,  
 De l'Univers entier il eût en la dépouille :  
 Mais puisqu'il ne veut plus voir ses lauriers sanglans ,  
 Admiron dans la Paix ses faits resplendissans.  
 Il détruit l'hérésie ; & sur ses Partisans  
 Fait tonner ses Arrêts sans que personne grouille ;  
 Il chasse la discorde aux regards frémissans ,  
 Cette vieille Aleçon qui toujours les yeux rouille ,  
 Qui , par ses noirs poisons & ses traits séduissans ,  
 Du Temple de Janus les portes déverrouille.  
 Ce nouveau Jupiter sçait punir les Titans.  
 On est sûr de sa perte aussi-tôt qu'on s'y brouille.  
 Son bras lance sa foudre aux bords Mahométans ,  
 Et la terre d'Alger flambe comme la houille :  
 Mais il sçait pardonner aux Génois arrogans ,  
 Quand au pied de son Trône un Doge s'agenouille.  
 Aux sanglans jeux de Mars , en ces belliqueux champs  
     L'Espagnol , ce coquefredouille ,  
 Va toujours à l'école , & perd toujours bredouille.  
 Des Aigles mntinés , des Lions rugissans  
     Il a rendu les efforts impuissans.  
 Toujours en sa faveur par ses bras triomphans ,  
 Des combats incertains le cahos se débrouille.  
 On compteroit plutôt les épis ondoyans  
 De la blonde Cérès dans le champ de la Pouille ,  
 Le doux fruit de Langers & de la plaine d'Ouille ,  
 Que le nombre infini de ses faits étonnans.  
 De sa haute vertu quels traits éblouissans !  
     Dans les périls les plus pressans ,  
 Quand l'homme intérieur dans son néant se fouille ,  
 Il supporte en Caton les maux les plus cuisans.  
     Veuillent les Dieux tout-puissans  
     Oùir nos vœux reconnoissans !  
 Que Laquéfis du fuseau de nos ans  
 Dévide tout le fil pour grossir sa quenouille.

## A U T R E R É P O N S E

D E M. L' A B B É G E N E S T.

1 6 8 7.

**J**E trouve dans tes Vers un son qui me chatouille ,  
 Personne n'écrit comme toi :  
 Tout ce que tu dépeins , je le sens , je le vois.  
 Parles-tu d'un Ruisseau ? Je l'entends qui gazonille :  
 Plains-tu le triste état des Amans malheureux ?  
 Leur disgrâce me touche , & je pleure avec eux.

IL n'est point de sujet qui te mette en bredouille :  
 Ta Muse , en quittant ses moutons ,  
 Quitte son air champêtre , & sur de nouveaux tons  
 Chante un Guerrier chargé d'une illustre dépouille.  
 Non , je ne vois que toi qui puisse également  
 Animer un Héros , & former un Amant.

ON a beau te gêner par des rimes en ouille ,  
 Pour louer ce grand Roi qui sur le bord du Rhin  
 Fut plus tranquille & plus ferein  
 Qu'il ne l'est à la plaine d'ouille ;  
 Tes Vers coulant toujours avec rapidité ,  
 Tu le conduis sans peine à l'immortalité.  
 Son auguste Portrait qu'un tas d'Auteurs barbouille ,  
 Pour pouvoir s'achever a besoin de ta main ,  
 Qui passant tout esprit humain  
 Ne craint ni les vers ni la rouille.  
 C'est à toi de chanter tant de faits inouis ,  
 Et le Ciel te devoit au siècle de Louis.

---

A U R. P. B O U H O U R S ,

Sur son Livre de l'*Art de bien penser sur les Ouvrages  
d'Esprit.* 1687.

**D**ANS une liste triomphante  
De célèbres Auteurs que votre Livre chante ,  
Je ne vois point mon nom placé.  
▲ moi ( n'est-il pas vrai ? ) vous n'avez point pensé.  
Mais aussi dans le même rôle  
Vous avez oublié Pascal ,  
Qui pourtant ne pensoit pas mal.  
Un tel compagnon me console.

---

*Sur le même Ouvrage.* 1687.

**O**N voit par le Recueil qu'il vient de mettre au jour,  
Qu'il lit & Prose & Vers de folie & d'amour ,  
Cela vaut beaucoup mieux que de prendre la peine  
De débrouiller saint Augustin ,  
Le dur Tertullien , & l'obscur Origène.  
Il vaut mieux commenter Ovide & la Fontaine ,  
Et les plus beaux endroits de Bussi Rabutin.



## CHANSON.

DE M. DE SAINT GILLES, \*

*Mousquetaire , sur le bruit qui attribuoit.*

A MADAME DESHOULIERES

*la Parodie de l'Opéra d'Achille , qu'il avoit faite.*

Sur l'air de : Réveillez-vous , Belle Endormie. 1687.

**P**OURQUOI , sçavante DESHOULIERES ,  
 M'enlevez-vous dix-huit Couplets ?  
 Quoi ! n'êtes-vous pas assez fière  
 Des beaux Vers que vous avez faits ?

RESTITUEZ donc à Saint Gilles  
 Le foible honneur de ses Chançons :  
 Contentez-vous de vos Idylles ,  
 Et Retournez à vos moutons.

## R E M A R Q U E.

\* Le Public a vu avec plaisir quelques Poësies de ce Saint Gilles , qui se confia dans un Cloître , ayant mal fait son devoir à la Bataille de Ramillies.



RÉPONSE



R É P O N S E  
DE MADAME DESHOULIERES  
A M. DE SAINT GILLES.

*Sur le même Air.*

**S**I le Public , à l'aventure ,  
A répandu sous notre nom  
L'agréable & vive peinture  
De l'Opéra de Campistron ;

IL ne vous a pas fait d'outrage ;  
N'en foyez pas mal satisfait ,  
Ce n'est pas tant-pis pour l'Ouvrage ,  
Quand on dit que nous l'avons fait.

É P I T R E

A MADAME DE MAINTENON. 1688.

**T**OI dont la piété , la vertu , la sagesse ,  
Sont les fruits d'un esprit & d'un cœur sans foiblesse ,  
Que sans étonnement on ne peut regarder ;  
Toi que le Ciel conduit & traite en favorite ,  
Maintenon , pour qui vient de se racommoder  
La Fortune avec le Mérite ;  
Daignes par tes divins regards  
Rassurer mon ame éperdue.

La carrière où je cours ne présente à ma vûe  
Que des périls de toutes parts.  
Combien de beaux esprits entendons-nous se plaindre  
De n'avoir encor pu , malgré tout leur sçavoir ,

Arriver à ce but où je voudrois atteindre ?

Mais cependant qu'aurois-je à craindre ,  
Si tu foutenois mon espoir ?

N'es-tu pas en ces lieux l'Arbitre souveraine  
De la gloire où nous aspirons ?

Hélas ! sans ton aveu follement nous courons  
Après cette chimère vaine.

Ainsi Rome vit autrefois,

Un de ces Citoyens sorti du sang des Rois ,  
Sous un Prince moins grand , moins aimé , moins  
habile

Que le Héros dont nous suivons les loix ,  
Décider des Chançons d'Horace & de Virgile :  
Mais tandis que Mécène étoit leur ferme appui ,  
Son esprit vaste & fort , à tout pouvant suffire ,  
N'en foutenoit pas moins le fardeau de l'Empire :  
Il partageoit d'Auguste & la joie & l'ennui.

Encor que le Ciel t'ait fait naître  
D'un sexe moins parfait peut-être ,  
Il t'a fait un destin plus beau , plus grand qu'à lui.  
La plus entière confiance ,  
Louis ne l'a-t-il pas en toi ?  
Parce qu'il commet à ta foi ,

N'a-t-il pas racourci l'effroyable distance  
Que met la suprême puissance  
Entre une Sujette & son Roi ?

Mais , par le vif éclat des vertus les plus pures ,  
Tu brilles plus encor que par tant de grandeurs ;  
Et tu n'as point ces fiertés dures

Qui font aux malheureux sentir tous leurs malheurs.  
Tes soins ont prévenu les tristes aventures  
Où l'extrême besoin jette les jeunes cœurs.

Ah ! que ces soins pieux chez les races futures  
T'attireront d'adorateurs !

Contre la cruauté des fières destinées  
Ils donnent , ces soins généreux ,  
Un asyle sacré , vaste , durable , heureux ,

A d'illustres infortunées

Quelle gloire pour toi , modeste Maintenon ,  
 Dans un si beau dessein d'avoir servi de guide  
 A ce grand Roi qui vient d'éterniser son nom  
 Par une piété solide !

Souvent cette vertu n'est pas avec les Sœurs :  
 Elle fuit de la Cour la pompe & les douceurs :  
 Mais son fameux exemple aujourd'hui l'y rappelle ;  
 La naissance , l'esprit & la valeur , sans elle ,  
 Ne conduisent plus aux honneurs.

Maintenon , dans ces vers , c'est mon cœur qui s'ex-  
 plique ;

A tes grands destins j'applaudis.

Loin de sçavoir flatter , apprends que je me pique  
 De cette candeur héroïque

Qu'au nombre des vertus on recevoit jadis.  
 Triste jouet du Sort , mais désintéressée ,  
 Par un solide espoir je ne suis point poussée ;  
 Et je t'admire enfin puisque je te le dis.  
 Non , depuis que des Dieux je parle le langage ,  
 Je n'ai point ( on le sçait ) prodigué mon encens.  
 Je n'avois avant toi jamais rendu d'hommage

Qu'à Louis seul , pour qui je sens.

Toute la tendresse où s'engage

Un cœur respectueux & sage

Qui s'est mis au-dessus du commerce des sens.

Goûtes donc un plaisir qui ne connoît personne ,

Hors le Héros que je chers.

Les louanges sont d'un grand prix ,

Lorsque c'est le cœur qui les donne.



## C A P R I C E.

V ERS le bord d'un ruisseau dont l'onde vivie & pure  
Des arbres d'alentour entretient la verdure ,  
Iris , dont les Chançons , Iris dont les appas ,  
Ont fait voler le nom de contrée en contrée

D'un profond ennui pénétrée ,  
Conduisoit lentement les appas.

Ni le naissant émail d'une jeune prairie ,  
Ni les doux murmures des eaux ,  
Ni le tendre chant des oiseaux ,  
Ne dissipoit sa rêverie.

Enfin , s'écria-t-elle , Amour ,  
Tu ne fais plus couler mes larmes.

Je ne soupire plus , je ne sens plus d'allarmes ;  
Tranquillité , vous êtes de retour.

Mais que dans ce bonheur je trouve peu de charmes !  
En perdant mes transports , mes craintes , mes desirs ,  
Hélas ! que j'ai perdu de biens & de plaisirs !

Ah ! le repos n'est pas aussi doux qu'on le pense ,  
Rien , dans ce triste état , n'occupe ni ne plaît ;

On fait tout avec nonchalance :

L'Amour vaut cent fois mieux , tout dangereux qu'il  
est ;

A d'agréables maux son caprice nous livre ;

On n'a point avec lui d'inutiles momens ;

Tout est plaisir pour les Amans.

- A sa tendresse , hélas ! pourquoi faut-il survivre ?

Peut-on s'accoutumer à ne sentir plus rien ?

Et pour les cœurs enfin le calme est-il un bien ?

- Non , non , reviens , Amour , chasses par ta présence

Cet ennuyeux loisir qui fuit l'indifférence :

Rassemble tous tes feux pour rallumer le mien.

Hélas ! tu ne viens point ; vainement je t'appelle.

Que mon aventure est cruelle !

Malgré moi tu sçus m'enflammer ,

Et quand je veux que mon feu renouvelle ,

Tu ne veux pas le rallumer.

Que t'auroit-il coûté de me soumettre encore ?

Pourquoi refuses-tu mes vœux ?

Tels plaisirs ne sont point le secours que j'implore :

Je ne demande pas de ces destins heureux

Que l'on desire tant , que tu fais quand tu veux.

A toutes res rigueurs je suis accoutumée.

La haine de l'ingrat qui m'avoit sçu charmer

Me défend de prétendre au plaisir d'être aimée ;

Je ne veux que celui d'aimer.

Qu'à s'allarmer , hélas ! mon esprit est facile !

Qu'est-ce qui me fait voir que mes fers sont rompus ?

Qui m'a dit que je suis tranquille ?

Souhaiter de l'amour , est-ce n'en avoir plus ?

Que de confus transports , & quelle incertitude ,

Mais mon destin n'est plus douteux.

Je vois ce beau Berger , ce Berger orgueilleux ,

Pour qui seul j'ai senti tout ce qu'a de plus rude

Un amour tendre & malheureux.

Ah ! je sens renaître à sa vûe

Ces tourmens qui faisoient mes plus ardens souhaits.

Le trouble se répand dans mon ame éperdue ;

Je te rends grâce , Amour , j'aime plus que jamais.

---

## BILLET A M. DOUIAT.

**V**OUS dites que l'Amour vous range sous sa loi ,

Et que ce Dieu se sert de moi

Pour établir chez vous son tyrannique empire ,

Et pour vous faire changer votre volage humeur.

Tircis , si sans railler vous avez pu le dire ,

Vous ne connoissez pas ce que sent votre cœur.

Vous ne cherchez point à me voir ,  
 Et l'on ne vous voit point avoir ,  
 Quand vous me rencontrez , certaine impatience  
 De me conter quelque chose de doux.  
 Vous avez des rivaux sans en être jaloux ,  
 Et vous supportez mon absence  
 Sans peine , sans pleurs , sans ennui.  
 Tircis , l'Amour n'est point de votre connoissance ;  
 Vous prenez sa sœur pour lui.

---

## E P I T R E

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

*Sur la Prise de Philisbourg. 1688.*

**L**E Dieu couronné de pavots  
 A peine ce matin m'avoit abandonnée ,  
 Qu'Apollon à mes yeux encore à demi clos  
 S'est fait voir de Lauriers la tête environnée ;  
 Lui que j'avois prié , depuis près d'une année ,  
 De ne plus troubler mon repos.

VIENS chanter , m'a-t-il dit , viens ; il faut te ré-  
 foudre ;  
 A célébrer encor de glorieux exploits.  
 LOUIS , à son Dauphin vient de prêter sa foudre ;  
 Et ce jeune Héros , dont tout suivra les loix ,  
 A , pour son coup d'essai , mis Philisbourg en poudre.  
 Quel plus noble emploi pour ta voix ?

APOLLON , à ces mots , m'a présenté sa Lyre ,  
 Dont j'ai déjà tiré tant d'agréables sons :

Je l'ai prise ; & , malgré les maux dont je soupire ,  
 Pleine du beau feu qui m'inspire ,  
 Je vais recommencer d'héroïques Chançons.

ILLUSTRE Montausier , daignes les faire entendre  
 Au Vainqueur à qui je les dois.  
 Sur elles tu sçauras répandre  
 Un charme à qui son cœur se laissera surprendre.  
 Sers mon zèle , & dis-lui pour moi ;

LA Saison , la Nature , & l'Art unis ensemble  
 Ont fait pour Philisbourg des efforts inouïs :  
 Tu les as surmontés ; par toi l'Empire tremble ;  
 Tu ressembleras à LOUIS ,  
 Grand Prince , s'il se peut que quelqu'un lui ressemble.

JE m'étois attendue à tout ce que tu fais.  
 Le Dieu des Vers , dans ses Oracles ,  
 Quoiqu'on ait dit , ne ment jamais.  
 Lorsqu'un fils vient remplir tes plus tendres souhaits ?  
 Apollon , par ma bouche , annonça les miracles  
 Que tu ferois , lorsque la Paix  
 A ta sière valeur ne mettroit plus d'obstacles.

TU n'as que trop tenu ce qu'il avoit promis.  
 Exposé nuit & jour au feu des ennemis ,  
 On t'a vu mépriser en jeune téméraire  
 Mille & mille volantes morts :  
 Et l'on diroit , à t'en voir faire ,  
 Que tu crains qu'en naissant on ait plongé ton corps ,  
 Comme celui d'Achille , au fond des eaux fatales ,  
 Qui voyent sur leurs sombres bords ,  
 Des Rois & des Bergers les fortunes égales.

QU'ON vient de découvrir de vertu dans ton cœur !  
 Et que tu fais du tems un glorieux partage !  
 Que ce partage cause & de joie & de peur ! !

Peut-on regarder sans frayeur  
 Les différens périls où ta valeur t'engage ?  
 Peut-on , sans t'adorer , te voir donner tes soins ,  
     Tantôt à pourvoir aux besoins  
 Des Guerriers que la gloire a couverts de blessures ,  
 Et tantôt à tracer de fidelles peintures  
 Des grandes actions dont tes yeux font témoins ?

LE Soleil , infortuné pere  
 D'un fils indocile , imprudent ,  
 Depuis que Philisbourg a senti ta colére ,  
     Moins lumineux & moins ardent ,  
 D'un cours précipité passe à l'autre hémisphère ;  
 Il remplit à regret son glorieux emploi ;  
     Tu renouvelles sa tristesse ,  
 Lorsqu'il te voit conduire avec tant de sagesse  
 Les desseins dont LOUIS s'est reposé sur toi.

DE quel œil penfes-tu que l'Europe regarde  
     Ce que tu viens d'exécuter ?  
 Tant d'Etats , qu'en d'eux mois ton bras vient d'a-  
     jouter  
     Aux Etats que le Ciel te garde ,  
     Lui font voir tout ce qu'on hazarde ;  
 Et tout ce qu'on s'apprête encore de regrets ,  
 Quand on irrite un Roi de qui rien ne retarde  
     Ni les desseins ni les progrès ,

QUELQUE loin que ta gloire aujourd'hui soit allée ,  
 Elle fait le plaisir du plus sage des Rois ,  
 Quand il voit ta prudence à ta valeur mêlée  
 Assurer le bonheur de l'Empire François.  
 Plus sûr de son destin que ne fut autrefois  
     Le tonnant rival de Pélée ,  
 Il ne craint point qu'un fils efface ses exploits.

ARRÊTE une course si belle ;



Aux douceurs du repos la saison te rappelle :  
 Mars fuit les Aquilons , & cherche les Zéphirs ,  
 Viens sécher les beaux yeux d'une auguste Princesse ;  
     Viens remplir ses plus doux desirs :  
 Ton ardeur pour la gloire allarme sa tendresse :  
     L'inquiétude & la tristesse ,  
 En ton absence , ont pris la place des plaisirs.

Tu jouis , Montausier , du doux fruit de tes peines ;  
     Ton jeune Achille est triomphant  
     De l'orgueil des Aigles Romaines ,  
 Vainement contre lui Empire se défend.  
 Philisbourg , Frankendal , Manheim , Treves , Mayence ,  
     Que leurs Dieux n'ont pu garantir ,  
 Font bien voir de quel sang le Ciel l'a fait sortir ,  
 Et quelle habile main cultiva dès l'enfance  
 La valeur du Héros qui vient d'assujettir  
 Et du Nècre & du Rhin l'orgueilleuse puissance.

SUR nos sacrés Autels on voit fumer l'encens ,  
     Pour une si grande victoire ;  
 Tout retentit ici du doux bruit de sa gloire :  
 Mais rien n'est comparable aux transports que je sens,  
 Oui , l'amitié , l'estime , & la reconnoissance ,  
     Que depuis long-tems je te dois ,  
 Me font bien mieux sentir qu'au reste de la France  
 Un succès dont l'éclat rejaillit jusqu'à toi.

## B A L A D E.

**V**OTRE bonne foi m'épouvante ;  
 Vous croyez trop légèrement.  
 Si l'on aimoit fidèlement ,  
 Serois-je encore indifférente ?

Etre la dupe des douceurs  
 D'une troupe vaine & galante  
 Est le destin des jeunes cœurs.  
 De cette conduite imprudente  
 Il n'est cœur qui ne se repente.  
 Tous les hommes sont des trompeurs.

JEUNE, belle, douce, brillante,  
 Le cœur tendre, l'esprit charmant,  
 Des malheurs de l'engagement  
 Ne prétendez pas d'être exempte,  
 Affectons-nous quelques rigueurs ?  
 On se rebute dans l'attente  
 Des plus précieuses faveurs.  
 La tendresse est-elle contente !  
 On entend dire à chaque Amante :  
 Tous les hommes sont des trompeurs.

Vous croyez que la crainte invente  
 Les dangers qu'on court en aimant ;  
 S'il plaît à l'Amour, quelque Amante  
 Un jour vous rendra plus sçavante.  
 Vers les dangereuses langueurs  
 Vous avez une douce pente ;  
 Vous soupirez pour des malheurs  
 Dont vous paroissez ignorante.  
 Vous mériterez qu'on vous chante :  
 Tous les hommes sont des trompeurs.

## E N V O I.

SI, pour vous épargner des pleurs ;  
 Ma raison n'est pas suffisante,  
 Regardez ce que représente  
 Le serpent caché sous les fleurs.  
 Il nous dit : Tremblez, Amarante,  
 Tous les hommes sont des trompeurs.

## A I R.

L'AIMABLE Printems fait naître  
 Autant d'amours que de fleurs ;  
 Tremblez , tremblez , jeunes cœurs.  
 Dès qu'il commence à paroître  
 Il fait cesser les froideurs ;  
 Mais ce qu'il a de douceurs  
 Vous coûtera cher , peut-être.  
 Tremblez , tremblez , jeunes cœu  
 L'aimable Printems fait naître  
 Autant d'amours que de fleurs.

## A I R.

Doux transports , trouble dangereux ,  
 Que dans mon jeune cœur un tendre amour fait naître.  
 Vous n'oseriez paroître.  
 Hélas ! pourquoi faut-il qu'un devoir rigoureux  
 Fasse perdre à l'Amour tant de momens heureux ?

## E P I T R E

A M. le MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

*Vice-Amiral de France.*

VOUS , que Neptune a vu cent fois  
 Vainqueur des ennemis du plus grand Roi du monde .  
 Vous qui n'avez pas fait moins de fameux exploits.

En terre ferme que sur l'onde ;  
 Généreux Maréchal , conservez tous mes droits ;  
 Un puissant ennemi contre moi se déclare ,  
 Contre qui je sens bien que je ne puis tenir ;  
     Pour m'ôter l'honneur , il prépare  
     Tout ce que l'esprit peut fournir.  
 La Fortune , pour moi toujours impitoyable ,  
     Ne pouvoit dans l'Univers  
 Me faire un ennemi plus fort , plus redoutable  
     Que l'illustre Duc de Nevers.  
 Ah ! Seigneur , à ce nom vous changez de visage.  
     Hélas ! je devois bien prévoir  
     Que l'amitié , qui vous engage ,  
     L'emporteroit sur le devoir ;  
     Et que , sans vous en émouvoir ,  
 Vous verriez mon honneur faire un triste naufrage.  
 Cependant vous sçavez combien l'honneur est cher ;  
     Vous sçavez que LOUIS ordonne  
 Que vous fassiez punir , sans excepter personne ,  
     Ceux qui veulent nous l'arracher.  
 Je le perdrai pourtant , si votre ordre n'empêche  
     Qu'on ne l'attaque fortement.  
     Ce n'est pas véritablement  
     Ce certain honneur qu'on nous prêche  
     Qu'il faut garder soigneusement :  
 C'est l'honneur de chanter mieux que tous nos Or-  
     phées  
     L'invincible & sage LOUIS.  
 J'ai sur eux remporté de glorieux trophées ;  
 Et Nevers , favori des neuf sçavantes Fées ,  
 Veut m'ôter , par ses chants , l'honneur dont je jouis



## S T A N C E S.

DANS un charmant désert où les tendres Zéphirs  
 Folâtrant tous les jours avec la jeune Flore ,  
     Je forme d'innocens desirs  
 En songeant au Berger que j'aime & qui m'adore ;  
     Et je rêve à tous les plaisirs  
 Que , s'il étoit ici , je goûterois encore.

HÉLAS ! cent fois la nuit ; hélas ! cent fois le jour ;  
 Je m'imagine voir , dans ce lieu solitaire ,  
     Tircis prêt d'exprimer d'amour ,  
 Me dire en soupirant : L'Âtre qui nous éclaire  
     Ne voit rien , quand il fait son tour ,  
 Qu'on doive comparer au bonheur de vous plaire.

LORS qu'auprès d'un ruisseau par mes larmes troublé ,  
 Je m'amuse à chanter par quelle violence.  
     Mon esprit se trouve accablé.  
 Des cruelles douleurs d'une si longue absence ,  
     Toujours un soupir redoublé  
 De ma triste Chançon vient rompre la cadence.

POUR flatter ma douleur , je ne sçais que choisir ;  
 Le chant des Rossignols , le bruit d'une Fontaine ,  
     Rien ne charme mon déplaisir.  
 J'en parle si souvent aux Nymphes de la Seine ,  
     Que je ne donne pas loisir  
 Aux Echos d'alentour de prendre un peu d'haleine :

VOUS que j'ai tant gravé sur les bois d'alentour ,  
 Beau nom de ce Berger si cher à ma mémoire ,  
     Croissez come fait notre amour ,  
 Comme fait ma douleur , & comme fait sa gloire ;

Afin de témoigner un jour  
Une fidélité qu'on aura peine à croire.

ET toi , Tyran des cœurs , enfant délicieux ,  
Dont l'empire s'étend sur toute la Nature ,  
Amour , ramènes dans ces lieux  
L'aimable & cher auteur des peines que j'endure ,  
Ou la mort , en fermant mes yeux ,  
A ton divin pouvoir s'en va faire une injure.

---

## A I R.

NE pourrois-je donc point connoître ,  
Quel est ce redoutable Amour ,  
Qui de mon jeune cœur un jour ,  
A ce qu'on dit , fera le maître ?  
Ce Berger si charmant , si beau ,  
Qui sous nos chênes verts tous les soirs vient m'at-  
tendre ,  
Et qui connoît quelle herbe est propre à mon trou-  
peau ,  
Ne pourroit-il point me l'apprendre ?

---

## A I R.

ALCANDRE , ce Héros charmant ,  
Ne paroît plus sensible à mon amour fidèle ;  
Il court , sans l'écouter , ou la gloire l'appelle ;  
Il préfère au plaisir d'être animé tendrement ,  
Les périls où conduit cette gloire cruelle.  
Ah ! que de pleurs coûte un Amant  
Qu'il faut partager avec elle ?

A M. GARNIER.

UNE bourse dans ce tems-ci ,  
Où , même chez les gens du plus haut caractère ,  
A travers la dorure éclate la misère ,  
Est , il faut l'avouer ici ,  
Un meuble assez peu nécessaire ,  
A peu-près tout autant qu'un vieux Amant transi  
L'est à jeune & coquette fille.  
Cependant , comme à l'Hombre , ayant souvent Co-  
dille ,  
Et quatre Matadors aussi ,  
On pourroit aisément trouver quelque ressource ;  
Recevez mon présent , & qu'auprès d'un bon feu  
Le Démon qui préside au jeu  
De lous tous les jours remplisse cette bourse.  
Damon , d'un semblable secours  
Vous avez , selon moi , plus besoin que personne ;  
Vous que votre penchant porte à donner toujours  
Sans vouloir jamais qu'on vous donne ;  
Et dont l'esprit , plus fort que les autres esprits ,  
Et plus plein de délicatesse ,  
Fait voir pour la fortune un généreux mépris.  
Si cette inconstante Déesse ,  
A qui par vanité nous sacrifions tous ,  
Avoit moins d'injustice & de scélératesse ,  
On n'au roit lieu de faire aucun souhait pour vous.



---

*A I R,*

**T**ANDIS que vous êtes belles ,  
Des cœurs soumis & fidèles  
Ecoutez les doux soupirs ;  
Riez , charmante jeunesse ,  
Des leçons que fait sans cesse  
Contre les tendres désirs  
La Raison aux airs sévères.  
Hé ! sont-ce là ses affaires ?  
Se connoît-elles en plaisirs ?





# DIALOGUE.

*Janyier. 1689.*

---

---

## P E R S O N N A G E S.

L'AMOUR ,

LES PLAISIRS ,

LA JALOUSIE ,

LE DÉPIT ,

MERCURE ,

L'AMBITION ,

LE TROUBLE ,

LA CRUAUTÉ ,

} *Suite de l'Amour.*

} *Suite de l'Ambition.*

---

# DIALOGUE

Composé pour être chanté devant le Roi ;

*Au mois de Janvier 1689.*

---

## SCENE PREMIERE.

L'AMOUR , LES PLAISIRS ;  
LA JALOUSIE , LE DÉPIT ,  
ET LA SUITE DE L'AMOUR.

L'AMOUR.

DANS ces bois , dont l'affreuse paix  
Est si propre à flatter les plaisirs qu'on me donne ,  
Sans flambeau , sans arc , & sans traits ,  
Plaisirs , laissez-moi pour jamais.  
Jalousie & Dépit , à qui je m'abandonne ,  
Demeurez. Je vous aime autant que je me haïs.

UN PLAISIR.

Votre caprice , Amour , va gâter nos affaires.  
Formez de plus justes desirs.

Nous nous sommes nécessaires.

Vous ne pouvez durer long-tems sans les Plaisirs ,  
Et sans vous ils ne touchent guères.

*Le chœur des Plaisirs répète.*

Vous ne pouvez durer long-tems sans les Plaisirs ,  
Et sans vous ils ne touchent guères.

## UN AUTRE PLAISIR.

Chacun de nous à son tour vous nourrit ,  
 Aiguise vos traits , & vous guide ,  
 Pourquoi nous préférer , à vous-même perfide ,  
 La jalousie & le Dépit ?  
 Contre vous tous les jours il n'est rien qu'ils ne fassent ;  
 En un moment ils effacent  
 Le charmant souvenir d'une tendre faveur.

Quand vous êtes forcé d'abandonner un cœur ,  
 Ce ne sont qu'eux qui vous en chassent.

## L A J A L O U S I E.

Que les Plaisirs sont ingrats  
 De me faire une querelle !

Je leur redonne une grace nouvelle ,  
 Quand ils ont usé leurs appas.

De tous mes droits , Amour , sur vous je me repose ,  
 Vous avez intérêt à ne m'éloigner pas ;  
 Sans moi vous seriez peu de chose.

Quand on aime , il faut de tems en tems  
 De petits sujets de se plaindre.  
 Je suis faite pour les Amans.

Les plaisirs les plus vifs deviennent languissans  
 Quand on en jouit sans rien craindre.

## L E D É P I T.

Je ne vous ferai point ici de longs discours.  
 Amour , vous pourrez apprendre  
 D'un cœur délicat & tendre

De quelle utilité je vous suis tous les jours.  
 Contre le Tems sans mon secours  
 Vous auriez peine à vous défendre.  
 Il est de certains nœuds cachés ,

D'aimables nœuds , qui , par toute la terre ,  
 Tiennent les cœurs l'un à l'autre attachés.

Lorsque par les Plaisirs ces beaux nœuds sont lâchés ,  
 C'est le dépit qui les resserre.

## L' A M O U R.

Je sçais tout ce que je vous dois ;

Mais dans la douleur qui m'accable ,  
Je ne reconnois plus d'intérêt ni de loi.

Ma perte est inévitable.

LOUIS rompt pour jamais tout commerce avec moi.

La brillante Jeunesse

M'avoit mis bien avecque lui.

Aujourd'hui ,

Qu'elle a fait place à la Sagesse ,

Je n'ai plus d'appui.

Doux Plaisirs , à mon infortune

Intéressez-vous.

Ma disgrâce vous est commune :

Le goût de ce Héros règle les autres goûts.

Doux Plaisirs , à mon infortune

Intéressez-vous.

*Le Chœur des Plaisirs.*

A son infortune

Intéressons-nous.

L' A M O U R.

Mais que cherche en ces lieux ma cruelle ennemie ?

## SCENE II.

### L' A M O U R , L' A M B I T I O N.

*Suite de l'Amour , Suite de l'Ambition.*

L' A M O U R.

**A**MBITION , fatale au bonheur des Humains ,  
Venez-vous insulter aux maux dont je me plains ?

L' A M B I T I O N.

Non : Au fond de mon cœur la haine est endormie ,  
Regrettant des plaisirs que j'ai trop peu goûtés ,  
Et dont le souvenir au désespoir m'expose ,  
Je viens dans ces lieux écartés

Soupirer en secret des chagrins qu'on me cause ,  
Et que je n'ai pas mérités.

LOUIS , qui me suivoit , me laisse ,  
Pour la Paix que du Ciel il a sçu rappeler.

L' A M O U R.

Ah ! de tant d'autres cœurs vous êtes la maîtresse :

Que vous pouvez vous consoler !

L' A M B I T I O N.

Foible soulagement pour ma douleur cruelle !

Amour malgré vos soins divers

Qui me font tous les jours quelque offense nouvelle ,

Je sçais bien que dans l'Univers

Il n'est guère de cœurs qui ne me soient ouverts.

Mais je m'étois mêlée

De regner dans un cœur aussi grand que le sien :

A présent je ne trouve rien

Dont mon ame soit consolée.

*Suite de l'Ambition.*

O malheur le plus grand de tous !

*Suite de l'Amour.*

O malheur qu'envain on déplore !

*Suite de l'Ambition.*

Qui peut forcer un Roi de sa gloire jaloux ?

*Suite de l'Amour.*

Qui peut forcer un Héros qu'on adore ?

*Tous ensemble.*

A se déclarer contre nous ?

*Suite de l'Ambition.*

C'est la Paix.

*Suite de l'Amour.*

C'est la Sagesse.

*Suite de l'Ambition.*

Elle lui vole des Lauriers.

*Suite de l'Amour.*

Elle l'enlève à la Tendresse.

*Suite de l'Ambition.*

Affligez-vous , Guerriers.

*Suite de l'Amour.*

Beautés , pleurez sans cesse.

*Tous ensemble.*

LOUIS le plus aimable & le plus grand des Rois ,  
 Nous méprise , & suit d'autres loix.

## S C E N E   I I I.

MERCURE , L'AMOUR , L'AMBITION ,

*Suite de l'Amour , Suite de l'Ambition.*

M E R C U R E.

**P**ARTEZ , Amour , allez vous rendre  
 A la Cour du plus sage & du plus grand des Rois.  
 Le Destin aujourd'hui s'explique par ma voix ;  
 Ici-bas il me fait descendre.

Il veut que vous alliez par d'agréables jeux  
 Délaisser ce Héros des soins qu'il daigne prendre  
 Pour rendre ses peuples heureux.

Vous , fière Ambition , couronnez tant de fêtes  
 En peignant a sa Cour les funestes revers ,  
 Les désordres & les tempêtes  
 Dont vous effrayez l'univers.

Que vois-je ? quel sombre nuage  
 Se répand sur votre visage ?

L' A M B I T I O N.

Mercure , croyez-vous mon courage assez bas ,  
 Et voudriez-vous me contraindre

A divertir un Roi dont vous n'ignorez pas  
 Que je suis en droit de me plaindre ?

L'Univers m'est témoin

Que j'ai toujours été d'accord avec sa gloire.

S'il m'avoit voulu croire ,

Ah ! que je l'aurois mené loin !

Mais malgré mes conseils qu'appuyoit la Victoire ,  
D'Olivier il orna son front.

Mortel affront ,  
Ne sortez pas de ma mémoire.

L' A M O U R.

Envain pour moi vous me pressez  
De quitter ces ombres retraites.

Pour demeurer ici j'ai mes raisons secrettes.

M E R C U R E.

Point de raisons , obéissez.

L' A M O U R.

Hé ! comment voulez-vous que je vous obéisse ?

Voulez-vous que je divertisse

Un Héros qui me hait ?

Je me plains de LOUIS , tout le monde le sçait.

M'a-t-il jamais envain offert un sacrifice ?

Quand pour lui j'ai tout fait ,

Pourquoi faut-il qu'il me haïsse !

L' A M B I T I O N & *sa Suite.*

Puisqu'il est las d'être vainqueur ,

Près de lui que pourrions-nous faire ?

L' A M O U R & *sa Suite.*

Puisqu'il nous chasse de son cœur ,

N'ayons plus de soin de lui plaire.

L' A M O U R & L' A M B I T I O N *ensemble.*

Abandonnons au repos.

L' A M B I T I O N.

fameux

L' A M O U R.

} Ce

Héros

Charmant.

M E R C U R E *à l'Amour.*

Lorsqu'on est dans son printems ,

Il est assez difficile

Que le cœur demeure inutile.

Mais il est un certain tems.

Où l'on doit être tranquille.

La Raison ,

Comme l'Amour , a sa saison.

L'AMOUR.



Que ces raisonnemens soient suivis du vulgaire ;  
C'est pour lui qu'ils sont faits ;  
Un Amant couronné dans tous les tems peut plaire.  
Les Rois comme les Dieux ne vieillissent jamais.

M E R C U R E.

Je suis las des détours que votre orgueil me donne.  
Rallumez ce flambeau , reprenez ce carquois.  
Foible enfant , est-ce avec le Destin qu'on raisonne ?  
Vous sçavez quelles sont les loix.

Il a marqué dans ce livre terrible ,  
Qui de tout l'Univers régle les actions ,  
Qu'après avoir dompté cent fières Nations ,  
Louis toujours invincible  
Regneroit sur ses passions.

Et vous , Ambition , calmez votre colére.  
Louis a repris son tonnerre.

Quoiqu'à l'abri de nos dangereux traits ,  
Dans le champ de la Paix  
Sans cesse ce Héros moissonne

Des Lauriers aussi beaux que ceux qu'offre Bellone.

Il n'est pas moins le défenseur des Rois.

Sa Cour est leur azyle , il va venger leurs droits.  
On verra par ses soins un Monarque intrépide ,  
Aussi persécuté , mais aussi grand qu'Alcide ,  
Malgré tous les efforts de ses fiers ennemis ,  
Remplir ses trônes affermis.

Cessez donc de faire paroître  
De vains ressentimens.

Amusez de tems en tems

Le grand Roi qui les a fait naître.

L'inflexible Destin vous borne à cet honneur.

Par ses décrets sacrés Louis doit être maître  
De l'Univers & de son cœur.

Partez , vous dis-je ; allez vous rendre  
Dans ce charmant séjour qu'il a rendu fameux.

Et par des Jeux

Délaissez-le des soins qu'il daigne prendre  
Pour rendre ses peuples heureux.

LE CHŒUR DES PLAISIRS.

Revenez , agréable Joie ,  
Nos malheurs sont finis ;

L'ordre du Destin nous renvoie

Près du Héros qui nous avoit bannis.

A jamais avec lui puissions-nous être unis.

Revenez , agréable Joie ,  
Nos malheurs sont finis.

U N P L A I S I R .

Il est aisé de reprendre

Quelque goût pour les plaisirs.

La sagesse a beau défendre

L'usage des doux soupirs ,

Pour peu qu'on ait l'ame tendre ,

Il est aisé de reprendre

Quelque goût pour les plaisirs.

LA JALOUSIE & LE DÉPIT *ensemble.*

Non : Rien ne peut troubler sa sagesse profonde.

Mais , à revoir ce beau séjour ,

D'où Louis , à son gré , règle la Terre & l'Onde ;

Votre intérêt se trouve , Amour.

Une seule beauté de sa superbe Cour

Vous fournit plus de traits que le reste du monde.

L' A M O U R , L' A M B I T I O N ,

& leurs deux Chœurs *ensemble.*

Célébrons cet heureux retour.

Que tout ce qui respire à l'envi nous réponde ;

Que tout chante ce grand jour.

L' A M B I T I O N .

L'inquiétude m'abandonne.

L' A M O U R .

Tous mes chagrins se sont évanouis.

L' A M O U R & L' A M B I T I O N

*ensemble.*

Partons , le Destin ordonne

Que tout obéisse à LOUIS.

*Les deux Chœurs répètent.*

Partons , le Destin ordonne

Que tout obéisse à LOUIS.

A I R.

**I**L est tems de nous allarmer.

De l'amoureux Daphnis fuyens le tendre hommage .

La rigueur est souvent d'un difficile usage.

Ah ! de quelque fierté qu'un cœur puisse s'armer ,

Lorsqu'un Amant qui plaît parle un certain langage ,

Il en coûte moins pour aimer

Qu'il n'en coûte pour être sage.

E P I T R E.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

20 Décembre 1689.

**S**UR vos Lettres , sur vos discours ,

( On ne peut pas de meilleurs gages )

Je crois , Seigneur , que mes ouvrages

Vous ont plu , vous plairont toujours.

**D**ANS cette juste confiance

Qui fait mon plaisir le plus doux ,

Je vous en offre un qui , je pense ,

N'a jamais été vu de vous.

Si de l'examiner vous vous donnez la peine ;

Son tour ne vous déplaira pas ;

Et vous n'y trouverez , sans faire trop la vaine ,  
Rien de guindé , ni rien de bas.

COMME de son travail d'ordinaire on s'entête ,  
Ce que je dis du mien fait sur vous peu d'effet.  
Il n'est sans doute point parfait ;  
Mais mon excuse est toute prête ,  
J'étois jeune quand je l'ai fait.

BELLE excuse à donner , me direz-vous peut-être ,  
D'un air brusque , d'un ton fâché ?  
Falloit-il le faire paroître  
Que vous ne l'eussiez retouché ?

AH ! Seigneur ! depuis quatre lustres ,  
Pour faire qu'il soit sans défauts ,  
Une troupe d'amis illustres  
A joint ses soins à mes travaux.

MAIS , soins infortunés , & travaux inutiles !  
Les enfans que l'Hymen fournit  
A corriger sont moins faciles  
Que tous les enfans de l'Esprit.

TEL est celui pour qui j'espère  
Ce généreux secours éprouvé tant de fois.  
Apollon n'en est pas le pere ,  
C'est à l'Hymen que je le dois.

Je voudrois fort qu'il plût. Mais , Seigneur , il me  
semble

Qu'il faut , pour prévenir le monde en sa faveur ,  
Qu'il puisse aller par vous au Héros qui rassemble  
Avec la qualité d'équitable vainqueur ,  
La piété sincère & la fière valeur :

Vertus qu'on ne voit guère ensemble.

## E P I T R E

▲ M. LE DUC DE MONTAUSIER,

1689.

**A**Mi ferme & fidèle , unique & sûr asyle  
 Pour le mérite malheureux ;  
 Prodige de la Cour , ennemi généreux  
 De la complaisance servile ;  
 Illustre Montausier , l'honneur de ces climats ,  
 Pour qui les portes du trépas  
 Ont semblé si long-tems ouvertes.  
 Qui pourroit vous connoître , & ne pas regarder  
 Comme la plus grande des pertes  
 Une mort que le Ciel ne peut trop retarder !

TANDIS que d'une ame héroïque  
 Vous souteniez des maux si longs , si douloureux ;  
 Tandis que gémissoit pour vous la voix publique ,  
 ( Eloge qui n'est point douteux )  
 Nos cœurs ne furent pas les seuls qui s'affligèrent.  
 Ces Dieux à qui la crainte éleva des Autels ,  
 A ce qu'on m'a dit , partagerent  
 L'inquiétude des Mortels.

DANS le doux loisir que vous donne  
 L'heureux retour d'une santé ,  
 Qui doit vous faire voir encor plus d'une automne ;  
 Ecoutez-moi , voici ce qu'on m'en a conté.

UN Dieu de votre connoissance ,  
 Capricieux , cruel , & qu'on appelle Amour ,  
 A la Nymphe aux cent voix demandoit l'autre jour :  
 Que fait-on maintenant en France ?

K. 3

Car vous n'ignorez pas , je pense ,  
Que je n'habite plus dans ce charmant séjour.

Ce qu'on y fait , répondit-elle ?

LOUIS , dont autrefois vous étiez satisfait ,  
S'y prépare à punir l'audace criminelle  
Des nombreux ennemis que sa gloire lui fait.

Le goût pour ces sortes d'ouvrages

Qu'inspirent les sçavantes Sœurs ,

S'y perd , faute de protecteurs.

On y fait peu de cas de vos doux badinages ;  
Yir , le jeu , la chasse , y paroissent meilleurs.

Et le petit nombres des cœurs

Pour qui le mérite a des charmes ,

Y sent pour Montausier les plus vives allarmes ;

Il a des mortelles langueurs.

QUOI ! Montausier perdrait la vie ,

S'écria cet enfant qui vous a fait aimer

De l'incomparable Julie ,

Que le Ciel avoit pris tant de soin de former !

Cruelle Renommée ! ah ! que viens-je d'entendre ?

En achevant ces mots , il pâlit , il trembla ;

Il ne voulut plus rien apprendre ;

Et vers Jupiter il vola.

EST-CE ainsi , Maître du Tonnerre ,

Lui dit brusquement devant les autres Dieux ,

Que vous veillez sans cesse au bonheur de la terre ?

De la troupe des maux le plus pernicieux

Déclare à Montausier une cruelle guerre.

Est-il des jours plus précieux ?

HÉ ! d'où vient qu'Apollon qui dans ce coin rûpire

Quelques inutiles chansons ,

Et qui divinité de deux ou trois façons

Se mêle de la Médecine ?

Ne cherche point quelque racine  
Qui guérisse l'appui de ses chers nourrissons ?

Quot ! je verrai périr comme un homme ordinaier  
Un ami dont le cœur me respecta toujours ,  
Et qui m'a garanti de tous les mauvais tours  
Que de tout tems l'Hymen est en droit de me faire !  
Non , non , pour Montausier j'obtiens du secours ;  
Vous avez intérêt de ne me pas déplaire.

MAIS ne diroit-on pas qu'être de ses amis ,  
S'écria le Dieu de la Thrace ,  
Exempte de souffrir la fatale disgrâce  
Où tous les hommes sont soumis ?  
Amour , vous portez loin l'audace :  
Vous devriez être content  
Que ce Mortel , cet homme illustre ,  
Pour qui vous vous empressez tant ,  
Ait fini le seizième lustre.  
Dans le plus terrible danger ,  
Je l'ai vu tant de fois si peu se ménager ;  
Tant de fois de larges blessures  
Mes yeux ont vu le fer & le feu le couvrir ,  
Qu'il ne devoit plus être en état de mourir.

A cette belle remontrance ,  
L'Amour de puis long-tems irrité contre Mars ,  
Gardoit un dangereux silence ,  
Et promenoit sur lui d'étincelans regards.  
Entre ces Dieux cruels le désordre alloit naître ,  
Si le grand Jupiter , toujours bon , toujours doux ,  
N'eût appelle l'Amour pour lui faire connoître  
Que du fatal instant il n'étoit pas le maître.  
Au fier destin adressez-vous ,  
Lui dit-il , je le vois paroître.

ALORS le petit Dieu mutin ,

Oubliant tout d'un coup Mars & sa réprimande  
Les yeux baignés de pleurs , harangua le Destin.

O vous ! à qui rien ne commande ,  
O vous... ne me fais point de discours superflus ;  
Interrompt l'Etre inflexible ,

Je sçais ce que tu crains ; mais ne t'affliges plus.  
De tout tems j'ai marqué dans ce Livre terrible  
Qui de tous les Mortels régle les actions ,  
Que Montausier verra cette ligue orgueilleuse ,  
Malgré les vains efforts de tant de légions ,

Apprendre aux autres Nations  
Des exploits de LOUIS la suite merveilleuse.

JE ne vous dirai point quels furent les transports  
Du Dieu dont tout connoît la puissance suprême ;  
Pour les représenter l'éloquence elle-même  
Feroit d'inutiles efforts.

Il me semble qu'il dut , dans l'excès de sa joie ,  
Sentir tout ce que j'ai senti ,  
Quand j'appris que des maux où vous étiez en proie  
Le Ciel vous avoit garanti.

NE traitez point , Seigneur , ceci de bagatelle ;  
Ce que je vous écris , je le tiens de bon lieu.  
Est-il rare qu'une mortelle ,  
En commerce avec plus d'un Dieu ,  
Sçache du Ciel quelque nouvelle ?





---

A M. LE MARQUIS DE MARCILLY,

*Pour le jour de la SAINT LOUIS. 1690.*

P OUR imiter votre Patron ,  
 Non pas en tout , mais en partie ,  
 ( Car de la sainteté vous n'avez nulle envie , )  
 Vous voulez , Marquis , ce dit-on ,  
 Aller crever en Hybernie.  
 Ne vous récriez point sur la comparaifon  
 De la gent Irlandoife a la gent Sarrazine :  
 C'est tout un : & s'il faut que l'humieur Paladine  
 Vous faffe guerroyer en ce maudit canton ,  
 Je gage \* Marmuse & Mignon  
 Que vous regretterez ma mauvaife cuifine.

R E M A R Q U E.

\* Chat & Ecureuil.

---

A M. LE BARON DE BRETEUIL;

*Introduéteur des Ambaffadeurs.*

QU AND de mes intérêts vous voulez vous charger,  
 Songez-vous à ce que vous faites ?  
 Contre qui le voudra j'offre ici de gager  
 Deux ou trois tendres chanfonnettes ,  
 Que mon étoile à corriger  
 Vous coûteroit plus qu'à changer  
 Toutes les prudes en coquettes.

NE me renvoyez point à certains cheveux gris ,  
 Sur lesquels , au retour de la célèbre Ville  
     Qui fut le berceau de Virgile ,  
 Se récrierent tant Versailles & Paris ;  
     Et qu'en homme rempli d'adresse ,  
 Vous donnez tous les jours aux meres , au maris ,  
     Pour garants de votre sagesse.

A quoi vous serviroit de prendre ce détour ?  
     J'ai l'honneur de vous bien connoître.  
     Daphnis , affectez de paroître ,  
 Autant qu'il vous plaira , dégoûté de l'Amour :  
 Formé pour le sentir & pour le faire naître ,  
     Vous m'avez bien la mine d'être  
 En commerce galant jusques au dernier jour.

QUAND je dévoile ces mystères ,  
 Je crois vous voir me dire avec un air grondeur :  
 Si pour aimer toujours le Ciel a fait mon cœur ,  
 De quoi vous mêlez-vous ? sont-ce-là vos affaires ?  
     Non vraiment , ce ne le sont pas ;  
     Je ne suis point à me le dire.  
 Mais bien vous en a pris que je n'ai fait que rire  
 De l'affront que reçoit mon sexe en pareil cas.  
 Vous auriez fait d'Iphis le vilain personnage :  
 Oui , sans doute , ma perte eût été d'âge en âge ,  
     Célèbre par votre trépas ,  
     Si j'avois pris , selon l'usage :  
     La querelle de mes appas.

PLUS je repasse dans ma tête  
 Ce téms où , par malheur pour Messieurs les Epoux  
 Vous alliez tous les jours de conquête en conquête  
     Et plus je trouve malhonnête  
 Que vous n'ayez daigné rendre le mien jaloux.  
     Ceci n'est point plaisanterie.

Pour vous , comme pour moi , c'est un vilain endroit.  
Tous deux vingt ans de moins , tous deux sous même  
toit ,

Sans la moindre galanterie !

O siècle ! ô mœurs ! qui le croiroit ?

Est-ce ma faute ? est-ce la vôtre ?

Parlez. Mais que vais-je épilucher ?

Si les nœuds de l'Amour n'ont pu nous attacher ,  
Tous deux vingt ans de plus , & tous deux loin de  
l'autre ,

Il est bien tems de s'en fâcher.

Mais , quand de nos tiédeurs j'aurois trouvé la cause ,  
Il n'en seroit ni plus ni moins.

Remplissons notre esprit de plus solides soins ;

Daphnis , autre tems , autre chose.

Je vous quitte aujourd'hui d'hommage , de desirs ;

Exemple dans mon sexe assez grand , assez rare.

Après avoir passé la saison des plaisirs ,

Au hazard des affronts que l'Amour nous prépare ,

Souvent nous pousse des soupirs.

Mais quelle vanité barbare

Fait que j'ose insulter à de pareils malheurs ?

Je mériterois bien de faire les honneurs

De quelque aventure bizarre ,

Et d'être le jouet de nos jeunes Seigneurs.

ELOIGNONS cette idée ; elle est trop effroyable

Pour la conserver plus long-tems.

Tout ce qu'a l'amitié de tendres mouvemens ,

M'en offre une plus agréable.

C'est à vous à tenir ce qu'elle me promet ;

Vous qui voulez , Daphnis , que ses nœuds nous  
unissent ,

Et que de quelques soins vos soins me garantissent ;

C'est à vous d'empêcher que tout ce que permet

Une conduite négligente ,

Faute qu'ami d'humeur galante ,  
A peu-près comme vous , assez souvent commet ,  
Fasse qu'un jour je me repente  
Du doux engagement où l'amitié nous met.  
Pour moi qui suis égale , & qui ne suis qu'amie ,  
Vous ne devez pas avoir peur  
De trouver au fond de mon cœur  
Un seul moment du jour ma tendresse endormie.

*Fin du premier Tome.*





PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

F4	Deshoulières, Antoinette
1794	Oeuvres de madame et
D4A6	de mademoiselle Des-
1768	houlières
t.1	

